JUN 19 1929

36e Année. N° 10. 15 Mai 1929.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
rincesse **Bibesco**	*Notes égyptiennes*	241
eorges **Goyau**.	*L'Œuvre africaine des Missions de Lyon.* I.	274
obert de **Traz**	*L'Esprit de Genève*	293
an **Giraudoux**	*Stéphy* (fin).	313
cques **Seydoux**.	*Les Réparations et le Comité des Experts.* .	341
Morand et **W. B. Seabrook**.	*Le Vaudou, culte secret,*	364
mte **Axel de Fersen**. .	*Lettres et Journal intime* (fin)	379
phane **Lauzanne** . . .	*La République de la Paperasserie.*	410
ilippe **Soupault**	*Le Grand Homme.* — III.	422
Albert-**Petit**.	*Les Livres d'histoire*	442
ert **Flament**.	*Tableaux de Madrid et d'ailleurs*	454

Correspondance : Une lettre de M. le Baron Beyens.

Chronique bibliographique : Marcel Thiébaut.

Copyright 1929 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1929

La Revue de Paris ***publiera prochainement***

La Flamme renversée

par ABEL HERMANT

de l'Académie française

L'Été de la Grande épreuve

par GEORGES DUHAMEL

Le Nouveau Temple

par JOHAN BOJER

Les Mémoires de François de la Rochefoucauld

(Le 10 Août. — L'Émigration)

L'Expérience constitutionnelle et parlementaire de l'Égypte

par P. ARMINJON

Le Cinéma depuis la Guerre

par JEAN TEDESCO

NOTES ÉGYPTIENNES

J'ai été conduite en Égypte par cette déesse funèbre qu'on nomme la Congestion Pulmonaire : elle était double. Je suis revenue des bords du Nil guérie par le Dieu-qui-respire, et convaincue de quelques vérités contraires à celles qui m'y furent enseignées.

J'en citerai deux en exemple : il n'y a pas de lotus en Égypte et les Égyptiens n'ont adoré qu'un seul Dieu. Il s'appelle : le Père Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles, Lumière de lumière, Vrai Dieu de Vrai Dieu, engendré et non créé, consubstantiel au Père, et porte encore une infinité d'autres noms qui ne m'étaient pas tout à fait inconnus.

***

Mes notes, instantanées, furent prises, pour la plupart, en plein soleil. Je n'avais aucun moyen de les effacer à mesure que je les traçais, ce dont je m'accuse.

***

Ce dimanche 27 décembre.

Alexandrie, au lever du soleil; il se lève dans mon hublot et m'empêche de voir la rade. J'entends seulement le cri des oiseaux de mer; c'est assez pour être heureux.

Eunostos, le port du bon rapatriement. Je suis rapatriée partout où je sens la terre.

***

— Il y a une barque avec des beaux nègres qui sont pour nous! crie Billochon à ma porte.

Billochon (Renée), originaire de Cognac, suivante de comédie. Tous les douaniers d'Europe l'ont félicitée sur son lieu de naissance.

— Ah, Cognac! Le beau pays! lui disait, hier encore, le gabelou du Pirée, lisant son passeport.

Elle rêve d'honneurs nouveaux. Quand j'aperçois *sa* barque sur la mer, je lui dis : « C'est la douane. »

***

Prête vers neuf heures, je monte sur le pont. Un canot à moteur, d'une blancheur éclatante, traînant l'arc-en-ciel après soi, se dirige sur l'*Abbazzia*. Billochon s'écrie :

— Cette fois, c'est pour nous!

Un grand diable de mameluck, vêtu d'écarlate, monte à bord, tenant une lettre en évidence. Regard circulaire. Le capitaine me désigne. C'est une lettre de lord L... pour moi. En Égypte, il est « Hou », dieu du Commandement. Nous sommes désormais sous la protection du Lion et de la Licorne.

***

Le janissaire, — c'est ainsi que les gens du bord le nomment, — s'occupe de nous faire gagner la terre. Je pense à une autre arrivée dans cette même rade, mais pas dans cette même conque rapide, qui fait à la mer de si belles moustaches d'écume. Traversée du port à dos de dauphin.

Devant le miracle du moteur et son mystère, devant tout ce qui court sur l'eau avec le feu, je pense aux joies déniées à Alexandre, à César, et que c'est nous qui vivons leur mythologie.

***

Désembarquée, on me mène dans un petit salon en rotin, annexe de la douane. Le janissaire me quitte pour retrouver Billochon et les malles. Un jeune homme à fez me fait en bon anglais les honneurs de l'exemption de la visite médicale, faveur négative que je savoure silencieusement. Ce fonction-

naire me demande si je suis la fille de l'ancien Premier Asquith.

Qu'il attende un peu que je parle anglais, il saura si je suis Anglaise!

Notre train ne partant qu'à midi, il me propose d'aller voir le Musée.

Nous traversons la ville en voiture, sous une pluie printanière, rapide et chaude comme une colère d'enfant.

***

Visite du Musée d'Alexandrie. Je n'en retiendrai que le beau jardin intérieur, et les premiers bougainvillèas, dont les fleurs sont des feuilles trempées dans l'aniline.

Dedans, c'est beaucoup de morts. « Momies de la Basse Époque, » dit le guide. Je leur en veux. C'est avec des objets de cette sorte qu'on a tué l'Égypte dans les imaginations, et créé le poncif égyptien. J'enverrais, si j'en avais le pouvoir, la moitié de ce qui se trouve dans les salles égyptiennes de tous les musées du monde au Musée Grévin, ou à celui des Horreurs. Qu'on imagine, dans trois mille ans, une salle de l'art français, où figureraient, dans des vitrines, les accessoires de M. de Borniol, et ses clients.

***

Je reviens sur cette idée. Il y a beaucoup de mauvais art égyptien. Oui, mais qu'est-ce qu'on appelle leur mauvais art? On ne peut pas plus leur reprocher leurs couvercles de momies, que moi, à Claude Lorrain et à Fragonard, les images vendues devant Saint-Sulpice.

***

Au départ, le petit Turc anglicisé de la douane me demande du gui que j'ai rapporté d'Attique, où l'on fêtait Noël, comme à Londres. Découverte du vice-consul d'Angleterre à la gare; il m'aide à monter en voiture, avec un peu de hâte. Le train tressaille déjà; c'est d'allégresse! J'ai distribué tout mon gui, comme Velléda, et des poignées de main comme la fille d'un président des États-Unis.

***

La glace du wagon : le cinéma, les documentaires, et le

film en couleurs. Une campagne d'une verdeur ravissante défile. Des champs de jeune blé. Un chemin suit un canal, et le train, comme pour me montrer tout ce qui se passe sur une route égyptienne, en double, à l'envers et à l'endroit, en frise sur le ciel et renversé dans l'eau, suit la route et le canal.

Premiers chameaux : je les donne à Bonaparte, puisque cette campagne est celle d'Égypte.

Anes blancs, comme des violettes blanches, cette rareté.

***

Ravissante lumière du Delta!

La couleur de l'Égypte? Une peinture à la détrempe, à la fois mate et fraîche...

***

Au wagon-restaurant, mon pain est enveloppé d'un papier de soie brillant et transparent, qui porte une inscription française : « Grande Boulangerie Cléopâtra ».

***

Le Caire, trois heures de l'après-midi.

J'ai trouvé à la gare le capitaine F..., ou plutôt c'est lui qui m'a trouvée. Figure rose; yeux bleus; dandy militaire; la démarche balancée à la mode de Old Bond Street. Une automobile étincelante, silencieuse, Piccadilly dans une cage de verre.

***

Aux grilles d'or de la résidence de « Hou », le chiffre de Victoria. Des highlanders, en casque colonial et jupon plissé, montent la garde. C'est le régiment d'Argyll et Sutherland, Marie Stuart chez Cléopâtre.

L'odeur des roses rouges dans le salon de Lady L... est une odeur d'été; juin en décembre, selon le calendrier cigognien.

***

J'habiterai la maison bâtie par lord Kitchener. Ma chambre a vue sur une pelouse de velours anglais, épilée de ses mauvaises herbes par des fellahs en robes de cinéraires bleues et violettes, accroupis dans le gazon. Je les ai pris d'abord pour des corbeilles.

Une balustrade, et c'est le Nil, le Nil-fleuve; sur l'autre rive, le Nil-ciel, et les Pyramides. Impossible de ne pas les reconnaître, quand on ne les a jamais vues.

Des oiseaux du Soudan (j'ignore leur nom, et j'imagine, de préférence, que ce sont des coccigrues) se promènent gravement sur le tapis d'herbe pure, loin des fellahs. Des barques ailées frôlent la balustrade, ont l'air de la frôler, car nul n'approche du merveilleux jardin à moins de cinquante mètres. L'Écossais en armes qui le garde, a le devoir d'en écarter les bateaux. On me dit que l'autre jour la sentinelle a tiré. Le patron s'est jeté à l'eau; trois touristes, fous de peur, ont été trouvés, aplatis au fond de la barque. L'Eden n'est jamais qu'un jardin défendu.

***

Il y a un feu de bois parfumé dans la cheminée de ma chambre, et les portes vitrées sont ouvertes sur la terrasse.

***

Premier dîner. Au milieu des Goliaths de la maison civile et militaire, le charmant petit David, fils de la maison. Un *Eton boy*, cheveux blonds, joues de pivoine, œil noir. Le dîner entre Anglais. Lord L... se lève, porte son verre à son front : *The King*. Nous nous sommes tous levés pour le Roi, principe de la vieille Angleterre, et de l'encore plus vieille Égypte.

***

Les feux reflétés dans le Nil, la nuit... Les grands arbres éponges imbibés d'étoiles.

***

Le lundi 28 décembre.

Respirer est un délice. J'entends le cri matinal de l'Égypte; c'est celui d'un oiseau de proie. Je cherche son nom dans le ciel : aigle pêcheur, gypaète, busard ou balbuzard barbu? Je cherche aussi dans mes souvenirs de marais...

C'est un petit faucon rose, qui fait à l'aube un travail de scie circulaire, et découpe le ciel en anneaux de cristal. Il est légion. Je sais déjà que c'est lui qui me dépayse. Je suis sa

proie. Il m'emporte en Égypte. Je m'y suis réveillée à cause de son cri; il est différent de tous ceux qui m'ont ôté le sommeil jusqu'ici. Je l'aime; c'est le cri des réveils de la reine Tii; Alexandre et les trois Césars (Jules, Antoine et Bonaparte) l'ont entendu. Il m'apprend les bords du Nil, et que j'y suis. Je ne m'y accoutumerai jamais; du moins, je l'espère. Pour le vrai voyageur, pour celui qui cherche la poignante et douce certitude d'être un étranger, une seule oraison du matin : *la prière pour ne pas s'habituer*. Je l'inventai étant enfant, alors que je souhaitais avec passion, pendant les semaines moins belles qui suivaient le jour de l'an, de trouver encore nouveaux, chaque matin en m'éveillant, mes joujoux neufs de la veille.

***

Éblouie par la beauté du climat, par le doux luxe des plateaux du petit déjeuner, enthousiasmée aussi par les évolutions des Argyll sur la pelouse, tambour-major en tête, fifres, et baguettes ornées de beau cuir blanc, Billochon s'écrie :

— On est bien, ici!... C'est dommage que Napoléon ne soit pas resté.

Il faut m'avouer que je l'aide. Je lui ai fait emballer, au départ, et tirer des malles, à l'arrivée, deux volumes de la *Correspondance* de Napoléon. Ce sont ses lettres datées du Caire.

***

Le quadrille du régiment achevé, elle en parle encore :

— J'ai vu un ballet au Châtelet, c'était moins bien!... J'aime mieux ça que les musiques françaises!

Sentant qu'elle vient de renier, elle se trouble :

— C'est vrai que ceux-ci, c'est comme on dirait des soldats de papier.

Elle se venge d'avoir admiré.

***

Grand style de ma promenade aux Pyramides avec Hou. Nous allons voir le Sphinx qu'on désensable. Cela ne s'était plus fait depuis les Français, et c'est un Français qui dirige les travaux.

Fourmis au travail, qui sont aussi des cigales, puisqu'elles

chantent. Une file qui descend, une file qui remonte, les uns portant des paniers vides, les autres des paniers pleins d'un sable pâle. Beaucoup de petites filles, et moins de petits garçons, pour ces travaux faciles qui ont l'air d'une vaste ronde enfantine, accompagnée de chansons.

— Qu'est-ce qu'ils chantent, ai-je demandé?

— Oh, rien; n'importe quoi...

« Voilà un beau monsieur qui arrive,
Il a une belle canne,
C'est un grand monsieur
Avec une belle canne...

« Voilà une dame qui arrive,
Son voile est bleu,
Sa robe est blanche,
Elle nous donnera des piastres....

« Ce soir nous aurons des confitures,
Des confitures avec des gâteaux.... »

C'est le rythme qui les excite au travail : leurs chansons et les applaudissements qu'ils se donnent, chœur et claque du chœur, tour à tour, selon qu'ils montent ou qu'ils descendent.

***

Le Sphinx est un rocher de l'ancienne mer, sculpté à la ressemblance du Roi. Mystérieux, parce qu'il est un portrait.

Toute présence est puissante, parce que toute présence est unique. L'accord des traits d'un visage humain ne s'invente pas; c'est le secret de l'amour. Le Sphinx est au désert une présence qui dure.

Les figures allégoriques, toutes les femmes élevées en l'honneur des villes, ne sont si ennuyeuses que parce qu'elles sont impersonnelles. On n'a rien à dire au buste de Marianne, ou à la Britannia, ou à la placide Athéné. Mais le Sphinx de Kephren, visage vrai et qui a vécu, ne cesse pas d'émouvoir, donc de vivre.

***

On est en train de « manucurer » le Sphinx. Les fourmis au travail lui découvrent la patte gauche. On a trouvé une griffe, un ongle en maçonnerie, raccords faits sous la XVIIIe dynas-

tie. Entre les pattes de devant, le petit autel élevé par Rome, tout simple, tout nu. Il dit : « Je suis venue là, moi, Rome. »

Dans la muraille du soubassement, l'ex-voto grec. Eux aussi, ils sont venus...

***

La grande tolérance de l'antiquité : tous ces gens supportaient, se reconnaissaient, se recommandaient même poliment leurs dieux.

***

Les Pyramides. A l'origine, des tas de sable. Montagnes faites à la main, dans un pays où il n'y a pas de montagnes.

Si l'une d'elles est un tombeau, l'autre est une chambre des poids et mesures. Toutes deux sont des tables de logarithmes, sublimes.

***

Les quatre points cardinaux, les quatre faces du ciel, auxquelles correspondent les quatre pans de la Pyramide.

La pointe est destinée à capter les forces du ciel, à les faire descendre sur la terre par ces quatre plans inclinés.

Un toboggan pour les étoiles.

La Pyramide : bonne conductrice de l'énergie astrale.

***

La pointe de la Pyramide, un aérolithe, une pierre noire aimantée. On me promet que j'en verrai une au Musée du Caire. Sans vocation cabalistique, je me sens attirée, pourtant, par le culte de la pierre noire, parce qu'il est universel. Pierre noire de la Kaabah; pierre de la mosquée d'Omar, sur le lieu où fut le temple de Salomon; pierre noire d'Héliogabale. Et Saint Paul, « qui savait plusieurs choses », écrit : « *Petra autem erat Christus* ». « Or, la pierre était le Christ... »

***

Chéops et Kephren, ordonnateurs des Pyramides, calomniés par Hérodote : « Les Égyptiens ont tant d'aversion pour la mémoire de ces deux princes, qu'ils ne veulent même pas les nommer. Ils appellent, pour cette raison, ces pyramides du nom du berger qui, dans ce temps-là, menait paître ses troupeaux vers l'endroit où elles sont ».

Personne n'a retenu le nom du berger. Chéops et Kephren sont redevenus populaires, s'ils ont jamais cessé de l'être; on a découvert le chiffre exact des sommes qu'ils ont dépensées en radis, aulx et oignons, pour nourrir leurs ouvriers; ce chiffre est immense. Question de main-d'œuvre. S'ils n'avaient pas fait les Pyramides, on se demande ce qu'auraient pu faire de mieux les ouvriers arrachés par Chéops et Kephren aux malheurs du chômage.

***

Au retour, nous montons à la citadelle. Les belles portes des mosquées, si hautes, et le sentiment du gothique qui me vient d'elles.

En revenant à travers le vieux Caire, je remarque l'odeur de safran qui se dégage des rues. C'est l'heure où l'on cuit le riz, dans les maisons arabes : cuisine de pauvres et d'étrangers, dans ce divin pays de blé.

C'est la pression de l'Asie qui a fait sauter l'Égypte. On trouve du blé dans toutes les tombes égyptiennes; on me dit qu'à Thèbes je verrai courir la vigne au plafond des chambres sépulcrales. Vapeur du vin et fermentation du blé. C'est toute la civilisation!

L'Égypte, la première, fut eucharistique.

***

« Le barbare est celui qui ne mange pas de blé » disait Homère, assez récemment.

***

Le mardi 29 décembre.

Promenade à Héliopolis. La palmeraie, les jardins d'Allah, *the Government orange gardens* : les Hespérides anglaises.

***

Première visite du grand Musée.

Dès l'antichambre, je suis arrêtée par Kephren, ce moine. Un Père de la Trappe. Le capuchon, ce sont les ailes de l'épervier qui le coiffe; il lui couvre la tête avec ses ailes rabattues, dans une position singulière, le corps accolé à la nuque, à

l'endroit dit du nœud vital. Monsieur F... m'explique que c'est l'épervier céleste, descendu sur la tête du Roi pendant le sacre d'Héliopolis.

— Esprit-Saint, descendez en nous!

« Vous soupirerez sous ses ailes », dit mon Paroissien romain.

***

Dans chaque salle, des figures de connaissance. Tout cela vit. C'est le royaume des vivants. J'ai envie de m'arrêter à chaque pas, et de leur dire la phrase rituelle des salons : Il y a des siècles que je ne vous ai vus!

Tous ces hommes, toutes ces femmes, ont voulu échapper à la mort, ce qui n'est que trop naturel, et le plus étrange, c'est qu'ils y ont réussi!

Je retrouve, avec un plaisir particulier, Akhnatoun ou Akhnaton, Aménophis IV, enfin; celui-là même que l'on voit, au Louvre, dans son tabernacle de verre, grâce à un jeu de vitres, recevoir de soi-même un baiser. Je le reconnais à l'arc fatigué de sa tendre bouche.

***

Au musée de Bruxelles, ils ne possèdent de lui qu'un fragment : ses lèvres, et son menton. Mais on ne saurait s'y tromper. C'est un grand mystère qui fait trouver ressemblante la bouche d'un homme qu'on n'a jamais vu.

***

Sveltes sont les dieux, à l'image des hommes, et les rois, et les archers, et les dames, habillées ou non. Tous de sveltes adolescents, et leurs corps, des fuseaux.

Plutarque écrit des Égyptiens : « Ils veulent que le corps, qui sert d'enveloppe à l'âme, soit leste et dégagé; qu'il ne la surcharge pas, ne l'écrase pas, afin que l'élément mortel n'ait aucune prédominance, par laquelle le principe divin soit étouffé. »

Prière contre l'obésité.

Il faut être maigre, pour tenir l'Égypte. Bonaparte l'était. Les jambes et les petits jupons plissés des Écossais constituent de sérieux titres à la succession. Ils sont plus sûrement dans

l'esprit de l'Égypte que les gros Touraniens en redingote, que j'ai vus sortir des cafés.

J'ai lu ce matin, dans la Bourse du Caire, cette information nationaliste : « Les Égyptiens proéminents (*sic*) ont refusé de faire partie du ministère. »

***

Que leurs tombeaux témoignent d'attachement à la vie!

Je les soupçonne, au premier abord, de n'avoir aimé qu'elle, celle de tous les jours, la quotidienne, au point de la vouloir poursuivre sans y rien changer, éternellement! Pas de monde meilleur, pas une autre vie, celle-ci même, qu'ils ont appelée bienheureuse!

***

Pour eux, il n'y a pas d'autre monde : il y a celui-ci, qu'il s'agit de gagner, de mériter, de reconquérir, à force de piété. Que la vie future soit pareille à leur vie passée, c'est tout ce qu'ils ont demandé au dieu créateur. Qu'il veuille bien recommencer son ouvrage. Ils n'ont désiré que ce qu'ils possédaient, pas comme nous, pas comme ces pauvres musulmans, à qui il faut promettre le paradis pour qu'ils endurent leur vie présente.

Je suis touchée par ces tombes pleines, habitées.

L'homme d'Égypte a préféré ce qui est à ce qui n'est pas.

Les Juifs, non.

Les Grecs, non plus, qui n'ont voulu qu'un peu de cendre au vent, et l'immortalité.

A Jérusalem, j'irai voir un tombeau vide.

***

Il faut être jeune, pour être Égyptien.

Le Dieu des Juifs est un vieillard.

Jeunesse de la figure d'Amon; splendeur de Râ!

Pas une figure divine qui ne soit toute jeune, et souriante. La jeunesse partout. Le dieu-père est aussi jeune que le dieu-fils.

Un jeune homme et une jeune femme, à la porte d'un tombeau : ce sont les grands-parents du mort.

***

Les dieux et les hommes ne s'offrent que des joies, des panégyriques, des dilatations du cœur; le cœur devient large, c'est le contraire du cœur serré.

Inscription : « Je te donne toute joie qui est en moi, toute force qui est en moi, toute santé qui est en moi, et des millions d'années! »

***

Mercredi 30 décembre.

Sur un fragment du temple de Ramsès, où les inscriptions sont en intaille, je lis, ou plutôt on lit pour moi : « Ce temple est comme le ciel, en toutes ses dispositions. »

A Reims, à Chartres, à Strasbourg, à Canterbury, le plan de la cathédrale n'est pas autre chose.

Mais les gens détestent qu'on leur ôte leurs différences religieuses; ils les chérissent, comme des supériorités. Le croyant se fâche, comme l'amoureux à qui l'on dit que toutes les femmes se ressemblent. Et l'athée, ce misogyne, les méprise toutes, parce qu'il les croit pareilles. Lui aussi, il se trompe.

— Si j'avais la foi, ça me l'ôterait, — me confiait, au Musée, l'épouse de M. Badin.

On veut être seul à croire, seul à aimer, ou bien tomber dans l'indifférence.

***

L'Égypte a inventé une forme de gouvernement où l'idée du souverain, et l'idée de Dieu se pénètrent. (Voir ce que l'étonnant épervier fait à la base du crâne de Kephren). Cette idée, si contraire au rationalisme républicain, triomphera, malgré la défaite d'Actium.

Elle s'étendra jusqu'à Reims. Atténuée, elle se retrouve encore à Westminster. A son couronnement, le roi George a reçu la visite de l'Épervier céleste.

Filiation absurde, mais directe.

***

La grecque Cléopâtre, héritière des Pharaons par la grâce d'Alexandre, dépositaire, peut-être ignorante, du grand secret, conquiert dans sa jeunesse le vieux Jules César, et dans sa vieillesse le jeune Marc-Antoine. Par elle, la Rome républicaine est à jamais vaincue. Elle communique à César l'idée de l'homme-dieu. César en meurt. Mais l'idée lui survit. Elle triomphe, avec les douze Césars; elle est reprise par leur héritière naturelle, l'Église Catholique.

La Sedia, les éventails, la tiare, et d'autres attributs moins visibles, en sont les témoignages.

Devant une statue d'Aménophis IV, le Narcisse du Louvre, j'ai pensé ce matin :

— C'est un jeune évêque.

J'aperçois le pont, dans l'ordre spirituel, la relation entre ce que Thèbes a été, et ce qu'est aujourd'hui le Vatican. Si la suite est quelque part, je pense qu'elle est là.

Les éventails n'ont pas même changé de forme, et les têtes de mitres.

Ce sont toujours les éventails de Cléopâtre, c'est encore la couronne enfermée dans une autre couronne; c'est toujours le trône portatif, appuyé sur des épaules humaines.

***

Si je veux savoir ce qu'était le sacré d'Héliopolis, c'est à Saint-Pierre que j'irai.

Un seul homme est encore enseveli, aujourd'hui, entre quatre vases contenant : l'un, ses reins, l'autre, son cœur, le troisième, ses entrailles, et le quatrième, ses poumons. Cet homme, c'est le Pape. Ces vases, ce sont les vases canopies d'Égypte.

***

Après déjeuner, nous nous sommes promenés en causant sur la pelouse de velours sans plis qui borde le Nil. L'ami de Hou s'interroge sur la pérennité de l'Empire.

— Combien de temps durera-t-il? Est-il à son apogée? Est-il à son déclin? Durera-t-il encore un siècle ou dix siècles? De quoi meurent les empires?

Sur cette question, je demande à réfléchir un peu.

Plusieurs empires sont morts ici; ça doit se savoir; mais il faut que nous cherchions, chacun de son côté.

L'ami de Hou retourne à son travail.

Il est trois heures, au Caire. Une autre heure à Sydney, une autre à Québec, une autre à Calcutta. Toutes ces heures sont, à Londres, la même heure de bureau.

***

L'après-midi de ce jour, j'ai été voir les fouilles de Saqqarah. On me montre le trou d'où l'on a tiré le plus ancien papyrus connu, la plus vieille lettre qui soit au monde.

Et ce n'est pas une lettre d'amour! c'est celle d'un officier, adressée au ministère de la guerre de Memphis, se plaignant de n'avoir pas reçu de réponse à ses trois précédentes lettres. Il dit aussi qu'on lui a demandé d'envoyer ses soldats à Memphis, au magasin d'habillement, pour être habillés de neuf. On les a retenus six jours à Memphis, et on les lui a renvoyés, *sans* habillement...

***

Au retour, j'ai dit à l'ami de Hou.

— Je sais de quoi meurent les empires : c'est quand l'administration se relâche; quand l'abeille se désintéresse de son miel... Vous n'en êtes, certes, pas là.

***

Ce soir, j'ai médité ma réponse :

Le pourquoi du déclin des empires : le manque de ferveur dans les services publics... C'est la même malfaçon que dans les lettres d'amour, quand on n'aime plus.

Relire à ce propos le sublime passage dans *La vie de Rancé*. Chateaubriand s'y connaissait : « Ce sont toujours les mêmes mots, mais ils sont morts, l'âme y manque. »

***

Grande nouvelle : j'ai trouvé à Saqqarah l'art grec au nid! Des colonnes doriques sont sorties depuis peu du sable. Imothep, l'architecte du roi Zozer, dont c'est l'ouvrage, fut le premier Égyptien qui employa la pierre de taille.

L'inscription annonce qu'il a été placé au rang des dieux, après avoir achevé ces deux temples. On le serait à moins. Ils sont divins, petits, parfaits, plus beaux que celui de la Victoire Aptère, sur l'Acropole, auquel ils ressemblent, avec quelque chose de plus fini, de plus serré dans le grain de la perfection.

Ils datent d'environ trois mille ans, trente siècles, avant Phidias. Je n'en sens que plus vivement l'ordre aristocratique qui règle l'héritage humain. La préséance est à l'Égypte. Ceux qui ont opposé l'art libre des Grecs à l'art esclave des Égyptiens, sont bien grimauds, avec Taine, depuis qu'on a découvert les colonnes de Saqqarah.

***

La première colonne fut en terre glaise. De gros roseaux du Nil, en fascines, furent dressés autour, pour la faire tenir debout, jusqu'à ce que le limon eût séché.

L'empreinte de ces roseaux, en creux, a donné les rainures de la colonne cannelée.

Pourquoi m'être fâchée, à Ratislava, contre le ciment qui imite la pierre, puisque les plus fameuses architectures du monde ne sont que l'imitation, en marbre ou en pierre, des architectures de bois ou de boue séchée?

Tout est transposition, transfiguration.

Mes idées toutes faites sont à refaire.

***

Je pense qu'ils (les Égyptiens) pourraient se nommer les premiers guides de l'esprit humain. En tout cas, ils représentent la continuité.

J'en suis à me demander si l'Empire romain, qui a fait suite, ne continue pas avec les Anglais, sans que nous nous en apercevions. Considéré à la lumière de l'Égypte, sur soixante siècles de distance, c'est bien possible, avec ce Jules qui a conquis la France d'abord, et l'Angleterre ensuite, afin que l'une et l'autre viennent ici, à sa suite, en héritières, chercher l'investiture universelle.

***

J'ai vu, sur un bas-relief de Saqqarah, de jeunes femmes et des enfants, en train d'engraisser des oies, en leur massant le cou, comme on fait dans les fermes d'Alsace.

— C'est donc qu'ils connaissaient le pâté de foie gras.

— Oui, et ce n'est pas *tout*...

***

Jeudi 31 décembre.

Télescopage du temps. Ce qui est étonnant, ce n'est pas que les quarante siècles nous contemplent, c'est que nous les contemplions! D'ailleurs, ils sont soixante, depuis l'armée d'Égypte.

Nous avons avancé en arrière.

***

Toutes ces pierres gravées que je vois, et ces visages vivants, ce sont les plus jeunes, les plus frais, les derniers en date de mes souvenirs. Je me réveille chaque matin avec quelques milliers d'années de plus; tout cela est d'hier, dans un pays où la décomposition n'existe pas.

***

J'ai même des instantanés de leur façon. Un grand jouet animé, au Musée du Caire : l'homme qui compte son bétail. C'est une heure d'une ferme malgache d'aujourd'hui. Tout cela n'est pas très égyptien. C'est très humain, voilà tout.

***

Chaque matin, je me réveillerai à l'heure dite, celle où l'on rentre en possession de tous ses biens, ayant ajouté à ce que portait jusqu'ici mon bateau, ces soixante siècles en chaland sur le Nil.

***

Samedi 2 janvier.

Visite du Musée Copte. J'ai trouvé l'église grecque orthodoxe au nid. Rien n'y manque : au commencement était le copte!

***

A déjeuner.

Howard Carter, l'homme qui découvrit Tut-ank-Amon, cet enfant trouvé, et qui vient d'apporter de Louxor au Caire son sarcophage d'or, et son masque.

Les autres convives sont : « l'expert oriental »; l'homme qui a fait le réservoir au Soudan, et l'homme qui a fait le chemin de fer de Louxor à Assouan. Maintenant, il travaille pour élargir la voie qui va conduire jusqu'en Nubie.

***

Je m'intéresse à M. Carter, mon voisin de table, en tant qu'individu, ce que personne ne fait, depuis sa découverte. Chacun lui parle de Tut-ank-Amon, jamais de lui. Il me fait penser à ces malheureux qui font partie des suites royales, auxquels on demande toujours comment va la Reine, et le rhume du Roi, mais jamais comment ils vont. Je m'informe de lui.

Comment vit-il, dans sa maison du désert? Que lit-il? Il me le donne à deviner. Ce n'est pas la Bible. On ne doit pas lire la Bible au désert; on s'aperçoit qu'on pourrait l'écrire. Il lit un auteur français. Lequel? Je ne devine pas. C'est Balzac! J'aurais dû deviner. Il faut Balzac pour peupler un désert.

M. Carter est un homme très gentil, qui passe pour avoir mauvais caractère. Il est traqué par les étrangers, tous de marque, qui arrivent au Winter-Palace, à Louxor, armés de lettres de recommandation qui sont vraiment des armes. Il est obligé de se barricader, pour pouvoir continuer son travail, ce puzzle de génie dans lequel sa découverte l'a engagé.

Il me raconte que, l'autre jour, une Américaine persistante a bondi sur lui de derrière la porte de sa propre maison :

— Vous êtes monsieur Carter!

— Non.

— Si, vous l'êtes.

— Non, madame.

— Mais vous ressemblez à monsieur Carter.

— *That is my misfortune.* (C'est mon infortune.)

***

Dimanche 3 janvier.

La messe chez moi, chez les Latins. Puis, en cortège officiel, au Musée.

Droit de regard sur le masque et le sarcophage apportés hier par Carter, de la Vallée des Rois au Caire.

La grande chrysalide d'or. L'extraordinaire éclat de cette géante poupée m'aveugle. Or, or pur; or et bleu. Deux bleus, sombre et clair, ciel de nuit, ciel de jour.

Le masque, c'est son portrait, en or aussi.

***

Il est vivant, il va parler; il parle.

Subitement, j'ai la certitude qu'on a moulé ce masque sur son visage, pendant qu'il était vivant. On l'a pris sur le vif. Par quel procédé? Je l'ignore. Ce que j'ai là, sous les yeux, est un moulage animé : sentiment que la meilleure sculpture ne donnera jamais, et le masque mortuaire encore moins.

Mort, on ne ressemble pas tant que cela à la vie!

***

Ses yeux sont en émail, frais comme des fleurs. Son regard brille de contentement. Son nez retroussé; ses lèvres entr'ouvertes palpitent.

Carter lit l'inscription sur son épaule : Il est voué au Dieu-qui-respire.

C'est un respirant; ses narines se gonflent; il respire la joie!

Son cou mince est marqué, comme celui des femmes dans leur grande jeunesse, de ces trois rides qu'on nomme : le collier de Vénus.

***

A qui ressemble-t-il? Mais c'est à Jeanne! Le modelé du petit menton, la bouche aux commissures enfantines, le nez surtout, ce nez à la Roxelane, dont nous nous moquions, elle toute la première...

***

Tut-ank-Amon... Son nom, dont on abuse, signifie : Image-vivante-de-Dieu. Je ne l'appellerai plus autrement.

***

Sur le sarcophage, il est représenté couché, le corps couvert des plumes de l'oiseau divin. Chaque plume est ciselée dans le vif de l'or. Il tient dans ses deux poings, étroitement fermés, la crosse et le fléau, le bâton du berger, et le fléau qui bat le blé.

Carter me dit : « Labourage et pâturage, Abel et Caïn ».

***

Il avait dix-huit ans! Il n'était pas bien grand. Isis et Nephtys, ses Protectrices, étendent leurs ailes azurées, qui se croisent en travers de son corps à la renverse. Ce sont elles qui lui donnent, par les émaux bleus de leurs ailes collées à ses flancs, cet aspect de nymphe géante en train de se muer en papillon.

Isis, seule, étend ses ailes d'or à bout de bras, à la plante de ses pieds.

***

« Je mettrai tes ennemis comme un escabeau, sous tes pieds », lui promet une autre inscription, familière à mes oreilles.

C'est le *scabellum* de nos offices dominicaux.

On me lit d'autres prières.

Pour retourner à celui dont il vient, à son Père qui est aux cieux, le voilà entièrement revêtu du plumage de l'épervier solaire, et il est tout en or, comme le soleil resplendissant.

Le petit David, qui l'a vu aussi, dit en sortant :

— Il est couché sur des plumes, pour que ce soit plus doux pour dormir, n'est-ce pas?

***

Dans les papyrus des prières pour l'Ascension, l'âme épervière crie :

> « Je me lève, je me suis levée,
> Je me suis renouvelée!

Je me suis élevée dans les airs.
Comme l'auguste épervier d'or,
Je vole et je me pose! »

L'inscription des Pyramides est encore plus assomptionniste :

« Je viens!
Je m'élance vers le ciel comme un faucon.
Mon plumage est semblable à celui des oies sauvages.
Je me rue vers le ciel comme un faucon! »

***

Je pense au « pourrissoir » de l'Escurial, qui attend ce qu'il y a de plus noble parmi les rois d'aujourd'hui, à nos ignobles cimetières. Puisqu'il faut en passer par là, comment ne pas préférer à notre misérable protocole ces règles, ces méthodes, d'un raffinement prodigieux, qui minéralisaient la mort?

***

Une mort aussi soignée que la vie, pour celui qui fut infiniment soigné pendant sa vie. Il ne faut pas vouloir l'insommie. Ne pas s'arranger, s'organiser pour être convenablement mort, c'est vouloir dormir mal, c'est se vouer à la fatigue, pendant les heures consacrées au repos, *qui doit être réparateur.* La mort est réparatrice. Elle règle les énergies, elle recrée les forces de la vie matinale.

Venir au jour, *come forth to day.* La réapparition au jour. C'est la grande affaire égyptienne. Renaître au jour. Venir à la lumière. Donner, recevoir le jour...

Ces expressions usées ont repris pour moi tout leur sens depuis que je me réveille en entendant le cri du petit faucon.

***

Lundi 4 janvier.

Nous sommes des civilisés de peu; des gens de rien, de petits moyens, qui se contentent de mettre des poignées d'argent aux cercueils de leurs grands hommes, et croient avoir fait pour eux des folies.

Et nous sommes bien peu polis, mais véridiques, quand nous appelons, jusque dans les discours publics, ce qu'on mène en cortège aux Panthéons : « des restes ».

***

Mardi 5 janvier.

J'ai scandalisé mes amis des musées, en préférant aujourd'hui la partie de polo aux fouilles de Ghizé.

Je ne manque jamais, quand je suis à Londres, d'aller voir la frise du Parthénon, mais je vais le lendemain à Roehampton, et pour la même raison.

De jeunes hommes, sur de jeunes chevaux, forment un beau spectacle.

Faux sentiment de la dignité de l'art, qui empêche d'admirer les modèles des statues, et de souhaiter voir le musée en plein air des visages.

***

Cette partie de polo, sur laquelle le soleil ne se couche jamais, qui fait le tour de la terre, partout où il y a des Anglais, et qui pensent!...

— Le polo fait partie de l'Empire, dis-je à l'ami de Hou.

Il me répond vivement :

— *C'est* l'Empire!

***

Mercredi 6 janvier.

C'est dans le même esprit que je me joins à ceux qui vont à la chasse aux canards, chez le pacha d'Ekiad.

C'est pour avoir si bien regardé les petits canards du Musée, et tous les oiseaux des lagunes, pris au filet par les gens de Séti Ier, que je veux les revoir vivants, et puis morts, aux pieds des hommes qui les tuent.

***

Les honneurs impériaux, le tapis rouge. Souvenir de l'*Agamemnon* d'Eschyle. La pourpre par terre, qu'est-ce que cela signifie, sinon le sang du sacrifice : en l'espèce celui des canards.

A l'aube, le petit train du jardin d'Acclimatation est venu nous chercher, à côté de la voie où le train de Hou est garé, venant du fond de mon enfance.

Dans les fossés, le long de la voie, le phœnix des fleuristes, ce petit palmier qu'on vend en Europe, tout cravaté, pour les

envois de Jour de l'An, et qu'on revoit ensuite sur les pianos, chez les dentistes.

La battue dans les roseaux. Les fellahs se jettent à l'eau pour rapporter les canards tombés. Les voilà, les oiseaux aquatiques et les serviteurs du Musée! Qui s'en occupe? Cette scène si vivante, elle vit. Mais il n'y a pas de tourniquet pour la voir.

***

Le menu pantagruélique.

Le Pacha et ses huit enfants parlent français.

Il me montre son verger d'orangers, et, sur les oranges de Jaffa, l'insecte noir qui suce leur jus, une simple tache, le petit cancer sournois des mandarines.

— Au temps de l'administration anglaise, on fumigeait. Maintenant, tout va mal, plus de fumigations!

Le Pacha a deux fils et six filles, élevés chez les Jésuites, et chez les dames du Sacré-Cœur. O France des sacristies!

***

Au retour, je lis en passant toutes ces enseignes françaises, qui font à la ville, avec le service des Antiquités, l'Université et les journaux du matin, une atmosphère si délicieusement marseillaise.

***

L'ami de Hou me demande :

— Pourquoi ne nous aime-t-on pas?

Je lui explique que c'est difficile, impossible aux hommes, d'aimer ceux qu'ils ne peuvent pas plaindre.

Qui peut aimer la puissance et le bonheur, chez un autre?

L'envie, la jalousie, l'imitation, voilà ce que suscite le mot « Anglais », par toute la terre. Mais l'amour!

Qui aime les Anglais doit d'abord montrer le grand courage qu'il faut pour braver le mot snob, que d'ailleurs on leur doit.

La France est aimée, mais c'est une héroïne malheureuse. Jeanne d'Arc finit mal. Napoléon aussi. La monarchie de Louis XIV, que toute l'Europe a enviée, se termine par l'échafaud.

Les grands souverains de l'Angleterre, Henri VIII, Eliza-

beth, Cromwell, Victoria, meurent dans leur lit, et ils ne sont pas aimables.

Marie Stuart est émouvante; mais c'est la victime expiatoire, et non la représentante, de la grandeur anglaise.

Notre Seigneur Jésus-Christ est fils de Dieu, fils de David, roi du ciel, mais aussi c'est un pauvre, un crucifié!

Il faut avoir le cœur bien ferme, pour aimer ceux qui n'ont pas besoin qu'on les plaigne.

. . . . . .

***

. . . . . .

Philæ, mercredi 10 février.

Allant au temple de Philæ, j'ai vu un mendiant par terre, un homme séché.

Un négroïde, qui a la taille d'un enfant de deux ans, prend le gouvernail de notre barque.

Les voici, ces fameux chapiteaux tant déplorés, qui mènent enfin la vie de véritables nénuphars, au ras de l'eau, plongés dans l'eau jusqu'au calice.

Si l'eau monte, va-t-elle boire leurs calices, comme ceux des vrais, sur les étangs, chez nous, le soir? Mais non : Hou m'a dit qu'il allait sauver ce temple, le transporter sur la berge d'en face, en lieu sûr.

***

Rencontre de Maât dans cette inondation. Sa plume sur la tête, son léger sceptre à la main, elle règne sur l'Harmonie des eaux, où son image se remire.

On ne saurait croire combien les toits d'un temple égyptien noyé forment de beaux parterres à la française. Il me semble que je navigue sur le bassin de Neptune, sur la pièce d'eau des Suisses. La résurrection de Philæ, qui maintenant est certaine, va détruire ce qu'avait d'enchanteur la mort de Philæ.

***

Assouan, jeudi 11 février.

Le barrage d'Assouan.

Ce mur surhumain.

J'aime la majesté des grands travaux publics.

L'Égypte a revu les Romains, les Romains ne reverront pas l'Égypte.

Le Nil Blanc. Pâle de rage. L'écume épaisse. Les huit jets furieux. Le jardin né de la poussière d'eau, un mystérieux jardin anglais, sorte d'Osiris végétant, où brille la petite maison coloniale des Watts.

Le ménage Watts est absent; nous ne les verrons pas. Un petit griffon anglais garde la place.

***

Maât et les Anglais. C'est l'Ordre sur cette terre osirienne qui a besoin d'eau.

Pendant la guerre des Boërs, mon père disait : l'honneur d'être Anglais! Moi j'étais pour Krüger, avec le vieux domestique basque.

Le cerveau de l'enfant était de niveau avec celui du serviteur. Tous les deux, nous étions des romantiques, se substituant à l'opprimé.

Le faible contre le fort, le moindre contre le meilleur. Qui donc consent à préférer le fort, le pauvre fort de la victoire difficile sur soi-même, qui est haï, parce qu'il a pris cette avance dont le monde a tant besoin! Le fort qui est toujours la minorité, qui est toujours seul, et qui hale en peinant la lourde barque humaine sur les chemins de halage de toute la terre!

***

Edfou, vendredi 12 février.

Visite du temple à sept heures du matin.

Horus et Hator sur le grand pylône : c'est le Jour et la Nuit. J'ai appris à simplifier; comme tout est simple!

La symétrie, la cour intacte du temple d'Edfou me font penser à la Madeleine, au Panthéon.

Le développement intérieur de la salle hypostyle permettrait d'y dire la messe.

Dans le sanctuaire : encore cette impression d'être dans un géant appareil photographique, côté du chargeur, et, brillante au fond, la châsse, une pierre si polie qu'elle a l'air d'un haut écran de nacre.

***

Les visiteurs qui se plaignent de la répétition des thèmes sur les temples égyptiens, ne se plaignent pas de voir le jour aller et venir. Le départ et le retour du soleil : la grande affaire égyptienne.

Que le jour recommence et que le jour finisse...

Surtout qu'il recommence!

***

La formation des hiéroglyphes m'est rendue très sensible, si je compare la langue écrite égyptienne à l'argot : les « grimpants », « cette bonne bille », « cette gueule », etc. Ils ont non seulement pensé en gestes, comme le poète, mais encore écrit en images, comme d'admirables dessinateurs qu'ils étaient.

***

Au sommet du pylône, au temple d'Edfou, j'ai rencontré la majesté française. Sur le balustre de pierre, écrit avec un couteau de poche :

A. Jacquet, 21e. An VII.
Les Français sont « vainceurs » partout.
Bernard, 1799.
Picotin, né à ...

(Ici un moulin à vent librement dessiné au canif). Je lis : Picotin, né à Moulins!

Ce soldat de l'an VII faisait de l'hiéroglyphe, comme M. Jourdain de la prose, et Billochon de l'esprit, sans savoir.

***

« Les Égyptiens ont un grand éloignement pour les coutumes des Grecs. En un mot pour celles de tous les autres hommes, » écrit Hérodote. Cela est aussi vrai des Français, des Anglais.

Hérodote dit encore : « Ceux qui habitent dans les parties marécageuses suivent les mêmes usages que les Égyptiens; entre autres, n'ont qu'une femme chacun, ainsi que les Grecs. »

Règle des races supérieures : l'unification, le commandement unique.

***

Kamombo, samedi 13 février.

Monogames, monothéistes, calomniés! Toujours les métaphores prises au pied de la lettre par des imbéciles; la Force du taureau, le Courage du bélier reproducteur, la Volupté de la chatte, la Souplesse du serpent, etc.

Ils ne peuvent littéralement pas penser dans l'abstraction. Ils fécondent le langage. C'est le pourquoi de la beauté du langage populaire.

***

Assouan, lundi 15 février.

Je m'en irais sans rien savoir de l'Égypte, si je n'avais commencé par chasser toutes les idées reçues. Je les connais; c'étaient les miennes.

Il n'y a pas de mort; rien n'est vieux en Égypte; tout y est vie et promesse de vie.

« Vous êtes des dieux en fleur, » dit Tertullien, cité par l'abbé Mousse.

— *Nous sommes* ressuscités d'entre les morts. Pas de conditionnel! Ici la promesse est tenue. Elle est même exécutée.

Le pari est gagné, la mort fait contre-poids à la vie. C'est le système des roues à eau, le seau qui descend, le seau qui remonte, sur toute la longueur du Nil. Où a-t-on jamais vu un seau qui ne remonterait pas?

Puisque la poulie existe, et que la machine est bien calculée, on reparaîtra justement parce qu'on a disparu.

***

Entre Edfou et Kamombo, j'ai même rencontré de pauvres gens qui pêchaient l'eau à la ligne, avec des seaux attachés à de longs bâtons.

Ils en tiraient ce qu'ils pouvaient pour ressusciter, qui son âne, qui son jardin.

***

« Celui qui a été baigné de l'eau divine renaîtra toujours à la lumière éternelle. »

Ceci n'est pas un paragraphe de mon paroissien romain, c'est une inscription royale de Thèbes.

Le nénuphar m'explique l'énigme du baptême. Le Fils de Dieu est descendu dans le fleuve. Jean le Baptiste lui verse de l'eau sur la tête, avec une coquille. Ils semblent savoir ce qu'ils font, et nous, nous ne le savons plus!

***

Dans l'église grecque, héritière des Coptes, les pauvres enfants sont encore aujourd'hui plongés dans les fonts baptismaux jusque par-dessus la tête, de façon qu'ils aient de l'eau plein les yeux, le nez, la bouche et les oreilles. C'est une coutume barbare : « Pour que ceux qui peuvent comprendre comprennent ». Il y en a bien peu qui peuvent, et c'est ce qui fait tant de mauvais chrétiens.

***

Mais tous ne connaissent pas l'Égypte, et, de ceux qui la connaissent, combien ont déchiffré le rébus du nénuphar à tête humaine?

***

Avant d'être venue en Égypte, je disais « lotus », comme tout le monde, c'est-à-dire comme tous les habiles, qui font leurs voyages dans les livres.

Mais il m'est arrivé de regarder les choses nouvelles *comme si je ne les avais jamais vues*. Aussitôt, j'ai compris que Triade, cela voulait dire Trinité.

***

Je suis née dans ce pays à nénuphars qu'on appelle l'Europe. L'étang de Saint-Cucufa, comme celui de Combourg, comme celui de Mogosoëa, abondent en fleurs de cette espèce. Leur présence suppose des eaux de quelque profondeur, des lacs, ou des rivières lentes, qui prirent le temps de se creuser un lit.

Leur tige, en conséquence, s'allonge, et parfois dépasse plusieurs mètres, en proportion de la bassesse des terres où la plante a jeté son ancre de fond.

Sa tige élastique est proprement un boyau. Elle possède le singulier pouvoir de se rétracter, pour permettre chaque soir au nénuphar son immersion nocturne. Une fois tirée de l'eau,

elle prend, comme un serpent charmé, telle forme qu'on lui donne.

***

Mes humbles navigations sur les étangs m'ont tout appris sur cette fleur, soumise à un horaire mystérieux.

Sa tête sort de l'eau avec le jour, comme celle d'un nageur qui remonte à la surface, après avoir plongé. Elle en sort à l'état de bouton fermé, donc à l'état de jeunesse, de virginité. Elle s'épanouit sous les premiers rayons du soleil, et lui renvoie son or. Le soir, elle se ferme, reprend sa forme hermétique, et disparaît en même temps que le soleil. Il n'en reste pas trace sur l'eau. Elle est comme si elle n'avait jamais été...

***

C'est le nénuphar que j'ai reconnu partout en Égypte : peint au naturel sur les parois souterraines, en creux ou en relief sur les murailles des tombes, porté en bottes dans les festins, pendu comme un pompon sur la tête des filles divines, et je le reconnais d'abord à la souplesse de sa tige.

Pour qui a cueilli des nénuphars sur l'eau, il est facile de reconnaître ses cordons végétaux, que les Égyptiens entortillent aux anses de leurs vases. Ils n'appartiennent pas au raide lotus, qui jaillit comme une lance des marais d'Extrême-Orient.

Seul, le nénuphar flotte sur son ancre, et tire après lui, quand une main adroite le détache du fond des eaux, ses longues entrailles végétales.

***

Pour être sûre d'avoir mieux deviné, j'ai posé ma question insidieuse à Mrs. Mott, une honnête Anglaise, qui jardine depuis quarante ans à Ghésiré, au bord du Nil.

— A quelle époque fleurissent vos lotus? ai-je demandé, d'un air distrait.

Elle s'est récriée :

— Mais, il n'y a pas de lotus en Égypte, ou, du moins, il n'y en a plus. Je crois que les Phipps en ont un dans leur jardin, mais ils l'ont apporté de Chine, dans un tub.

— Ah! dis-je, c'est très curieux. Et comment explique-t-on la disparition du lotus?

— C'est très simple; le climat a changé, depuis les Pharaons.

Je ne trouve pas cela aussi simple que cette simple dame. Je continue mon investigation.

— Y a-t-il des nénuphars en Égypte?

— Oh, pour cela oui! Ils poussent comme la mauvaise herbe, par milliers, dans tous les fossés profonds, et sur le bord même du Nil. Si vous restez jusqu'au mois d'avril, vous les verrez.

***

Mais je les vois; ils sont partout : sur les chapiteaux de Philæ, où ils retrouvent, à cause de l'inondation du temple, leur vraie position de fleur à fleur d'eau, et leur reflet. En temps de crue, ils subissent l'immersion nocturne. Je les ai vus au temple de Louxor, au sommet des colonnes extérieures, en leur état de boutons, tels qu'ils paraissent *avant* le lever du soleil. L'architrave du temple repose sur ces calices fermés qui pourraient s'ouvrir, mais les chapiteaux des colonnes qui entourent le sanctuaire intérieur, le Saint des Saints où la vie est captive, où le soleil se montre, représentent ces mêmes fleurs ouvertes, en l'état où elles sont quand le soleil les voit, et qu'elles voient le soleil.

J'apprends à le regarder ici sans cligner des yeux, lui, et l'autre chose qui ne se peut regarder en face...

***

Je transcris, pour les apprendre par cœur, les paroles de l'inscription qui accompagne, dans une tombe de Thèbes, la représentation du nénuphar épanoui. Une petite figure humaine est insérée entre les pétales de la fleur plongeante, à la place du cœur :

« J'ai chanté des louanges à ceux qui sont noyés dans les ténèbres. J'ai relevé ceux qui pleuraient, qui avaient caché leur figure, et se noyaient dans la détresse, et alors ils ont relevé leur face, et m'ont regardé!

« Je suis le nénuphar pur, qui surgit au toucher de la divine splendeur. J'appartiens aux narines de Râ. Je suis le Pur, qui sors du champ des eaux... »

Le symbole est-il assez clair?

Je ne dirai plus jamais le « lotus » d'Égypte, forme savante et ignorante du divin nénuphar.

***

Mardi 16 février.

Je passe la journée étendue sur le pont du *Méroé*. Descente du Nil.

Les vergues des barques amarrées ont l'inflexion pure de la canne à sucre.

« Méroé », nom de ville qui se trouve dans Hérodote.

***

Esné, à midi.

Passage du barrage d'Esné.

Les hautes portes noires, portes de l'Érèbe.

La berge se reflète, rose, dans le Nil, ce qui fait que la moitié du Nil est rose, l'autre moitié bleue, et notre reflet blanc.

Des éperviers fauves, en place de mouettes, tournent autour du bateau, si proches qu'ils heurtent les toiles du pont, qui nous protègent contre le soleil.

La danse des éperviers autour du bateau fait renaître mille images de bas-reliefs dans ma tête.

On trouve en Égypte la plus vaste collection de formes animales qui ait jamais été créée, un trésor toujours complet des attitudes de la vie.

***

Jeudi 18 février.

Avant Port-Saïd, le train s'arrête : — Zagazig, patrie et nécropole des chats, dit le guide. Ils ont aimé les animaux. A Kamombo, j'ai vu des momies de crocodiles, entassées dans une chambre. Des grands, des moyens, des tout petits :

« Un crocodillet ou petit crocodile », disait plaisamment Rabelais.

Nos musées d'histoire naturelle, nos jardins d'acclimatation, regorgent d'animaux empaillés, et d'autres qui ne le sont pas.

***

Port-Saïd, samedi, 20 février.

La mer joyeuse, la mer qui sera éternellement pour moi : l'enfance.

Cette jetée de facture française, qui me rappelle Biarritz, le Rocher de la Vierge, au lieu où sont amarrées les barques des pêcheurs.

J'ai rencontré l'odeur universelle, l'odeur de la mer, de la marée, du goudron.

Solitude. Statue de Lesseps.

Les intempéries ont décoré son pantalon d'une singulière façon; des coulées de vert-de-gris.

J'apprécie à sa juste valeur le fait, signalé par les ouvrages spéciaux, que Ferdinand de Lesseps n'ait jamais obtenu son brevet d'ingénieur. A-t-il même concouru pour l'obtenir?

***

A Port-Saïd, la nuit.

Voilà le point d'intersection par où l'on sort, par où l'on rentre dans la maison Europe, chez les jeunes maîtres du monde, âgés d'à peine mil neuf cent vingt et quelques années...

« Vous pouvez tout ce que vous voulez : veuillez tout ce que vous pouvez... »

La statue de Lesseps est au bout de la jetée; l'Amirauté anglaise est au bout du quai.

A Port-Saïd, je me dis : Si j'avançais en arrière, je retrouverais l'Égypte.

L'eau lourde, l'eau noire, l'eau artificielle qui soulève le bateau à moteur.

Les grands lampadaires tristes, parce qu'ils sont fixes et très espacés...

Le phare dans un jardin : ver luisant dont les étoiles seraient amoureuses, selon Victor Hugo.

Les rues qui s'animent quand passent la malle des Indes, la malle de Chine, la malle d'Australie.

Entre temps, elles sont vides.

***

Port-Saïd, cent mille habitants, où il n'y avait rien il y a soixante ans. Jeunesse. Europe ravissante, enfant prodige!

Anglais contre Français : non! Pas ces Bourguignons contre ces gens de l'Ile de France, pas ces Normands contre d'autres Normands, ces Alsaciens contre ces Saxons. Pas de brouille en Europe.

Délice d'être au carrefour, de pouvoir penser à l'Égypte, de n'être nulle part, et seule!

***

Départ le 21 février pour Ismaïlia, sur *La Flèche.*

Rencontre, dans le Canal de Suez, des grands invités qui arrivent. Je lis sur leur flanc : *Amsterdam, Newcastle, Hambourg,* (c'est pour la première fois que je vois le drapeau de la République Allemande).

Des noms : *British Major, British Duchess, Achille, Moultan...*

***

La chambre de M. de Lesseps : telle que j'en habitais, enfant, à Étretat, au Puy, au Tréport.

Le papier peint sur les murs; et le pot-à-eau dans sa cuvette, ustensiles que je n'avais pas revus depuis la Villa de Nanteuil.

Je suis très émue par cette petite tombe à la française qu'est une chambre à coucher bourgeoise, où rien n'a été touché depuis soixante ans.

***

Le vent. Le ciel gris.

Funérailles du beau temps.

***

A Ismaïlia, un jardinier malade s'entête à faire pousser des œillets malades, des œillets d'Europe, dans un parterre de sable.

La rose Claire de Hollande. Les roses, ici, ne sont ni en soie, ni en velours; elles sont en cuir. Les arbres centenaires ont trente ans.

La grisaille des verdures.

Les bougainvillées, fausses fleurs, et le ciel remué par des palmes en folie.

Quelqu'un, près de moi, vient de dire une phrase qui recrée en moi toute la province française :

— Le lac est trop agité; nous n'irons pas au Bois Saint-Pierre!

***

La promenade sur le bateau l'*Aigrette*.

Histoire des deux mers : la Méditerranée et la Rouge, qui allaient ne pas s'entendre. Une catastrophe inouïe était prévue au programme de l'inauguration. Elle n'arriva pas. Il fallut six mois pour remplir le lac à l'endroit indiqué pour la catastrophe.

***

Depuis que j'ai quitté l'Égypte, je me frotte les yeux, je me demande pourquoi je vois trouble, et si je deviens aveugle. C'est sa lumière qui me manque; il me faudrait l'opération de la première cataracte.

***

Les deux pieds pris dans la tombe, les égyptologues se disputent entre eux, *comme s'ils ne croyaient pas à la mort.*

Qui donc se disputerait encore, si l'on pouvait y croire, ne fût-ce qu'un seul instant?

La vérité, c'est que depuis le commencement du monde personne n'a voulu d'elle, et que tout le monde doit avoir raison.

PRINCESSE BIBESCO

L'ŒUVRE AFRICAINE

DES

MISSIONS DE LYON

I

Ce fut une émouvante journée pour Mgr Melchior de Marion-Brésillac, évêque de Pruse, vicaire apostolique du Coïmbatour dans l'Indoustan, que celle où il apprit que le pape Pie IX, sur sa demande, par un acte du 17 mars 1855, le déchargeait de son vicariat[1]. Ses quarante-deux ans de vie lui promettaient encore un avenir d'apôtre, sa dignité d'évêque l'appelait à « paître des brebis » : où porterait-il ses courses, où poserait-il son bercail? Mgr Bonnand, son confrère de Pondichéry, Mgr Verrolles, son confrère de Mandchourie, lui parlaient du Japon; mais les difficultés qui l'éloignaient de l'Hindoustan avaient desserré ses liens avec la Société des Missions étrangères; et le continent vers lequel le portait son imagination était précisément un continent où cette Société ne possède pas de missions, c'était l'Afrique. « Aller absolument à l'apostolique, soit seul, soit avec un ou deux compagnons », chez ces peuples de l'Afrique intérieure qui n'avaient jamais encore reçu la visite de l'apostolat chrétien : tel était son rêve. En deux lettres successives, il le soumettait au cardinal Barnabo, préfet de la Propagande, et d'ailleurs ajoutait docilement : « A moins que le Saint-Père ne daigne m'assigner un autre pays »; puis, au début de 1856, il faisait un bond vers Rome, pour expliquer ses desseins.

1. Voir Le Gallen, *Vie de Mgr de Marion-Brésillac* (Lyon, 1910).

Chez les Capucins de Versailles, où ce prélat déraciné s'était un instant posé, il avait entendu dire qu'un grand armateur de Marseille qui commerçait au royaume de Dahomey, M. Victor Régis, se plaignait fort du manque complet de missionnaires en ces parages; et il s'en était allé aux renseignements, chez M. Régis[1]. Il était donc compétent pour informer la Propagande, et voici, très en gros, ce qu'il venait exposer. Les Dahoméens, assurément, étaient des gens très cruels, très sanguinaires, et leur pays ne laissait pas d'être fiévreux; mais les nombreux employés que M. Régis entretenait à Whydah se défendaient assez bien contre la fièvre, et un petit traité, que, cinq ans plus tôt, le lieutenant de vaisseau Bouet-Villaumez avait fait signer au roi Glézo, garantissait contre tout obstacle, et plus encore contre toute cruauté, les missionnaires qui voudraient venir de France. Au surplus, le roi Glézo souhaitait des écoles; et si les catholiques ne prenaient pas les devants, il était à craindre qu'en dépit des efforts jusque-là victorieux de M. Régis, il n'autorisât l'installation de ministres protestants. D'où Mgr de Marion-Brésillac concluait : « Le moment de la Providence est venu, d'aller essayer de planter l'étendard de la croix dans l'intérieur du royaume de Dahomey », et de profiter pour l'instant des bonnes dispositions de la maison Régis, pour laquelle ces sauvages avaient quelque considération.

Le prélat quittait Rome, en avril 1856, porteur d'une notice que la Propagande elle-même avait fait imprimer. Cette notice traçait le projet d'une société des Missions Africaines, qui aurait sa Maison mère en France et accepterait des sujets des diverses nations. Il fallait des dévouements, et des ressources; l'évêque allait se faire, à travers la France, prédicateur et quêteur, pour trouver ce double capital. Une maison qu'il achetait à Lyon, au cours de l'été, devait être le berceau de la prochaine société; mais il s'agissait de la payer. Il tendait la main du haut des chaires avec un succès fort divers; en février 1857, quarante mille francs lui manquaient encore.

1. Sur la personnalité commerciale de M. Victor Régis, qui en 1842, en ces régions où l'on n'avait guère jamais fait que la traite des nègres, avait inauguré le commerce d'huile et d'amandes de palmier, voir Bouche, *La côte des Esclaves et le Dahomey*, p. 401-402 (Paris, Plon, 1885).

Il y avait l'Empereur aux Tuileries, et puis, dans sa chambre d'aveugle, d'où il régnait sur la charité parisienne, Mgr de Ségur. Mais de la cassette impériale, hélas, aucune obole ne s'échappait; et, quelque enclin que fût Mgr de Ségur à prier pour l'Afrique, ses yeux clos mais fort clairvoyants découvraient que Paris, oui, Paris, était en train de devenir « une véritable Afrique, un vrai pays de missions », et c'étaient surtout ces missions-là qui l'intéressaient. Mgr de Marion-Brésilac songeait à promener hors de France son apostolique mendicité. A Londres, rien à faire, lui disait le cardinal Wiseman.

Si douloureux que fussent tous ces échecs, un consolateur survenait, dans la personne de M. Papetard. Ancien colonel de l'armée d'Afrique, M. Papetard était devenu vicaire à Notre-Dame-des-Victoires; mais depuis quelque temps il avait quitté son vicariat pour ramasser de l'argent au profit des missions; et, l'année d'avant, il avait su récolter une jolie somme pour un évêque américain. Il rêvait à présent d'un tour d'Europe au profit des Missions d'Afrique, et les premiers coups de sonde qu'il jetait au delà des Pyrénées paraissaient assez rémunérateurs.

La collecte pour les Missions Africaines, au mois d'août 1857, était en assez bonne voie pour que Mgr de Marion-Brésillac pût frapper derechef à la porte du Préfet de la Propagande. Naguère celui-ci, plutôt enclin à modérer son impatience, l'avait plaisamment accusé de *furia francese*, et lui avait signifié : ayez d'abord des hommes, ayez d'abord de l'argent. De l'argent, il en avait un peu; et quant aux hommes, ils venaient un à un, attirés par la notice sur la prochaine société. Deux prêtres étaient arrivés dès le mois de novembre 1856; l'un du diocèse de Cambrai, l'autre de celui de Besançon, M. Planque et M. Reymond; et tous deux, montant à Fourvières derrière le prélat, le 8 octobre 1856, avaient solennellement consacré leur vie au salut des Noirs. Un troisième, en mars 1857, était accouru d'Autun, M. Bresson. Et déjà dans la maison de Lyon, sous l'œil de M. Planque, quelques clercs se préparaient au sacerdoce et à l'apostolat africain.

Le petit noyau était constitué; et tous rêvaient du Dahomey. Mais Rome leur fit savoir, en septembre, qu'ils auraient plutôt à s'occuper de Sierra Leone et de Liberia;

et ce fut là le domaine qui, au printemps de 1858, fut formellement concédé par la Propagande à la jeune Société des Missions Africaines. Mgr de Marion-Brésillac accepta, quelque peu déçu. Ce qui l'attirait, c'était l'horreur même de la sauvagerie, c'étaient les peuplades où l'on pouvait planter des croix, d'étape en étape, sur les ruines des fétiches. Et on l'envoyait dans un territoire dont quelques convois de nègres libérés, organisés par une société philanthropique, avaient, une soixantaine d'années plus tôt, formé le premier fond de population, et qui était ensuite devenu colonie anglaise; il y serait en présence de l'anglicanisme, en présence des sectes protestantes américaines, auxquelles leurs sérieuses ressources permettaient une intense activité.

« Nous sommes dans ce monde pour être contrariés, écrivait-il mélancoliquement. Là, nous aurons toutes les misères des colonies européennes avec celles des barbares. Au Dahomey nous n'aurions eu que les sauvages, qui plus vite auraient pu nous couper la tête, mais qui auraient pu aussi reconnaître la vérité, tandis que ceux à qui les protestants prêchent la contradiction ne nous feront pas sauter la tête, sous le canon anglais, mais n'écouteront nos paroles que pour recevoir de l'eau-de-vie et quelques pagnes. »

Mais l'accès de tristesse ne durait point. Déjà M. Papetard reprenait la route d'Espagne, à la recherche d'un immeuble où l'on élèverait les petits nègres et les petites négresses qu'on amènerait de Sierra Leone, et à la recherche de fonds pour faire vivre cette future maison; et le 4 novembre 1858, M. Reymond et M. Bresson, accompagnés d'un frère, s'embarquaient à Marseille, premiers messagers de la Société nouvelle auprès de l'Afrique noire. « Mes enfants sont partis et je reste », disait avec un peu d'angoisse Mgr de Marion-Brésillac, après les avoir accompagnés en pleine mer.

Il les rejoignait six mois plus tard à Freetown, accompagné d'un autre missionnaire, le P. Riocreux, et d'un second frère. La fièvre jaune sévissait, le commandant du bateau dissuadait Mgr de Marion-Brésillac de débarquer. « Je suis ici dans mon diocèse », répliquait-il. Le 19 mai 1859, le personnel de la jeune mission était au complet : l'évêque, trois prêtres, deux frères. La besogne allait commencer.

La besogne fut mince, et l'histoire en fut courte. Un mois après son arrivée, Mgr de Marion-Brésillac avait déjà vu mourir deux de ses prêtres et l'un de ses frères; la fièvre jaune sévissait sans merci, et l'on n'en préservait le second frère qu'en le renvoyant en France. « Il n'est pas improbable, écrivait l'évêque, que M. Reymond et moi suivions de près ceux que nous pleurons, et la Mission de Sierra Leone sera alors aussitôt finie que commencée. » Jamais pareille mortalité n'avait ravagé cette région depuis un quart de siècle. Le prélat tenait bon, songeait à faire, en juillet, un voyage au Dahomey, pour tâter le terrain. Il annonçait ses projets à ses confrères de Lyon, dans une lettre du 18 juin.

Mais le courrier suivant de Sierra Leone leur apportait une lettre, qui n'était ni de Mgr de Marion-Brésillac, ni de M. Reymond : le signataire était le vice-consul de France, qui les informait, à la date du 20 juillet, que Mgr de Marion-Brésillac était mort et que M. Reymond, vingt-quatre heures plus tard, l'avait suivi dans la tombe. Les suprêmes délais qu'avait laissés à M. Reymond, seul survivant du petit essaim, l'inexorable épidémie, lui avaient permis de consommer l'hostie, qu'aucune main de prêtre, une fois la sienne figée par la mort, ne serait plus là pour toucher, et puis d'administrer à son évêque l'extrême-onction; une fois accomplies ces deux liturgies, qui clôturèrent la mission de Sierra Leone, il était remonté dans son lit pour mourir.

Il avait jadis écrit à l'évêque, dans la première lettre par laquelle il s'était offert à lui : « Peut-être les premiers prêtres envoyés dans ces contrées inconnues ne pourront pas atteindre le but; mais, par leur sacrifice, ils prendront possession de cette nouvelle moisson que leurs successeurs iront recueillir. » Le pressentiment s'était justifié dans ce qu'il avait de funèbre; mais verrait-on jamais les résurrections qu'il présageait? Et puisqu'il ne restait plus rien, sur terre africaine, de la Société des Missions Africaines, l'arrière-garde demeurée à Lyon n'allait-elle pas interpréter cette catastrophe comme le signe douloureux qu'on n'avait plus qu'à se disperser?

II

L'arrière-garde lyonnaise, déjà, voyait venir vers elle les vocations; parce que la mort, là-bas, à Sierra Leone, avait démobilisé le fondateur même de la Société, était-ce une raison pour congédier toutes ces jeunes recrues, et pour se résigner à ce que la Société des Missions Africaines eût vécu? Le P. Augustin Planque, que Mgr de Marion-Brésillac avait laissé derrière lui pour gouverner cette famille d'âmes, répudia sans ambages la pensée d'une telle ruine : l'évêque avait pu mourir, mais la Société vivrait. Et pendant près d'un demi-siècle, la Société sera soutenue, animée, lancée sur les grandes routes du monde, par l'esprit de conquête d'Augustin Planque.

Il avait alors trente-trois ans. Fils d'une famille rurale de dix enfants, une vieille tante de Cambrai, mieux pourvue des biens de ce monde, l'avait fait venir auprès d'elle, pour qu'il continuât d'apprendre. Quelque temps il avait vécu chez elle, se frottant d'un peu de latin. Il y avait là une vieille bonne, non moins familière aux choses divines que l'était sa maîtresse, et qui avait cette curieuse habitude de changer souvent de robe, non par coquetterie, mais par piété; elle voulait être vêtue chaque jour de la même couleur que le prêtre portait à l'autel, à la messe du matin; et le petit Planque, rien qu'en la regardant, connaissait les vicissitudes de l'année liturgique, les douleurs dont s'assombrit la physionomie de l'Église, les joies dont elle s'illumine. Elle lui donnait aussi, paraît-il, des leçons de méditation. La pieuse maison possédait une relique : un crucifix d'ébène, laissé là, en témoignage de gratitude, par un Carme qu'on y avait caché durant la Terreur. La vieille tante, à table, faisait lire l'antique martyrologe; et sur son étagère s'offraient au petit garçon les plus récents numéros de ces modernes actes des martyrs qui s'appelaient les *Annales de la Propagation de la Foi.*

Il prenait, en 1841, le chemin du petit séminaire de Cambrai; en 1845, le chemin du grand séminaire. Assez lettré pour qu'on fît de lui, avant même qu'il ne fût ordonné prêtre, un professeur de philosophie au séminaire d'Arras, il s'enrôlait dans la société de Saint-Bertin, où s'étaient groupés, quelques années avant que la loi Falloux n'assurât la liberté de l'enseignement,

les prêtres du Nord et du Pas-de-Calais qui faisaient métier de professeurs; et il devenait, aux portes de Lille, supérieur du Collège de Marcq-en-Bareuil, qui, par une permission spéciale du ministre Salvandy, avait obtenu, d'ores et déjà, la liberté de fonctionner.

Mais les *Annales de la Propagation de la Foi*, lues chez la vieille tante, et spécialement, dans ces *Annales*, les lettres qu'écrivait le Picpucien Honoré Laval sur la mission des îles Gambier[1], avaient mis en branle, en lui, le désir d'être missionnaire. Il entrait en relations, en 1854, avec la Société des Missions Étrangères; il y était accepté en principe, et ne différait son entrée qu'en raison de certains obstacles qui le retenaient encore sur la terre de Flandre. Et lorsqu'en 1856 il lisait dans un numéro de l'*Univers* l'appel de Mgr de Marion-Brésillac, il se tournait vers ce fondateur, lui offrait son concours. « J'aurais besoin, lui avait répondu celui-ci, de quelques hommes comme vous, prêts, il est vrai, à partir au moment donné, mais qui, en fait, ne partiraient pas tout de suite. » Le 6 novembre 1856, Augustin Planque, définitivement convoqué par le prélat, était devenu, à Lyon, le premier membre de la Société nouvelle. Tout de suite il avait reçu mission de créer le séminaire pour les futurs apôtres, et de le diriger; et, tout de suite, ce prêtre encore jeune avait régné sur ces disciples de tous les âges, aspirants à l'autel ou vétérans du sacerdoce; il avait fallu les soumettre à une formation unique, harmoniser sous le joug d'une même règle les heurts que pouvaient provoquer la diversité des tempéraments et la diversité, plus délicate encore, des générations. Le P. Planque, non sans traverser parfois des heures de découragement, y avait réussi... Mgr de Marion-Brésillac, courant sur les chemins de France pour quêter leur pain, lui avait un jour écrit : « Sans vous j'en serais encore à me demander si le Seigneur veut le succès de mon œuvre. Mais, tout le reste allât-il si mal, pourvu que Dieu nous donne, à vous et à moi, l'esprit de

1. Voir sur cette mission notre article de la *Revue d'histoire des Missions*, janvier 1928. Le P. Planque, reçu vers 1885 au Noviciat Picpucien de Miranda de Ebro, disait aux novices, dans une allocution, l'impression profonde qu'avaient autrefois faite sur lui les lettres du P. Laval et ajoutait qu'il leur devait en grande partie sa vocation (Alazard, *Annales des Sacrés Cœurs*, mai 1928, p. 190).

patience et de persévérance, plus tôt ou plus tard nous aboutirons à créer quelque mission en Afrique, ce qui vaut bien la vie d'un homme. » Et une autre fois : « Nous n'aurons nullement perdu notre temps si, dans dix ans, nous sommes parvenus à ouvrir une mission. » On n'avait pas eu à attendre dix ans, et le P. Planque, avec les novices blottis autour de lui sur la colline de Fourvières, avait vu se succéder, en moins de quatre mois, le départ de Mgr de Marion-Brésillac pour ces côtes de Guinée que les Anglais appelaient « le tombeau de l'homme blanc », l'installation du prélat dans cette mission lointaine, et l'ouverture de cinq cercueils pour les missionnaires et pour leur chef.

« Si la mer et ses écueils, lui avait dit dans une lettre Mgr de Marion, voulaient que cette année fût ma dernière, vous seriez là pour que l'œuvre ne fît pas naufrage. » Le P. Planque voulait obéir, malgré la paradoxale difficulté de sa tâche, passer outre aux leçons de la mort, les tourner en promesses de vie, et reprendre à son compte ce mot d'Isaïe, dont Mgr de Marion-Brésillac avait fait la devise de la Société : *Mittam ex eis in Africam.* La petite poignée d'auxiliaires qui l'entouraient — deux prêtres, six aspirants, deux frères — interprétaient comme lui l'appel du Prophète. Pie IX, informé de leur décision, disait avec émotion : « L'œuvre vivra, oui, elle vivra », et le P. Planque, venant à Rome au terme de ce tragique été, apprenait du cardinal Barnabo, par une lettre officielle, la « joie » et « l'admiration » de la Congrégation de la Propagande pour une telle persévérance.

Le cardinal put aussitôt sentir qu'il avait devant lui un manieur d'hommes. La Société n'avait pas encore de règle écrite; des notes assez copieuses, laissées par Mgr de Brésillac, en dessinaient les premiers linéaments. Le P. Planque, à la lumière de ces notes, à la lumière aussi des conversations qu'il avait eues avec l'infortuné fondateur, avait préparé un Mémoire : il le soumit au Préfet de la Propagande, et s'en fut chez lui vingt et un jours de suite, pour élaborer à deux les détails de la règle qui allait bientôt être imposée au petit essaim lyonnais.

Cette règle, dont l'esprit anime toujours la Société, et dont la plupart des articles sont demeurés intacts, fut ainsi

rédigée dans Rome, métropole même du droit canon, au cours d'une série de colloques avec le cardinal-préfet dont dépendaient les Missions du monde entier. Le P. Planque rapportait à ses confrères, en même temps que la règle, un ordre de route qui réalisait le désir primordial de Mgr de Brésillac; d'accord avec Mgr Bessieux et les Pères du Saint-Esprit, qui dirigeaient le vicariat apostolique de Guinée, la Propagande détachait de ce vicariat la région du Dahomey, et l'ouvrait à l'activité du petit groupement. Le P. Planque avait accepté d'être l'exécuteur testamentaire de Mgr de Brésillac; et la Propagande le mettait en mesure d'exécuter les rêves mêmes du fondateur : un bref du 28 août 1860 créait la mission du Dahomey.

L'année 1860 fut une année d'organisation. Trois aspirants venaient grossir le petit troupeau du séminaire : c'était peu. Les ressources étaient précaires, elles aussi, mais la règle disait : « Les missionnaires se souviendront qu'ils sont les disciples d'un Maître qui a béatifié la pauvreté. » Supérieur général de la Société, et, de par la volonté de la Propagande, supérieur de la future mission du Dahomey, où les missionnaires ne seraient que ses représentants, directeur spirituel des séminaristes, le Père Planque devait, par surcroît, se faire quêteur. Toute sa vie, qui sera longue, on le verra dans Lyon tirer des sonnettes, pour les besoins de sa Société; et toute sa vie, les ayant tirées, il devra résister au désir de s'éclipser, tant ces démarches lui étaient pénibles. Il y fut secondé bientôt par M. Papetard, qui rentrait d'Espagne, hélas! sans avoir rien fondé. C'était là une nouvelle déception, mais on n'avait pas le temps de s'attrister. Le royaume spirituel assigné par le bref papal à la Société des Missions Africaines ne devait pas être laissé à l'abandon.

III

Le 3 janvier 1861, le P. Planque faisait s'embarquer pour le Dahomey trois jeunes Pères, l'Italien Borghero, le Français Edde, l'Espagnol Fernandez. De tout jeunes hommes encore; leurs âges s'échelonnaient entre vingt-cinq et trente et un ans. La fièvre jaune guettait : durant l'escale qu'ils firent à

Freetown pour y saluer les restes de Mgr de Brésillac et de sa funèbre avant-garde, elle coucha le P. Edde dans le même cimetière. Un aviso français porta ses deux compagnons jusqu'à Whydah : ils devaient, ainsi l'avait décidé le gouvernement des Tuileries, être officiellement présentés aux autorités dahoméennes de cette ville, et la France invoquait en leur faveur les promesses naguère données à Bouet-Willaumez par le roi Glézo. Débarquant ainsi sous les auspices de la protection française, ils trouvaient sur la plage, pour les accueillir, l'agent général de la maison Régis, dont la factorerie était installée dans l'ancien fort français, édifié sous Colbert et délaissé depuis 1797[1]. Vingt-quatre heures plus tard, le commandant du vaisseau les présentait au gouverneur indigène; et l'audience se passait fort civilement. Des cadeaux s'échangèrent; ayant offert à ce haut fonctionnaire, pour son roi, une resplendissante pièce de damas rouge, ils emmenèrent avec eux un bœuf, en prenant congé. Ces deux prêtres apprenaient bientôt qu'il y avait d'ores et déjà, dans Whydah, un bâtiment appelé la résidence du Dieu des Blancs, de ce Dieu dont ils voulaient être les annonciateurs.

Ces parages, avant eux, avaient reçu la visite de deux catégories d'apôtres, dont les uns voulaient s'installer, et les autres ne faisaient que passer. Les premiers, Capucins[2] et Dominicains, titulaires, au cours du XVIIe siècle, du vicariat apostolique qui s'était un instant fondé, avaient parfois payé de leur vie leurs courageuses ambitions, car les féticheurs voyaient en eux l'ennemi. Les seconds, prêtres portugais ou prêtres français, amenés sur la côte par les négriers, y avaient fait de fugitives apparitions, comme pour prolonger le souvenir de ces Dieppois du XIVe siècle, de ces Portugais du XVe, qui avaient été, sous ces latitudes, les premiers messagers de l'Europe chrétienne; et dans les constructions que l'on continuait de désigner sous le nom de fort portugais, une chapelle s'ouvrait, le dimanche, pour quelques prières et quelques chants, aux catholiques de Whydah, — une poignée de familles nègres autrefois transportées en Amérique, baptisées là-bas,

1. Bouche, *la Côte des Esclaves et le Dahomey*, p. 320-321.

2. Sur les missions capucines en Guinée, voir P. Clemens a Terzorio, *Manuale historicum missionum ordinis Capucinorum*, p. 248-253 (Isola del Liri, 1926).

et qu'un affranchissement régulier ou quelque fuite romanesque avaient remises sur la route de leur patrie. Tous les deux ans, un prêtre de San Thomé les venait visiter, et la Résidence du Dieu des Blancs gardait encore assez de prestige pour que les païens désireux de sa protection vinssent déposer des calebasses d'huile de palme, destinée à être brûlée en manière d'offrande. Tout ce vieux fort, d'ailleurs, possédait cet autre prestige, de passer pour propriété royale, depuis que les Portugais y avaient renoncé. En s'y laissant installer par les autorités dahoméennes de Whydah, les P. Borghero et Fernandez avaient le double avantage d'y trouver un minuscule embryon de chrétienté et d'être immédiatement respectés comme étant en quelque sorte les hôtes du roi Gléglé, qui, depuis 1858, avait succédé à Glézo.

Whydah était une ville où Gléglé ne pouvait paraître, car une loi même de l'État prohibait aux rois de Dahomey, en souvenir peut-être de quelque insuccès naval, de voir la mer et de combattre sur l'eau. Le P. Borghero, s'il voulait saluer Gléglé, — et il le souhaitait fort, — devait aller chercher le jeune monarque dans sa capitale d'Abomey. Mais Sa Majesté était absente; Sa Majesté faisait au loin des razzias d'hommes, pour les sacrifices humains qu'exigeaient, en terre dahoméenne, les liturgies en l'honneur des dieux, et en l'honneur des morts, et en l'honneur du roi, et en l'honneur de cette autre souveraineté, naguère créée par Glézo, la souveraineté du roi des broussailles, une façon de fantôme, véritable « double » de la souveraineté royale. Tous ces cultes réclamaient, chaque automne, des flots de sang humain, et il en fallait aussi pour donner aux funérailles des hauts personnages la solennité qui convenait; il en fallait surtout, à chaque avènement, pour la cérémonie dite de la *grande coutume*, qui rendait hommage au roi disparu[1]. Lorsque Glézo était mort, tout un parti s'était dessiné pour demander la suppression de ces boucheries; mais l'immolation de trois mille hommes en une seule nuit, sur le tombeau du défunt

1. Sur les sacrifices humains au Dahomey, voir Bouche, *op. cit.*, p. 269-378; et sur leur portée religieuse, la page 385 et la conférence du P. Aupiais : *les Noirs, leurs aspirations et leur avenir*, p. 23-24 (Comité national d'Études sociales et politiques, juillet 1927).

potentat, avait prouvé que Gléglé, bien qu'élevé naguère au lycée de Marseille, demeurait un traditionaliste. Il reconnaissait d'ailleurs, très nettement, que le Dieu des Blancs était plus grand que les fétiches, et il admettait aisément que, si les missionnaires venaient le voir, on s'abstiendrait en leur présence de toutes cérémonies fétichistes, comme de tous sacrifices humains.

Une fois rentré dans sa capitale, Gléglé fit savoir qu'il attendait la visite du P. Borghero. La mode de là-bas s'imposait au missionnaire; il fallut qu'il se nichât dans un hamac de toile suspendu à un fort bambou, dont deux nègres prirent les deux extrémités sur leur tête, et en route! En route à travers le bourbier du grand marais, où les arbres épineux obstruent la route, où sans cesse les porteurs achoppent ou s'étalent de tout leur long, où le P. Borghero était si cahoté, si cruellement fouetté au visage par les épines qu'il frôlait, si éclaboussé de boue, qu'un instant il se sentait à demi aveuglé, avant de s'évanouir! Tout Abomey fut en fête, pour l'accueillir : le prêtre entendait chanter :

> Il est l'ami du roi:
> Le roi et lui ne font qu'un.
> Ses frères sont déjà nos frères,
> Sa loi sera la loi du Dahomey:

Et aussi :

> C'est lui qui sait ce que Dieu dit aux hommes.

Mais c'était une science à laquelle, au cours de l'audience, Gléglé devait paraître assez indifférent. Devant le Père et pour l'honorer, Gléglé voulut que ses Amazones, fameuses jusqu'en Europe, fissent un assaut simulé, et le Père les vit courir pieds nus, sur des talus épineux, sur des toitures que hérissaient des dards de cactus; Gléglé les haranguait, et derechef elles couraient. Elles étaient la grande attraction militaire du défunt roi Glézo, sorte de « grand Roi » des tropiques, dont on disait qu'il foulait la terre comme si elle était heureuse de le porter.

Une des raisons, apparemment, pour lesquelles Gléglé offrait au missionnaire cette magnifique *fantasia*, c'est qu'il persistait à traiter le P. Borghero comme si celui-ci eût été un

ambassadeur de Napoléon III. « En aucune façon », protestait le missionnaire, qui s'expliquait par cette erreur le fastueux cérémonial dont on l'entourait. Mais en vain s'évertuait-il à vouloir faire comprendre qu'il venait pour des fins spirituelles, et tristement il notait au sortir de l'audience : « Voilà un jour d'hosannah; les jours où l'on criera : « Enlevez-le, crucifiez-le, » ne tarderont pas à venir. »

Les semaines succédèrent aux semaines, et dans la maison où Gléglé l'avait logé, Borghero sentait la réclusion devenir chaque jour plus sévère; impossible même de se promener; l'hospitalité royale enchaînait sa parole de missionnaire. Fatigué de cette captivité, il profita de l'arrivée à Whydah de deux nouveaux Pères, envoyés par le P. Planque, pour faire savoir à Gléglé qu'il avait besoin d'aller conférer avec l'officier français qui les avait débarqués, et que si le roi lui refusait une escorte, il s'en irait seul. Gléglé s'alarma, le fit venir, lui donna des cadeaux, et la respectable dignité de « cabacère » du fort portugais. Je suis missionnaire, insistait de plus en plus Borghero; mais comme missionnaire, tout ce que Gléglé lui concédait, c'était, pour les Dahoméens déjà chrétiens, la permission formelle de pratiquer leur religion; quant aux païens, Gléglé n'admettait pas qu'ils se fissent baptiser.

Ainsi le P. Borghero s'en revint-il à Whydah, avec plus d'honneurs que de libertés; il se voyait officiellement promu dans la respectable hiérarchie des « cabacères »; sa longue pipe et sa vaste poche à tabac, son tabouret jaune et surtout son parasol de coton, sur lequel tout cabacère fait, au jour le jour, dessiner ses actions d'éclat, le protégeaient contre d'éventuelles vexations, et lui donnaient assez d'ascendant pour qu'il pût, en février 1863, désarmer et réconcilier le chef d'Agoué et le chef du Petit-Popo[1], mais, dans l'intérieur du sauvage Dahomey, son Dieu demeurait un disgrâcié. Avec le P. Fernandez, avec les deux autres Pères qui étaient venus le rejoindre, il concentrait d'abord sa sollicitude sur cette petite chrétienté de Whydah, qu'il fallait réchauffer, développer : on ouvrit une école, un dispensaire où les missionnaires se faisaient médecins. Ils faillirent, en avril 1863,

1. Bouche, *op. cit.*, p. 303-304.

avoir un gros ennui le jour où la foudre tomba sur la Résidence du Dieu des Blancs. Tout Whydah conclut immédiatement que le dieu Chango, le Jupiter tonnant de la Guinée, s'était vengé, et que les Pères devaient payer une forte amende pour apaiser les fétiches; Borghero refusait cette *communicatio in sacris* avec le fétichisme. On le mit en prison, une demi-heure durant, pour voir s'il céderait : il persistait dans son refus. Un cadeau envoyé à Gléglé finit par tout arranger.

Le P. Borghero se réjouissait du progrès immédiat qu'apportait le christianisme, et qui n'était autre chose que le sentiment de la dignité humaine. « Le baptême, écrivait-il, est une espèce d'affranchissement qui fait considérer l'enfant de l'esclave comme s'il était l'enfant du maître. Cette influence du christianisme a été si puissante que, même dans la langue du pays, dans le langage des naturels, les noms de *blanc*, de *chrétien*, sont synonymes de *seigneur*, de *libre*. Au Dahomey surtout, on appelle *blancs* tous les chrétiens, fussent-ils d'ailleurs, noirs comme l'ébène[1]. »

L'activité agricole des missionnaires, plus éloquemment que tous les sermons, enseignait à l'indolence des noirs la loi du travail. L'idée chère à Mgr de Marion-Brésillac, cette idée d'un sacerdoce indigène recruté parmi l'élite des petits noirs, les obsédait à leur tour : ils envoyaient quelques enfants en Portugal, en Espagne, ou chez les Jésuites de Bouffarik, avec l'espoir qu'au retour ils pourraient au moins devenir, pour la mission, des auxiliaires utiles.

Le P. Planque, qui voulait à Lyon être tenu au courant de tout, apprenait, au bout de trente-deux mois, qu'on avait célébré à Whydah deux cent quatre-vingt-huit baptêmes d'enfants, trente et un d'adultes, et que trente-six catéchumènes étaient en cours d'instruction. Il y avait alors près de lui, dans la maison de Lyon, un ancien professeur de Mgr de Marion-Brésillac, qui, à la suite d'un conflit avec l'évêque de Carcassonne, avait abdiqué ses fonctions de chef d'institution, et était venu, quelques mois plus tôt, mettre au service du P. Planque sa vaillante vieillesse : il s'appelait M. Arnal. Et, considérant feu Mgr de Brésillac comme son enfant, M. Arnal disait au P. Planque : « L'Afrique a pris

1. Bouche, *op. cit.*, p. 267.

le fils : lui disparu, le père voudrait bien consacrer à l'Afrique ses dernières forces. » Resserrés l'un contre l'autre, ce P. Planque qui aimait à se dire le fils de Mgr de Marion, et ce P. Arnal qui aimait à se dire son père, guettaient avec une égale impatience les bulletins arrivant de ce Dahomey, où Mgr de Brésillac n'avait pu accéder, non plus que Moïse à la Terre Promise.

Ce n'étaient pas toujours des bulletins de victoire. Ils annonçaient, par exemple, que dans la région des Popos, aux abords du Togo, le P. Borghero avait tenté quelque apparition, mais que, pour l'instant, il n'y avait rien à faire. Le terrain paraissait plus propice à Lagos : là vivait, sous le protectorat anglais, une petite chrétienté noire, où un ancien esclave revenu du Brésil entretenait une vie religieuse : ses frères en couleur, tout laïc qu'il fût, l'appelaient Padre Antonio : il baptisait, veillait à ce que le troupeau ne se dispersât pas, arrêtait les brebis trop distraites sur les routes qui les ramenaient vers les féticheurs ou sur celles où elles eussent rencontré les ministres protestants. Ce Padre Antonio ne demandait qu'à redevenir un simple fidèle, acolyte de prêtres authentiques; mais, après étude de la situation, les missionnaires ajournaient leur établissement; ce n'est qu'en 1868 qu'ils s'installeront à Lagos[1]. En revanche, à Porto-Novo, dont le roi pour la seconde fois signait un accord avec la France, le P. Borghero, dès 1864, organisait un petit centre d'apostolat; féticheurs et prêtresses du dieu Chango s'étonnaient et s'irritaient que ce dieu, insouciant de son propre honneur, laissât tomber tour à tour, sous la hache pourtant timide des ouvriers commandés par les missionnaires, les arbres sacrés du bois où il résidait; Chango se laissait vaincre sans avoir lutté, et sur les décombres de sa puissance, les prêtres venus de France, en moins de trois ans, allaient ouvrir un orphelinat, une école de filles. Mais ils ne pouvaient rien encore, hélas! dans la grande ville d'Abéo-Kouta, bien qu'on les eût informés qu'ils trouveraient là des baptisés, anciens esclaves du Brésil, qui étaient redevenus des fétichistes; l'heure n'était pas venue pour le sacerdoce de reprendre contact avec ces brebis perdues.

1. Voir dans Bouche, *op. cit.*, p. 263-266, d'intéressants détails sur la mission de Lagos, dont le P. Bouche fut le fondateur.

Un autre que le P. Planque eût pensé peut-être, en méditant sur ce bilan d'activité, que les résultats obtenus étaient payés bien cher. Le petit capital de dix mille francs avec lequel s'était inaugurée la mission du Dahomey s'était vite épuisé. Sur trente et un Pères expédiés par le P. Planque, cinq étaient morts, sept étaient revenus à peu près invalides. Était-on bien sûr, même, qu'au prix de tant de sacrifices le christianisme fût effectivement assis sur cette côte du Dahomey, où Mgr de Marion aurait tant voulu l'établir? Mais non, en 1869, devant les mauvaises dispositions des autorités dahoméennes, il fallait abandonner la mission de Whydah. On restait à Porto Novo, on restait en ce territoire de Lagos, où durant les années 1868 à 1873 on voyait mourir quarante-six blancs sur quatre vingt-quatorze. Vers le territoire dahoméen, c'étaient là deux avenues, mais il valait mieux ne plus parler du vicariat du Dahomey, et dès 1868 la Propagande avait décidé que ce territoire de mission s'appellerait vicariat du Bénin.

IV

S'obstinant, le P. Planque écrivait à la Propagande, le 12 juillet 1870 : « Il serait urgent d'augmenter le nombre de nos missionnaires ». Il songeait à porter lui-même en Afrique ses pas et ses regards, tout prêt, s'il le fallait, à reconquérir la liberté de ses mouvements en se démettant de ses fonctions de supérieur du séminaire; mais la Propagande, évidemment, aimait à sentir que c'était lui qui dirigeait les missions, et lui qui formait les élèves, et lui qui, dans la petite société, était l'universel metteur en branle; on ne voulait le démunir d'aucun pouvoir, le décharger d'aucune responsabilité; Rome avait confiance en la Société parce que la Société, c'était lui.

Elle l'autorisait enfin, après beaucoup de retards, à faire un voyage au Dahomey. Cette permission lui parvenait le 4 septembre 1870... Quelques jours plus tard, les drapeaux rouges allaient s'exhiber dans Lyon pour ce qu'on appelait « la chasse aux Jésuites »; la maison des missionnaires était réquisitionnée par une municipalité révolutionnaire; le petit troupeau, dispersé. Et lorsque en octobre 1871 la Société put se reconstituer, un voile parut s'abaisser devant les yeux

du P. Planque... Il ne voyait plus l'avenir. La défaite de la France avait, dans l'Afrique lointaine, fait pâlir son prestige : les féticheurs relevaient la tête, le travail de catéchisation se heurtait à de sournois et tenaces obstacles; des persécutions menaçaient les catéchumènes; la conquête spirituelle du Dahomey semblait en recul. Que le P. Planque, après cette douloureuse échappée sur le terrain d'action de ses missionnaires, ramenât ses regards vers le berceau même de la Société, vers les Pères qui l'entouraient, vers les vingt-cinq aspirants dont il se sentait responsable, il voyait se multiplier les menaces d'isolement et de disette; le P. Papetard vieillissait, peinait longuement à Nice en vue de fonder un sanatorium pour ses confrères; le P. Arnal s'acheminait vers une mort toute prochaine. Et que pouvait pécuniairement pour ses missions la France épuisée? Il fallait envoyer quêter jusqu'en Australie, jusqu'au Brésil. Le P. Planque se sentait désemparé, plus cruellement qu'au lendemain de la mort de Mgr de Brésillac; il songeait à quitter ses fonctions. L'accès de découragement allait-il tourner en crise, — en une crise prolongée, et meurtrière pour toute une grande œuvre?

L'accès ne fut que passager; et bientôt l'antithèse même entre ces deux visions : un Dahomey qui semblait se fermer et vingt-cinq clercs qui, de Lyon, voulaient porter le Christ à ceux qui l'ignoraient, amenait le P. Planque à chercher pour leur zèle d'autres débouchés. Ses énergies étaient comme ressuscitées par l'ardeur même de cette recherche. Un instant, sur le désir de Lavigerie, il essayait d'une installation en Algérie; elle fut assez éphémère. Un Sulpicien, qui faisait signe aux missionnaires d'aller s'occuper des Noirs d'Amérique, était surpris par la mort. Le Maroc les tentait, mais la France redoutait que leur pénétration dans cet empire n'entraînât des complications diplomatiques. On les souhaitait au Cap; quelques années durant, la Propagande y fondait pour eux un vicariat, mais ce poste bientôt devait passer en d'autres mains. La Propagande encore, quelque temps durant, avait eu l'idée de leur confier le Fezzan et tout l'arrière-pays au sud de la Tripolitaine; mais il leur eût fallu, sur le chemin du *hinterland* tripolitain, un pied à terre à Tripoli de Barbarie. On craignit, à Rome, que les susceptibilités des Franciscains

et celles de l'Italie ne s'en montrassent choquées. « Si nous n'y allons pas, disait stoïquement le P. Planque, c'est que notre place doit être ailleurs. A l'heure venue, Dieu saura bien nous accrocher à la terre qu'il veut nous confier. »

De par la volonté de la Propagande ils furent enfin, en 1877, « accrochés » à la terre d'Égypte, où les Franciscains manquaient de personnel. Mgr Ciurcia, archevêque latin d'Alexandrie, réclamait des secours spirituels. L'Égypte alors entrait dans une nouvelle phase. « Ce n'est pas le moment pour les catholiques, pensait le P. Planque, de s'y laisser devancer : il faut nécessairement que les prêtres aillent, eux aussi, de l'avant; il ne suffit pas d'avoir une église, il faut avoir des œuvres de zèle et d'apostolat. » Zagazig, au sud-est du Caire, fut le premier point où ils se posèrent; notre représentant au Caire, le baron Des Michels, obtint du khédive que des terrains leur fussent donnés; et comme la loi coranique interdit à un musulman de faire des donations en faveur d'autres religions, deux contrats successifs furent dressés, dont l'un, fait au nom du khédive, attribuait ces terrains au maréchal de Mac-Mahon, et dont l'autre, fait au nom du maréchal, les rétrocédait aux missionnaires à perpétuité. Dix-huit mois plus tard, ils prenaient position dans cette citadelle spirituelle de l'Islamisme qu'est la grande ville de Tanta, à mi-chemin entre Alexandrie et le Caire. Naguère encore, les chrétiens y devaient descendre des trottoirs, pour céder la place aux passants musulmans : les missions africaines de Lyon s'y imposaient au respect; elles s'occupèrent, dès 1880, d'y construire un collège; et l'institution par la Propagande, en 1884, de la préfecture apostolique du Delta récompensa leurs premiers efforts en donnant à leurs fondations une assise durable.

D'ores et déjà, sous les auspices du P. Planque, la femme missionnaire française pénétrait en Égypte. Depuis longtemps il caressait ce rêve, d'adjoindre à la Société un ordre spécial de femmes, et rondement, en un jour d'audience, le cardinal Barnabo lui avait dit : « Il vous faut des religieuses. Eh bien, faites-en. » Et le P. Planque, à partir de 1876, en avait fait, en ouvrant à Lyon un noviciat que cinq ans plus tard, à cause du nombre des vocations, il avait fallu transporter

dans un plus grand immeuble. Elles s'appelaient les Sœurs de Notre-Dame-des-Apôtres, et dès 1882 s'en allèrent vers les pauvres fellahs; leur dispensaire de Tanta, dès 1883, attirait, au moment des trois grandes foires, de nombreux Arabes; en 1884, c'est à Zagazig qu'elles portaient leurs dons d'infirmières. L'Égypte allait devenir un terrain d'expériences pour l'action missionnaire; les rêves du P. Planque, déjà très vastes, étaient comme élargis encore par les sollicitations qui l'obsédaient. Il songeait à des fermes où l'on occuperait les fellahs, à des institutions qui protégeraient ces malheureux contre l'exploitation des usuriers; il songeait, pour eux, à une école d'agriculture, et les Frères des Écoles chrétiennes insistaient auprès de lui pour qu'il ouvrît une école des arts et métiers.

GEORGES GOYAU,
de l'Académie française.

(A suivre.)

L'ESPRIT DE GENÈVE :

UN HUMANISME MODERNE

L' « esprit de Genève » revêt des formes humanitaires, ou politiques, ou juridiques, ou économiques. Je me propose d'en analyser la forme psychologique et d'en tirer peut-être les éléments d'un humanisme moderne.

***

Autrefois il a existé une Europe. Malgré des frontières d'ailleurs changeantes et des différences profondes de langues et de climats, les indigènes de notre petit continent se sentaient membres d'un ensemble. Et tout d'abord cet ensemble s'appela chrétienté, et il dura des siècles. Puis il arriva que, par la faute des uns et des autres, l'unité de la foi se rompit. De cette rupture, à une heure où des découvertes historiques et géographiques faisaient apparaître des variantes ethniques dans le temps et dans l'espace, date notre relativisme. La France toutefois, héritière de la Grèce et de Rome, fit alors régner en Europe un type de civilisation rationnelle auquel chacun s'efforça de se conformer. Europe de Descartes, de Colbert, de Boileau, de Le Nôtre. Ensuite Europe des encyclopédistes. Mais d'autres États, ayant acquis de la puissance et des richesses, prétendirent créer à leur tour des formes particulières de civilisation. Il n'y eut plus une seule « grande nation », mais plusieurs, qui s'affrontèrent. Le moyen âge avait connu un internationalisme religieux, les XVIIe et XVIIIe siècles un internationalisme de la raison et de la poli-

tesse. A son tour notre époque cherche à réaliser un internationalisme inédit. Si elle n'y parvient pas, le monde s'abîmera dans une déchéance barbare. Car il n'est de civilisation qu'universelle.

Peut-on être, aujourd'hui, Européen? Non certes, sous la forme inadmissible d'un individu détaché de ses origines et précisément dépourvu d'individualité, sorte d'automate psychologique, d' « androïde » effrayant et affreux. L'homme qui aurait réussi à effacer en lui tout accent particulier, qui aurait renié ses devoirs envers ses prédécesseurs, ne serait qu'un monstre.

Mais, de même que le sens national vient, dans une âme normale, se superposer au sens de la province, de la ville ou de la commune, lequel se superpose au sens de la famille, de même que ces caractéristiques s'engendrent les unes les autres, se fortifient en créant des obligations plus étendues, on peut imaginer que vienne s'y ajouter le sens européen. Non pour détruire les attachements antérieurs mais pour les achever. Un Montaigne peut-être, un Voltaire, un prince de Ligne, certes, ont été européens. Européens encore, et si divers, un Gœthe par l'universalisme de sa pensée, un Hugo par sa faculté d'épouser toute les ferveurs nationales, un Nietzsche avide de concevoir notre totale civilisation. Napoléon fut un Européen par procédé de conquête : il pensait moins à agrandir la France qu'à constituer un empire d'Occident, distribué en États subalternes mais soumis au même Code civil, au même système métrique, dans le silence terrifié des idéologues.

Si l'Europe d'ancien régime a créé une culture cosmopolite, c'est qu'elle était menée par les princes, non par les peuples. Alors un cardinal Mazarin, un Jacques Necker étaient ministres en France; un maréchal de Saxe conduisait les armées du roi. Un Frédéric II, une Catherine de Russie s'inspiraient des modes intellectuelles de Paris, sans se soucier un instant de germanisme et de slavisme. Au Congrès de Vienne, le tzar avait comme conseillers Stein, Prussien, Laharpe, Suisse, Capo d'Istria, Grec, et Pozzo di Borgo, Corse. « Les haines nationales, disait Gœthe, sont des vices de populace. » Dans un monde gouverné par les élites, on se ferait peut-être la guerre, mais la courtoisie, la curiosité, le scepticisme rétabli-

raient vite les rapports. Peut-être les esprits raffinés sont-ils plus aptes à reconnaître les similitudes profondes, et faut-il être naïf, sinon primaire, pour s'étonner et se plaindre de ce qui ne vous ressemble pas.

Le XIXe siècle — qui ne s'est terminé qu'en 1918 — a été le siècle des nationalités. C'est qu'il a ouvert en même temps l'ère démocratique, et que les deux phénomènes n'en forment qu'un. A mesure qu'ils s'emparaient du pouvoir, les peuples ont voulu qu'il fût au service de leur génie. Parce qu'ils puisaient désormais en eux-mêmes leur raison d'être, ils ont refusé toute subordination, à l'extérieur des frontières comme au-dedans. Et plus ils devenaient orgueilleux de leur religion ou de leur langage, plus ils s'indignèrent de vivre sous des dynasties qu'ils ne jugeaient pas à leur image. Il faut avoir une haute idée de son mérite pour exiger des institutions représentatives. Les révolutions éclatèrent par ferveur de patriotisme. Dans ses débuts l'Assemblée constituante avait proclamé, à Paris, un grand rêve d'affranchissement universel. Mais bien vite celui-ci se transforma en esprit de conquête. Et, passé les Alpes et le Rhin, la doctrine perdit son caractère général pour provoquer partout, et tout le long du siècle, des réactions particulières. 1789, français, avait été humain; 1830, 1848, européens, furent nationaux.

J'ajoute que le romantisme, étroitement lié, lui aussi, à l'émancipation des masses, excita en elles le désir de se connaître et de s'aimer. Il éveilla la curiosité des origines, des traditions anciennes, de la couleur locale. Chacun se voulut libre, non pas seulement d'agir et d'écrire, mais d'agir selon ses aïeux, et d'écrire en polonais, en roumain. Il ne libéra pas seulement des individus mais des États : la moindre tribu perdue au sein des Balkans ou des Carpathes voulut « vivre sa vie », comme un héros de Byron. En échange, le romantisme bénéficia de la grande vague de désirs et d'émotions que soulevait avec lui l'enthousiasme révolutionnaire. Rien ne vaut, comme appel aux passions, le suffrage universel. Que de richesses ainsi offertes aux poètes, quelle admirable matière lyrique! Ils ne s'y trompèrent pas. Et ils se proclamèrent messies et conducteurs de peuples, de ces peuples dont ils recevaient en retour un ébranlement mystique qui les inspirait.

Le poète romantique a besoin de renommée. Pour être entendu de la foule, il la glorifie, il lui chante l'épopée de sa race, la légitimité de ses revendications. Et la patrie, à de tels accents, s'exalte, suscite des ferveurs que Dieu seul jusqu'alors méritait. Elle attire tous les idéalismes que laissent échapper les Églises. Transfert du sacré. Les innombrables sacrifices humains qui ensanglantèrent l'Europe durant les quatre années de la grande guerre, quelle religion les eût aujourd'hui obtenus? En même temps qu'elle suscite d'incomparables abnégations, la patrie profite des instincts égoïstes les plus résolus, les plus tenaces. Car elle est un agrandissement, une sublimation de l'homme ordinaire : je la vénère d'être ma propre transcendance. Alors que Dieu se distingue de nous par son essence, nous exigeons qu'elle participe de notre nature, qu'elle constitue la figure symbolique et éternelle de l'être périssable que nous sommes. Elle nous perpétue, et c'est nous-mêmes que nous célébrons en elle. Dieu nous commande et elle nous flatte.

***

Politiquement, cette profonde poussée nationaliste du XIXe siècle, si elle a réalisé l'unification de l'Allemagne et de l'Italie, laquelle a fait disparaître beaucoup de royaumes, principautés et villes libres, a tendu ailleurs à multiplier le nombre des États. Au cours de cette période, les provinces balkaniques échappent à la domination turque, font reconnaître leur indépendance. En 1830 la Belgique et la Hollande se séparent, en 1900 ce sont la Suède et la Norvège. La paix de Versailles, qui a libéré la Belgique et la Serbie, a ressuscité la Pologne et la Bohême. La Finlande, l'Esthonie, la Lithuanie, la Lettonie ont vu le jour. La Hongrie a recouvré son autonomie. Et les traités de 1919 n'ont fait qu'enregistrer un phénomène de scissiparité qui se poursuit toujours. L'indépendance de l'Irlande n'est-elle pas d'hier? Et celle de l'Albanie? Phénomène qui se manifeste encore de manière sourde sous forme de revendications régionalistes en Catalogne, en Slovaquie, chez les Croates.

Ainsi l'Europe s'est fragmentée, compartimentée. Elle obéissait à la nécessité organique de se différencier pour mieux

s'exprimer. Uniforme, elle eût été sommaire. Mais ses tendances diverses, ses coutumes particulières, ses multiples traditions, en revêtant une légitimité nationale, ont fait valoir ses richesses secrètes. Comme cette variété est plus agréable que l'ennuyeuse et brutale monotonie des régimes de masses, tels qu'aux États-Unis et en Russie. U. S. A. et U. R. S. S. : il y a de la géométrie et de la mécanique dans ces constructions gigantesques et simplistes. Là, nulle aisance et nul jeu, nulle chance de reviviscence héréditaire, de surprise ou d'invention. Mais, sur l'injonction de la police ou de préjugés tout-puissants, on s'y conforme à un type officiel, le même pour des millions d'hommes, désormais privés de vie intérieure. L'ordre obligatoirement généralisé perd sa vertu.

Face aux empires collectivistes, l'Europe, au contraire, apparaît de plus en plus comme le pays des hérésies, c'est-à-dire des variations humaines. L'oppression du nombre, de la réglementation tyrannique, du modèle en série n'y écrase pas l'individu. Chaque être peut y courir le risque d'être un génie; la possibilité du héros et du saint y demeure préservée.

***

Mais en exaltant et en passionnant les États, on les a transformés en individus, en créatures de chair et de sang : on réclamait pour elles des droits, mais on les a haussées au plan de la vie spirituelle où sont apparus des devoirs. Devenant des personnes, les nations ont rencontré les exigences de la morale personnelle. Voilà ce qu'on peut appeler le « moralisme » de l'esprit de Genève : il découle du nationalisme même qu'il s'efforce de discipliner. Aux problèmes de puissance, seuls traités par les souverains d'autrefois, s'ajoutent désormais des considérations éthiques qu'on passait hypocritement sous silence. Car l'hypocrisie ne consiste pas toujours à faire étalage de la vertu mais aussi à n'en tenir aucun compte. De même que la conscience complique l'existence des individus, elle rend aujourd'hui celle des États plus difficile. A qui la faute, sinon à ceux qui ont sublimé les nations, qui leur ont donné une physionomie et une âme, et les ont ainsi réduites à la condition humaine?

Le nationalisme du XIXe siècle aboutit donc, et très logi-

quement, à un internationalisme, sans toutefois renoncer à lui-même. Nous n'avons pas passé d'un chapitre à un autre, nous vivons deux phases enchevêtrées. Un phénomène si contradictoire est assez dramatique. Ces tendances qui s'affrontent mais se conjuguent, il faut, tenant un compte égal, les satisfaire toutes deux et les limiter l'une par l'autre. Ce ne serait pas résoudre le conflit que d'adopter une des thèses. Car la nation mourrait d'être seule tout à coup, elle mourrait même d'être omnipotente. Et l'internationalisme d'autre part est inconcevable sans les nations.

***

C'est dans la variété des États, quoiqu'elle ait provoqué beaucoup de conflits en exaspérant leurs caractères spécifiques, c'est dans leur cloisonnement irréductible, mais aussi dans le fédéralisme qui les articule au lieu de les agglutiner que je vois la base de l'internationale moderne. Notre voisin, parce qu'il ne nous ressemble pas, nous inquiète, mais il nous intéresse également. Apprenant de lui que les hommes diffèrent, nous nous habituerons à tenir compte de cette différence. Et parce que nous sommes jaloux de protéger notre autonomie, nous consentirons plus volontiers à respecter la sienne, puisque cette réciprocité garantit nos droits. La multiplicité européenne nous enseigne le relativisme ethnique, et, par intérêt bien entendu, nous entraîne à la recherche d'un accord. Justifier les particularismes en les associant, refuser de supprimer une dissonance, l'admettre au contraire et l'orchestrer, voilà, sur le plan psychologique, l'esprit de Genève.

C'est dire combien il répugne à l'internationalisme révolutionnaire qui prétend effacer les frontières et tout confondre dans un magma informe, lequel serait funeste s'il n'était surtout irréalisable. L'humanité n'est pas un innombrable troupeau de bêtes pareilles. Chercher à la réduire à cet état grégaire, c'est l'appauvrir de toutes ses virtualités. Les échecs de la IIe internationale sont dus à cette vision puérile, à cette croyance qu'un même mot d'ordre peut s'appliquer partout, et que les hommes sont interchangeables. Bien plus roublards, au contraire, les bolchévistes savent modifier leurs

instructions selon les milieux et les races, et, pour asseoir leur domination révolutionnaire, surexciter en Chine, au Maroc, aux Indes, les passions nationalistes.

Les patries sont nécessaires et bienfaisantes. Elles brisent l'idée de race, et subdivisent ainsi et diminuent en virulence les conflits possibles. L'idée de race est une terrible drogue ; les fanatiques qu'elle enfièvre vivent dans l'hallucination. Rêverie hagarde, échauffant les plus avides instincts d'orgueil et de conquête, elle enivre des foules qui deviennent des armées. L'homme auquel on a inoculé ce poison a l'idée fixe qu'il est d'une autre espèce que vous, infiniment supérieure, infiniment exigeante. Si on les laissait faire, le slavisme, le germanisme, se dresseraient sur l'Europe comme des mascarets prêts à la submerger. Or les patries canalisent et fractionnent ces poussées aveugles; elles se superposent à elles comme la conscience se superpose aux instincts.

Et les patries sont des intermédiaires qui nous facilitent l'accès de l'homme. Je veux dire que l'humanité est trop vaste et trop vague pour fixer nos esprits. Elle risque de les laisser, insatisfaits et las, retomber dans leur propre égoïsme. Non pas l'humanité, donc, masse confuse ou abstraction disproportionnée, mais les patries, réalités que j'ai vues. Les hommes me touchent, parce que je puis les nommer mes semblables. Je les connais, avec leurs souffrances, leurs faiblesses, leurs désirs, leurs cruautés. Tandis que l'humanité m'échappe tant elle est anonyme.

***

Mais, dira-t-on, cette balkanisation de notre continent constitue sa faiblesse. A une époque où les marchés extérieurs se ferment les uns après les autres, l'Europe est trop réduite en surface pour se permettre le luxe des petits États. La suprématie qui lui échappe, comment la rattrapera-t-elle si elle est morcelée, divisée contre elle-même? Réduite en miettes, comment s'opposera-t-elle aux grandes concentrations homogènes d'Extrême-Orient et d'Extrême-Occident?

La refonte de l'Europe pulvérisée se fera moins par mysticisme, moins par une bonne volonté encore éparse, instable,

que par nécessité. Et ce sont précisément les menaces venues de l'est et de l'ouest qui la raffermiront sur elle-même. Les fédérations sont toujours nées du besoin de se défendre en commun. On se groupe non par principe, par croyance désintéressée, mais parce qu'on court des dangers pareils, et parce qu'en se mettant à plusieurs on augmente ses chances de salut.

La Suisse, par exemple, ne s'est pas constituée par le ralliement à un monarque, ou à une mission évidente, ni pour des raisons géographiques. Les Suisses se sont confédérés afin de se défendre, et de cette union est sorti à la longue un principe spirituel qui les a fédérés ensuite plus fortement. A son tour, l'Europe est faible et menacée, mais elle se fera contre les États-Unis, tentés de la soumettre; elle se fera contre la Russie dont le système politique entraîne la destruction du sien; elle se fera contre elle-même, j'entends contre les idées dissociantes qui la travaillent, qui l'emportent au rebours de ses traditions profondes. Elle se fera contre toutes les puissances qui, volontairement ou non, par haine, dédain, légèreté ou sottise, la trahissent.

Petite Europe, toute seule dans un monde en tumulte, il faudra bien qu'elle comprenne que ses rivalités intérieures sont archaïques. Qu'au delà de ses frontières resserrées, des hommes par millions préparent leur affranchissement industriel et commercial, qu'ils revendiquent contre elle leur autonomie. Mère des civilisations, aïeule ridée, elle va voir se dresser devant elle des civilisations rajeunies qui prétendront la réduire en servitude.

L'Europe vassale! Cette perspective ne va-t-elle pas nous galvaniser? Dès aujourd'hui, quiconque est Européen doit repousser les mépris ou les brutalités, ou même la bienveillance condescendante des peuples exotiques. Je n'admets pas que la patrie de Saint François d'Assise, de Shakespeare, de Rembrandt et de Bach, soit humiliée par un éleveur de troupeaux ou un trafiquant d'or. Seulement que les Européens eux-mêmes s'interdisent des lâchetés dégoûtantes.

Avons-nous donc cessé d'être des mâles, qui formulent et dirigent, et, dans notre détresse complaisante, ne souhaitons-nous plus qu'être séduits et passivement satisfaits? Le snobisme bolchévique, le snobisme oriental, le snobisme nègre

n'ont-ils pas assez duré, avec leur goût de reniement et de veulerie? Je n'irai pas vénérer un mysticisme bouddhique que je possède, plus pur, dans l'Évangile, ni m'ébahir devant les frénésies instinctives de tribus primitives, car Aristote m'a enseigné, si humble soit-elle, l'usage de ma raison.

Héritiers magnifiquement privilégiés, les hommes d'Occident n'ont aucun motif de déserter leur propre cause. Qu'ils se rapprochent donc pour mieux en délibérer. Qu'ils fassent, avec sang-froid, l'inventaire de leur patrimoine commun. La civilisation européenne est le produit d'une collaboration séculaire et l'on ne saurait en supprimer l'apport d'aucun peuple sans la défigurer et l'affaiblir. Or notre génie d'invention est intact. Nos méthodes critiques doivent à leurs principes mêmes de pouvoir toujours s'adapter aux circonstances imprévues. Une même passion de l'effort nous anime encore, de l'effort qui conquiert, qui utilise, et surtout qui transfigure. Car notre plus grande possibilité réside peut-être dans notre capacité de renouvellement. Je dirai mieux : notre capacité de résurrection. A force d'imagination et de courage, nos rêves ne se perdent pas dans une extase somnolente : ils sont actifs.

Est-ce rêver encore que de conseiller à l'Europe, pour se redresser, pour imposer silence à ses détracteurs, de se reconnaître une mission nouvelle? En affirmant son unité conquise sur des différences qu'elle ne détruit pas pour autant, elle donnerait au monde un exemple à suivre. Contre les dangers du dedans, elle aurait conclu un pacte d'alliance entre ses fils : ce pacte, elle le proposerait ensuite à l'univers. Les grands conflits du siècle futur, elle les désarmerait en harmonisant non plus les petits États que divisent quelques collines, mais les continents que des océans séparent. En souvenir des oppositions entre Allemands, Français, Italiens, enfin conjurées, elle grouperait les Jaunes, les Blancs, et les Noirs. Elle prendrait la tête des nations de la terre, parce qu'elle serait seule à leur fournir des principes d'ordre rationnel, un programme d'actions conjuguées, en un mot les directives du commandement.

***

Notre formation, nous la tenons de la Judée et de la Grèce. Ensemble elles nous enseignent l'individu. Athènes, petite

patrie où tout le monde se connaît de vue, qui fait de chaque intelligence la mesure des choses. Et Jérusalem qui donne à chacun de nous, fût-il le plus médiocre, le plus dénué, le plus vil, une valeur imprescriptible. Quelqu'un est mort au Calvaire; il a « versé telle goutte de sang » non pour l'humanité en gros, mais pour celui-ci, et puis pour celui-ci, et puis pour celui-là qui n'est pas encore né. Chacun désigné par son nom. Ma raison, Athènes lui confère le droit de juger, elle l'oppose au destin. Mon âme, Jérusalem l'oppose à la nature et lui donne l'éternité. Grecque et chrétienne — et Rome n'a fait qu'amplifier et parfois corrompre ces termes essentiels — la civilisation européenne est une civilisation de la personne.

Nous, Européens, nous avons inventé la dignité humaine. C'est afin de la garantir que nous nous sommes battus pour la liberté, que nous avons fait des révolutions et des guerres. Affranchir la créature, non seulement des tyrannies politiques, mais des fatalités sociales, telle est l'inspiration du mouvement démocratique qui commence en Occident dès le moyen âge. Et l'affranchir de la terreur et de l'ignorance devant l'univers, ce mobile inspire d'innombrables chercheurs dans les laboratoires. Raison personnelle, foi personnelle, sens critique personnel, art personnel, c'est par ces traits que l'Europe, et quiconque se réclame d'elle, diffère du reste du monde.

A Dieu, la créature fait face. Même prosternée, elle ne demande pas à se dissoudre. Sa prière, c'est l'effort pour établir une relation, c'est-à-dire pour se maintenir tout en s'unissant. Rentrer dans le sein immobile de l'univers, détruire sa différence : tentation asiatique. A la limite de ces deux mondes, Prométhée s'insurge. Le héros d'Europe n'accepte pas d'être anonyme, silencieux et contraint. Il jette son défi ou son appel à la puissance qui sans doute le vaincra, mais pas avant d'avoir entendu sa voix. Sa grandeur se mesure à sa résistance. Je le vois tel un briseur de fatalité, un ennemi irréductible de l'inertie, du néant. Et jusque dans ses drames intérieurs, perdus dans les profondeurs où il n'y a ni témoins, ni récompenses, il refusera de capituler, il combattra, afin de durer toujours, contre lui-même, contre la douleur qui risquerait de le rendre esclave. Tandis que le bouddhiste cherche

à éliminer la souffrance en la considérant comme une chose étrangère, lui, ce chrétien de toujours, il l'incorpore pour s'en enrichir, il s'en sert pour se transfigurer, et, traversant la mort même, pour devenir enfin la personne qu'il est.

L'esprit de Genève est né de cette tradition. De même qu'arborant la Croix-Rouge, il va sauver le blessé égaré dans une ambulance ennemie, de même il protège le minoritaire, l'émigrant, l'indigène sous mandat, l'ouvrier au fond de la mine. Ce qui l'alerte, c'est le souci, la passion de l'être qui souffre et qui ne veut pas se laisser écraser, qui subit une servitude, mais qui, malgré les oppressions et les injustices, met son honneur à demeurer une âme libre. Cet être bafoué qui n'accepte pas son anéantissement, il en fera une personne qui se tient debout et regarde avec droiture. Il légifère même pour un seul, parce qu'un seul mérite que tous s'occupent de lui. Et aussi parce qu'il arrive à chacun de nous, un jour ou l'autre, d'être seul. Ainsi, après avoir garanti l'autonomie individuelle, il s'agit de sauver l'individu de sa solitude. D'établir des dialogues entre lui et le monde. Chacun mérite d'être soi, certes, mais afin de pouvoir s'unir aux autres et sans pourtant se confondre.

***

Rien ne paraît plus démodé que l'individualisme anarchique du XIXe siècle, que l'égotisme d'un Nietzsche mal compris ou du premier Barrès, que l'idéalisme métaphysique qui nie le monde au profit du moi. Est-ce le prodigieux brassage de la guerre qui, après avoir jeté les peuples les uns contre les autres, nous oblige aujourd'hui encore à vivre dans la mêlée? Nous sommes liés à d'innombrables inconnus, nous subissons les répercussions de phénomènes ignorés et lointains. Tout se propage et s'entrecroise. Notre régime est celui des invasions ou tout au moins des bousculades. L'extérieur, l'étranger, l'ennemi se précipitent sur nous et nous obligent à tenir compte d'eux. C'est au prix de grandes humiliations, de durs froissements de nos amours-propres, de nos délicatesses, de nos fiertés mêmes. Mais nous retrouvons dans cette bagarre le sens du différent, le sens de l'objet, et parfois aussi le sens du transcendant.

Que nous nous défendions, que nous fassions appel à

toutes nos ressources comme un pays qui mobilise et lève jusqu'au dernier de ses combattants, que nous tirions de nos profondeurs, sous la menace et peut-être les coups, des forces dont nous étions jusqu'alors inconscients, soit : ainsi l'adversaire nous rassemble. Autrui nous presse mais nous accouche. Frère ou ennemi, il nous renseigne et nous détermine. Tout progrès, toute conquête sont les résultats d'une comparaison, et souvent aussi d'une défaite réparée. Nos victoires se comptent à nos cicatrices.

Aimer, n'est-ce pas tour à tour la recherche d'une patrie et le désir d'un dépaysement? Nous demandons à l'amour tantôt une confirmation de ce que nous sommes, tantôt la possibilité d'une transformation. D'un étranger — et toute femme est étrangère — nous attendons soit le plaisir d'une découverte, soit la garantie d'une similitude. C'est pourquoi l'amour et le voyage ne nous lassent pas puisqu'ils nous offrent d'inépuisables plaisirs contradictoires. Me trompé-je si je sens chez mes contemporains, dans leur goût du déplacement, dans leur pratique des littératures étrangères, dans leur besoin de féconder leur intelligence par la sympathie, si je sens, dis-je, le désir d'éprouver l'une après l'autre et parfois simultanément les distinctions qui nous séparent et les analogies qui nous rapprochent; le désir d'affirmer l'unique, si précieux d'être exceptionnel, et d'exalter le multiple, de s'amuser du provisoire, de la mode changeante, de l'improvisation, et d'aspirer en même temps à l'éternel?

Pour beaucoup, voilà le rythme contrasté qui commande leur existence. Il naît de juxtapositions, de voisinages hétéroclites, de conflits maintenus exprès en suspens. Nous en avons trop vu pour ne pas être persuadés que tout est contradictoire. On nous a trop profondément blessés pour que nous n'opposions pas au destin une raillerie très voisine du cynisme, mais qui ne dissimule pas toujours notre besoin de croire. Acceptations des antinomies et désir de les concilier, cumul du pour et du contre qui n'exclut pas une ardente préférence, mélange enivrant du désespoir et de la foi.

Ces oppositions saccadées, ces négations qui se détruisent deux à deux, c'est l'essai d'une synthèse. Et si notre époque la réussit, on la dira une grande époque.

***

Personne, assurément, ne peut plus demander qu'à son propre pays tous les éléments de sa culture. L'a-t-on même jamais pu? La France est, entre toutes les nations, celle qui se suffirait le mieux à elle-même. Que l'on compte, pourtant, ce qu'elle doit à l'Espagne et à l'Italie, puis, plus tard, à l'Angleterre et à l'Allemagne, puis, plus tard encore, aux Russes.

La culture, aujourd'hui, est cosmopolite. Des idées et des œuvres toujours plus nombreuses se répandent de plus en plus vite, en traversant les frontières. Cette endosmose accélérée augmente le nombre des contacts. Le rendement des peuples devient plus intense. Eût-on pensé, il y a un siècle ou deux, que de grands poètes nous arriveraient de Norvège ou de Bohême? D'où la nécessité de lire en plusieurs langues, de faire traduire, de questionner, d'aller voir.

Mais cette culture, dorénavant multiple, ne doit pas être hybride. Je veux dire que chacun, avant d'aborder les œuvres étrangères, doit être solidement installé dans sa race, ses traditions, sa personne. Une bonne culture cosmopolite ne peut se baser que sur une bonne culture nationale. Parce que celle-ci vous met seule en mesure de réagir et de juger, donc d'assimiler. Elle vous empêche d'être sottement ouvert à n'importe quelle influence et de croire d'emblée, comme un primaire, au génie de ce qui est lointain ou bizarre. Délayer des cultures diverses, les mélanger ensemble à égalité donnerait une horrible mixture.

Mais le pire danger d'une culture uniforme, neutralisée, serait de tarir la production des œuvres. *Don Quichotte* est espagnol avant tout; il n'y a pas plus italien que Dante, plus anglais que Shelley. L'écrivain, l'artiste, le philosophe, s'ils parviennent à se faire reconnaître et suivre par tous les hommes, n'en sont pas moins sortis d'un sol précis et d'une souche particulière. Plus ce sol et cette souche sont déterminés, plus l'œuvre qui les exprime sera humaine. Ce qui nous touche, c'est ce qui est vrai, ce qui est fidèle, ce qui est conforme à un temps et à un endroit, ce qui est à l'image de quelqu'un. Le génie donne un langage explosif à d'innombrables généra-

tions longtemps taciturnes, mais il ne peut en gratifier l'univers qu'à condition d'être leur héritier scrupuleux, leur fils exalté par la gratitude.

Il n'est donc plus question d'adapter à notre goût ce qui nous arrive du dehors. Les œuvres étrangères, nous les réclamons intactes, non rognées. Aussi, après un premier moment de surprise, nous faut-il, pour les assimiler, reconstituer autour d'elles leur atmosphère, les replacer dans leur lignée. Tout en les sollicitant, protégeons-les contre notre désir même et maintenons-les différentes de nous. La culture n'est plus une affaire de bibliothèque seulement, elle se préoccupe de considérations historiques et géographiques, politiques et psychologiques. Là encore, ne jamais perdre de vue le réel, se refuser aux simplifications abstraites. Derrière l'œuvre, il y a l'homme, les mœurs, les lois, l'accent, les paysages, la couleur du ciel. S'agit-il encore de culture? Ou bien plutôt de relations, de complexité collective. A prendre une conscience toujours plus exacte de la diversité, nous y subordonnons notre propre personne. L'humanisme moderne et cosmopolite, en augmentant le nombre de nos rapports, nous replonge dans notre espèce.

***

Au début de ces pages, je parlais d'humanisme et je le qualifiais de nouveau. Longtemps les philosophes et les moralistes d'Occident, pour la commodité de leurs exposés, ont traité de l'Homme, l'Homme en général, muni d'une majuscule qui le typifie. Pour la décence aussi : il s'agissait de ne pas montrer ses contradictions humiliantes, ses insuffisances. Par besoin d'ordre également : on résorbait dans une image fixée à grands traits les irrégularités individuelles. Statues grecques, aux beaux visages inexpressifs, aux corps sublimés, débarrassés de tout stigmate de passion, de maladie. Héros à la Plutarque, interchangeables, rangés en une longue galerie consacrée à l'idéal et à la vertu.

Ce n'est pas que les psychologues français aient jamais versé dans un moralisme satisfait. Bien au contraire, c'est leur pessimisme qui les rend immortels. Mais leur souci est toujours de ramener leurs clairvoyantes épures à une

ligne d'ensemble qui les généralise et ainsi les rend moins effrayantes. L'homme de la Rochefoucauld, c'est l'égoïsme qui le constitue, sans doute, mais il doit à cet égoïsme une unité qui l'élève, et son vice même, à force de ne jamais se démentir, lui donne de la grandeur. La Bruyère condense ses observations en théorèmes psychologiques : il est heureux quand il a classifié ses modèles et collé des étiquettes. Il faut discipliner, au moins sur le papier, l'incohérence du cœur et de l'esprit de même qu'on met de la discipline dans l'État. Il faut choisir et résumer : magnifiques principes d'esthétique, mais les sacrifices qu'ils entraînent ne méritent-ils pas quelques regrets?

Grâce à quoi, cet homme intellectualisé, et parfois ramené à un concept, il n'étonne plus. On le tient, on le mesure. Seulement on ne connaît de lui que ce qui est mesurable, on ne l'explique qu'en proportion de sa conformité à la règle posée. S'il échappe aux définitions préalables, c'est un fou ou un barbare, et le voilà perdu pour nous. Ainsi ce qui nous avait permis de concevoir l'homme nous empêche d'aller plus loin et de découvrir les hommes. Soit la comédie, soit la tragédie imposent à leurs frémissants personnages une courbure, les groupent en une arabesque, d'ailleurs belle et significative. Mais c'est une représentation au second degré, une abstraction qui exclut les mystères particuliers. On ne tient pas compte des variantes de profession, de santé, de richesse, de nationalité. Il n'y a pas d'exemplaires uniques : l'homme est le lieu commun de tous les hommes, et chacun doit se reconnaître en lui. Et ainsi l'humanisme d'ancien régime a dessiné des portraits magistraux, joies de l'esprit, honneur de la raison, mais qui ne nous suffisent plus.

Notre époque est en train d'élaborer un humanisme basé non sur la réduction à l'unité mais sur la recherche et l'acceptation des variantes, non plus abstrait mais concret, non plus résumé mais énumératif. Nous ne voulons rien laisser perdre du trésor, parfois écrasant, de nos observations et de nos connaissances. Comprendre, ce n'est plus formuler une loi impérative, mais constater une multiplicité. De même que les psychologues ont renoncé à la classification des facultés, puis ajouté à l'étude de la conscience claire celle des

phénomènes inconscients, et à l'observation de l'adulte normal celle de l'enfant, de l'insensé, du sauvage, et de même que le savant, assouplissant ses formules, admet l'hétérogénéité du monde et son relativisme, ainsi nous aimerions à tenir compte de tous les degrés du réel psychologique, à le suivre dans sa mobilité et ses retours, à englober ses nuances, sans nuire à aucune, dans une vision plutôt que dans un concept. Ce qu'il nous faut, c'est une philosophie de la variété.

Un tel humanisme, il est nécessaire de le ramener toujours au concret, dont il s'alimente. Comme la pente de notre intelligence est invinciblement d'abstraire, il faut lutter pour la maintenir sensible — d'une sensibilité atmosphérique — à toutes les nuances du vrai, et non seulement à ce qui est différent mais à ce qui change. Humanisme de la variété, donc, mais aussi du mouvement, qui se garde de se fixer en formules, de se typifier, mais demeure mobile, ouvert à toutes les revisions. Car il y a un cosmopolitisme de confection, fait d'échantillons pour catalogue, dont la fausse élégance et la superficialité sont ridicules. Cosmopolitisme de palaces et de grands express européens, tombé déjà, d'ailleurs, dans le roman feuilleton, qui exclut bien entendu l'information exacte, l'aspiration à l'enrichissement intellectuel.

Cette modification perpétuelle de l'humain, à quoi nous devons demeurer attentif, elle est de caractère historique et de caractère géographique, étroitement mêlés. Je veux dire qu'au « devenir » dans le temps s'ajoute le « devenir » dans l'espace. Ce qui interdit radicalement aux hommes d'être identiques c'est que, quoique contemporains, ils ne vivent pas la même heure de leur évolution nationale. Les guerres balkaniques de 1912, par exemple, correspondent peut-être, pour la Grèce ou la Bulgarie, au XVe siècle français ou au XVIIe anglais. Indépendante depuis dix ans seulement, la Tchécoslovaquie n'est pas au même millésime que l'Espagne. La Hollande ou la Suède, qui ont eu leurs turbulences, sentent aujourd'hui leurs passions refroidies. Les peuples ne sont pas synchroniques et à mesure qu'on s'en va vers l'est on recule dans l'histoire. Le changement de latitude, qui modifie l'éclairage, le climat, les cultures, retarde ou accélère la maturité des âmes, transforme les idées : elles doivent à l'éloi-

gnement kilométrique tantôt une virulence, tantôt une innocuité qu'elles ne possèdent pas aux lieux où elles furent conçues. Toutefois, personne n'étant plus fixé au sol, les gens en circulant corrigent l'écart moral produit par la distance. Durée, déplacement, causes subtiles de variations, jouant dans des sens divers, indices de réfraction des individus. Partant de Londres, je ne suis plus le même en arrivant, deux jours après, à Budapest.

Je suis fort loin de préconiser ainsi une attitude spectaculaire. J'invoque un sentiment différent du dilettantisme : la curiosité. Mais curiosité offensive. L'esprit s'élance vers ce qui ne lui ressemble pas, parce qu'il éprouve avec acuité ce qui lui manque, parce que, s'il est sincère envers lui-même, il juge que sa pire misère tient à un vide, à une absence. Il souffre de se sentir éternellement virtuel. Aussi ne se borne-t-il pas à faire des découvertes : son plaisir, il le transforme en connaissance. Comprendre devient son exercice favori. Et cette curiosité qui ne supprime rien, par contre-coup, excite en l'homme une différenciation équivalente à celle du monde. Les possibilités qui lui apparaissent depuis qu'il n'impose plus aux choses un schéma préalable, il les constate en lui-même, et que la vérité intérieure n'est pas moins contrastée que celle du dehors. Il admet des antinomies qui l'illuminent. Et peut-être l'écart même de ces antinomies mesure-t-il l'ouverture du compas et l'orbe de l'intelligence. Une telle affirmation du disparate ne signifie pas une abdication devant l'anarchie, une incapacité à résoudre, mais bien une conquête, une façon virile de posséder les contraires plutôt que de les subir passivement ou de les ignorer par un dédain qui n'est qu'une impuissance.

Mais exalter les divergences entre les hommes, dira-t-on, c'est perpétuer leurs conflits. Pour établir la paix entre eux, invoquez leur identité, à la manière des classiques... Je répliquerai que les inimitiés de famille, que les guerres civiles sont les plus virulentes. Quiconque est trop pareil à moi prend ma place et joue mon rôle. De deux jumeaux, l'un est inutile puisqu'il répète l'autre. Vous êtes content qu'on vous ressemble : êtes-vous flatté de ressembler à quelqu'un? D'ailleurs il n'est pas vrai que les différences suscitent la haine. Bien

des sympathies sont nées d'une disparate, laquelle agit comme un appel, comme une demande sollicitant une réponse. Celui qui pense autrement que moi, me justifie en me laissant une responsabilité dont il ne se charge pas.

Cette curiosité que je donne comme fondement à l'humanisme, et qui n'est pas une tolérance amusée de collectionneur, elle participe à ce qu'elle découvre. C'est une puissance de sympathie qui tantôt s'identifie à son objet, par un mimétisme méthodique, et tantôt, rétablissant sa distance, le conçoit et le définit. Ainsi connaît-elle tantôt du dedans, tantôt du dehors. Et ce qu'elle a constaté de façon si fraternelle, elle veut le protéger, l'aider à vivre. Elle ne cherche pas à exister à ses dépens, puisqu'elle s'appauvrirait elle-même en le niant. Se dire particulier, c'est impliquer qu'on appartient à un ensemble. Essayer d'appréhender cet ensemble sans le détruire, sentir qu'il vous porte et vous enveloppe, jouir d'un contraste qui vous fait valoir, du relatif conclure au solidaire, et d'une condition commune tirer un désir de communauté, un tel cheminement de la pensée n'est pas chimérique.

Pour une âme vraiment vivante, il n'existe rien d'étranger : ce qui lui paraissait d'abord inconnu et peut-être hostile, elle le retrouve en elle-même pour peu qu'elle s'approfondisse. La curiosité mène à l'amour. Je t'aime, toi qui ne me ressembles pas, parce que, de la sorte, tu me complètes. Je souhaite qu'à ton tour tu m'aimes d'être différent, que tu chérisses ce qui me fait unique et qui légitime, si peu que ce soit, la destinée fugitive que je vis. Et je t'aime aussi de dire la parole que j'allais moi-même prononcer, de susciter en moi une émotion où tu te reconnais. A force d'incessants échanges, nés d'incessantes contradictions, nous obligeons les êtres à un face à face toujours recommencé où ils se retrouvent les uns les autres sans se perdre eux-mêmes.

Voilà l'entreprise de l'intelligence moderne. Rassembler les éléments hétéroclites de la réalité, les maintenir vivants et autonomes, sans les fondre ensemble. Baser la vie sur un conflit reconnu et enfin accepté. Préserver cette coexistence frémissante, non pas à l'arrêt, mais en un perpétuel va-et-vient. Grâce à ce circuit de réciprocité l'intelligence, échappant à son particularisme, concevra l'universel. Elle l'atteindra par la généra-

lisation des antagonismes, par la charité envers toutes les différences, et par leur mise en mouvement. Amour intellectuel et sensible à la fois qui embrasse les êtres et les choses même concurrents en une compréhension toujours recommencée.

Ainsi des fraternités humaines, constatées et voulues, sortira un principe spirituel au nom duquel le « rapprochement des peuples » ne sera plus une vaine expression.

***

Mais un humanisme pareillement distendu, qui intègre toutes les variations pour ne rien perdre du multiple et du contradictoire, ne dépasse-t-il pas nos possibilité d'entendement? Prudents autant qu'économes, si nos prédécesseurs procédaient par éliminations et réduisaient l'homme à une généralité, n'était-ce pas pour le concevoir selon nos forces?

Soit. L'humanisme nouveau que j'ai tenté d'esquisser réclame une application peut-être héroïque. Ce n'est plus la culture de tout repos, devenue livresque, et telle que nous l'ont proposée de bons maîtres, afin d'assurer nos aises et garantir nos certitudes. Sans doute. Mais l'humanisme de la Renaissance, lui aussi, a été un immense et ardent effort pour égaler l'intelligence aux proportions de la découverte; lui aussi a été une enquête, un dénombrement, une recherche de synthèse; lui aussi a tenté de penser sur des rythmes inédits, à une nouvelle vitesse. Notre siècle bouleversé nous propose une expérience difficile, un risque dont l'incalculable avantage est de nous maintenir, par ses difficultés mêmes, en contact avec toutes les aspérités du réel humain.

Comment donc remplir des obligations de jour en jour plus exigeantes? Le temps coule, ajoutant sans répit à nos connaissances. Par leur développement ininterrompu, les lettres, les sciences vont-elles épuiser notre cerveau? S'il demeure à la norme d'autrefois, alors que nos instruments de recherche et de mesure se perfectionnent, alors que nos méthodes, nos commentaires, nos chiffrages se compliquent, alors que nos bibliothèques s'accroissent, que nos voyages, nos conversations, nos aventures se multiplient, il fléchira. Que faire?

Dans bien des cas, nous divisons la besogne. La réalité devenue si complexe, des spécialistes se la partagent. A la multiplicité de l'objet répond la multiplication du sujet. Notre époque est celle de la collaboration des chercheurs, attachés à des pistes diverses qu'ils s'efforcent de rendre convergentes. Partis de points éloignés, s'interpellant et s'encourageant à distance, ils comptent bien aboutir à un but commun.

Ce régime d'équipe n'implique pas la suppression de l'individu, bien au contraire. Il utilise trop volontiers la caractéristique propre de chacun pour ne pas tenir à la sauvegarder. En somme, il est à l'image de ce monde de différenciations psychologiques, dont j'ai montré qu'il inspirait l'humanisme d'aujourd'hui. Formée de contraires qui s'exaltent et s'équilibrent, l'équipe vit de l'inégalité et de la répartition des fonctions. Et il lui faut un chef, pour exercer les activités supérieures de l'intelligence et du commandement — un chef, c'est-à-dire l'individu porté au maximum.

A côté du travailleur subalterne, appliqué à sa besogne, des inventeurs et des entraîneurs sont donc nécessaires. Même le poète, le héros, le saint, ces chefs sans troupes, apparaissent eux aussi engagés dans un ensemble inextricable, autrement subordonnés certes, mais subordonnés quand même, et agissant par vertu contradictoire. Et jusqu'à celui qui se croit seul, et peut-être inutile, une âme au moins l'écoute, attend de lui la joie et la force. Il vit pour quelqu'un qu'il ne rencontrera peut-être jamais.

Le monde est une association de personnes disparates et solidaires. Prendre conscience de cette totalité réclame un effort de plus en plus exténuant. Mais le sort de notre civilisation tient à sa capacité d'intégrer des valeurs nouvelles et dissemblables, tout en demeurant fidèle à l'affirmation de la personne. Il faut agrandir l'esprit.

ROBERT DE TRAZ

STÉPHY[1]

— Nous marier? — demanda Stéphy.

— Oui, — répondit l'Ombre.

Stéphy ne s'y retrouvait plus! Cette proposition de mariage lui apparaissait presque comme une offense, comme un déni à leur morale. Deux êtres ne peuvent donc pas former un monde complet à eux deux, avoir leurs lois propres? Elle douta un instant de l'Ombre. Elle avait cru jusqu'à ce jour qu'il avait compris; elle croyait que tous les pactes non humains, toutes les lois silencieuses les unissaient déjà. N'y avait-il donc entre eux que l'ignorance et le silence? La perspective même de n'avoir plus à épouser Bergmann ou Spetzheim lui apportait elle ne savait non plus quelle déception. Cet avenir d'expiation qu'elle se réservait, après le départ de l'Ombre, elle voulait qu'il ne lui fût pas ravi. C'était malgré tout un avenir. La reprise des quartettes et des discussions sur l'origine des bassons, les trois coups du bâton à cirer avec lequel les Goldstein imposaient le silence vers quatre heures de la nuit quand leur provision de boules Quies était épuisée, toute cette vie et ces actes médiocres nourris par Bach et Beethoven, elle y renonçait aujourd'hui avec peine. Une espèce de martyre lui échappait; tout au moins une espèce d'innocence. Le mot mariage prononcé par l'Ombre, c'était le mot liaison prononcé par Rüdi. Elle se rendait compte que dans son existence tout s'accordait, devenait clair, pur, et vraisemblable, si l'on y introduisait quelques mois de vie inhumaine, une saison d'enfer, et que rien n'en était plus normal ou explicable, si ce noyau infernal en était retiré! Elle

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai.

se voyait apportant à Johann et aux prétendants l'énigme d'une pâleur, d'une souffrance, d'un mal qu'ils affecteraient d'attribuer à ses plongeons ou à sa nage au fond des eaux, mais certes pas la nouvelle d'un mariage! Pourquoi n'est-il pas possible à une jeune fille de rassembler sur quelques mois tout ce qu'elle aurait eu à éparpiller sur sa vie entière en désirs de sacrifice, en révoltes, en joies non terrestres, en dégoût de héros et des habitudes, et de s'en débarrasser ainsi pour toujours? Ce qui lui paraissait le plus naturel dans cette complication, c'étaient les actes invraisemblables : dire à Johann par exemple, quand il demanderait qui était son fiancé, qu'elle ne savait pas son nom. Car il allait y avoir la question des noms. Tous deux allaient avoir à se dire face à face ces mots de passe qui vous reconduisent dans l'enceinte humaine, Stéphanie, Jack ou Hubert. Cela lui paraissait aussi ridicule que de lui crier Namur, et qu'il répondît Napoléon!

Pourtant certains gestes de l'Ombre la rassuraient. L'Ombre continuait sa vie insaisissable, les parties condamnées de sa journée ne s'ouvraient pas davantage, et il venait parfois à Stéphy l'idée consolante qu'incapable de trouver en soi l'amour que Stéphy demandait, il cherchait par pitié dans les lois humaines de quoi l'embrasser et la caresser. De ce point de vue le mariage paraissait excusable. Il avait voulu fixer une date, encore lointaine, — Stéphy n'osait penser à cette date fixée pour des caresses, — une date pour les fiançailles, une date pour les bans. Il semblait qu'un emploi rigoureux de son temps prescrivît ces dates espacées, ou bien que cette cérémonie fût copiée jour pour jour sur une cérémonie de sa vie passée, ou sur un mariage qui avait lieu en même temps aux Antipodes. Il savourait cette lenteur et cette pompe introduites ainsi dans leurs relations. Il les accentuait, pour bien rejeter sur le destin cette culpabilité que les fiancés réservent d'habitude aux entremetteuses et aux belles-mères. Il traitait le monde entier en belle-mère imposée. Il avait pour cette vierge les égards dus à une femme qu'on épouse pour la forme, engrossée qu'elle est par d'autres soins. Il arrivait à mettre dans le mariage un sentiment de faute irréparable que Stéphy n'eût pas éprouvé dans l'inceste... Il réparait... Il réparait une faute commise entre eux et que Stéphy cherchait en vain, une de

ces fautes d'enchanteur qui ont ouvert le volet de droite au lieu du volet de gauche, regardé vers la grande Ourse au lieu de regarder vers Orion, et ainsi perdu leur âme... Il réparait la rencontre au Parc... Il réparait le printemps, la création... Lui-même prenait dans sa tenue quelque chose de volontairement limité, de modèle, comme s'il allait revêtir, le jour du mariage, une autre forme, et qu'il tînt à rendre le corps actuel en bon état... Le jour vint où il fit une allusion à la famille de Stéphanie, et voulut la voir. Il n'y avait plus de temps à perdre. Il fallait agir.

La décision de Stéphy était prise. Elle était résolue à ne pas dire son vrai nom, à ne pas alerter Johann. Qui lui eût dit qu'un jour elle aurait à dissimuler Rüdi et Julius comme deux trésors! Pour prévenir la surveillance de son fiancé, elle regagnait sa maison par les détours d'une femme adultère. Puisqu'il fallait que sous ces deux êtres sans nom vinssent se glisser, le jour du mariage, deux familles, deux patries, deux divinités, elle n'apporterait pas les vraies, elle ne les évoquerait pas de cette planète où elle tenait à les retrouver intactes, le voyage fini... Il est facile de changer d'identité à New-York. En deux jours, elle eut son faux nom, donné par un faux père qu'Hillmacher avait trouvé, un Suédois dont la profession était de suivre en qualité de père, dans les diverses villes, les ondines en représentation.

Ce n'était pas un père auquel plaisait l'incognito : il s'appelait Napoléon Nordenskjoeld. Habitué à être séparé de ses filles par dix mètres cubes d'eau et un bocal qui les faisait inapprochables, il avait pour Stéphy tous les égards réservés à des enfants mouillés ou séparés de vous par des vitres. Il lui céda pour une heure de solitude quotidienne la pièce qu'il louait généralement pour d'autres recueillements, chambre étroite toute prête à accueillir un être encore mal sec, avec des peignoirs aux armes de Stockholm et des brosses en fer. Stéphy s'asseyait sur le lit, questionnait Nordenskjoeld. Il lui apprenait les aventures de sa fausse mère, le nom de ses fausses amies d'enfance. Comme si son ancienne famille, ses anciens amis étaient une arme périmée dans la lutte qu'elle livrait, elle avait recours à un père et à des meubles neufs et insensibles. Elle en était quitte le soir pour embrasser plus

tendrement ce père qu'elle trompait l'après-midi avec un faux père dont les attributs paternels étaient d'ailleurs autrement convaincants, barbe blanche, autorité, sans parler des décorations... Johann n'osait rien dire de ces retards aux repas, de ces absences continuelles, pensant que c'était à Rüdi ou à l'autre de s'en affliger, et sans savoir que c'était lui qu'on trompait. Il semblait d'ailleurs que les deux pères se fussent prévus et se haïssaient, tant leurs goûts étaient différents, et leurs meubles. Le seul objet commun aux deux appartements était un carafon de Bohême, pour le kirsch chez Johann, pour la vodka chez Nordenskjoeld. Stéphy s'arrangea pour briser l'un, le faux... Nordenskjoeld put le recoller, mais, au retour chez Johann, la vue du beau flacon à kirsch intact était quand même une revanche.

L'Ombre accompagnait Stéphy jusqu'à la porte du bâtiment, et la jeune fille avait le temps dans l'ascenseur d'échanger sa tristesse et sa modestie contre les qualités filiales telles que les entendait Nordenskjoeld, l'assurance et la dureté. Elle trouvait le faux père préparant la boisson habituelle de ses filles d'eau, de simples Martini, et disposé au bavardage. Il vous démontrait d'abord, comme si cela était un honneur, qu'il n'avait aucune parenté avec l'explorateur. Pour Napoléon il était moins affirmatif, son grand-père ayant épousé une Française. Puis il amenait la discussion sur les différentes eaux potables du monde, qu'il connaissait pour avoir immergé au moins dans chacune une de ses filles; la seule ville où une fille Nordenskjoeld eût attrapé la typhoïde, servait une subvention chaque fois qu'il lui rappelait discrètement par un journal cette mésaventure. Il regardait Stéphy en clignant les yeux, habitué sans doute à voir ses filles disparaître toutes ou en partie dans leur piscine de verre. Puis il parlait d'elles : certaines lui avaient donné beaucoup de satisfactions; le père de l'une de ses filles était présentement vice-président des États-Unis. La chambre était tapissée de photographies qu'il expliquait à Stéphanie : les portraits de ses sœurs. Celle qui plongeait avec les deux ours blancs était la seule avec laquelle il se fût brouillé, une orpheline; aucun respect filial à attendre des orphelines. Celle-là, qui s'éventait assise sur un pliant de fer au fond de l'eau la plus pure du monde, celle de Detroit,

s'était fait récemment expulser du Portugal pour avoir insisté dans son allocution au public sur la ressemblance de son phoque et du roi d'Angleterre. — Cette petite fille de six ans? il ne la connaissait pas, mais il achetait parfois de beaux portraits d'enfants s'ils ressemblaient vaguement à l'une de ses filles. Pour celle-ci, c'était le portrait frappant de Marion. Frappant en effet, mais Stéphy voyait que le portrait de Marion en petite fille était postérieur en date à son portrait de femme.

Elle savourait tristement ce comique. Il lui semblait avoir déguisé Johann et ses vrais amis pour leur épargner quelque sinistre aventure. Nordenskjoeld ne se doutait pas qu'il était chargé de faire perdre leurs vraies pistes aux bêtes de proie qui eussent déchiqueté le vrai père et la vraie vie de Stéphy. On ne pouvait avoir aucun scrupule à se protéger du malheur par ce fantoche insensible et cet appartement stérilisé où le roi de Suède — les rois sont la seule famille des artistes de music-hall — était le seul homme qui eût sa photographie. Le jour où elle fut enfin contrainte d'y conduire l'Ombre était le jour de la saint Johann, et, dans sa vraie maison, emprisonnant d'un coup tous les amis de Moeller pour qu'aucune affection réelle ne fût dehors ce jour-là et vagabonde, elle avait laissé sous un prétexte les musiciens. Moeller avait à peine remarqué son départ, car, au moment où l'on désespérait de Rüdi, Rüdi était arrivé : on allait pouvoir commencer un trio, et chacun sait comme le duo est fastidieux et comme il ressemble à un duel où personne, ainsi que peut le faire à chaque mesure le hautbois dans le trio, ne vient relever les épées. Cette existence familiale et bourdonnante laissée en gage, Stéphy avait gravi avec l'Ombre l'escalier de Nordenskjoeld, et l'avait introduit dans une existence si truquée, qu'il lui semblait impossible qu'il ne s'en aperçût pas aussitôt.

L'Ombre n'avait rien vu. L'Ombre avait monté l'escalier avec les commissures des lèvres particulièrement contenues, telles qu'on les voit à ceux qui vont boire du sang. Il était animé d'une espèce de décision brutale, devant laquelle Stéphy se réjouissait d'avoir, au brave corps de Johann, substitué le grand corps pâle de Nordenskjoeld à sucer. L'Ombre s'était livré à diverses opérations dont Stéphy n'avait pas encore

imaginé qu'il fût capable, il avait bu de la bière, mangé du saumon fumé, et cette nourriture de conquérants avait amené au contraire chez lui une sorte d'euphorie bourgeoise. Ce personnage, qu'elle n'avait jamais vu qu'occupé à une course sans but et plus instante que celle du juif errant, s'asseyait, jouait aux échecs. Ces opérations familiales lui conféraient enfin cette couleur démoniaque qu'il n'avait pu obtenir du soleil de l'absence et du crime. Sous l'œil d'Oscar XII, le faux père et lui avaient l'air de jouer une âme. Puis Hillmacher était venu, en faux cousin, prendre un cocktail, et ils jouaient maintenant l'âme à trois au poker. Au-dessus on marchait, au-dessous on parlait, et entre ces bruits humains, à côté, par la fenêtre, des oiseaux gazouillaient, des abeilles volaient. L'Ombre ne perdait rien de cette résonance, nouvelle pour Stéphy, mais qu'il croyait l'acoustique de sa vie. Puis ils jouaient aux dominos, en un trio qui était la réplique, mais damnée, du trio Johann-Julius-Rüdi, — trio qui devait se payer le luxe en ce moment, Stéphy absente, de finir chaque morceau et de prendre, aux finales, cette satisfaction et ce repos exclus par les enjambements forcés de Stéphy. Nordenskjoeld regardait l'Ombre de son regard suffisant, bien incapable de voir en lui l'homme qu'on pouvait le moins juger comme un cube d'eau pure. Hillmacher, habitué à rencontrer surtout Stéphy au fond des eaux, continuait à correspondre avec elle par un langage qui n'ouvrait pas la bouche et des gestes qui n'eussent point troublé l'onde. Stéphy souffrait un peu de voir l'Ombre prendre autant de peine pour parler à ces apparences. Elle éprouvait du remords à appâter le malheur par de faux appâts; cette décision de transporter son amour hors de sa vie réelle était malgré tout un parjure, un reniement des promesses qu'elle s'était toujours faites. On s'insensibilise, paraît-il, pour enfanter, elle s'insensibiliserait pour la conception..., mais sa lâcheté lui faisait honte. Elle souffrait de voir le monstre fiancé, plongé sur Nordenskjoeld, se satisfaire de ce sang blanc. L'Ombre serait-elle donc aussi stupide que ces dieux grecs qui n'y voyaient rien, quand on substituait à Iphigénie une génisse? L'instinct qui avertit tous les humains des instants où ils sont de vrais ou de faux dramaturges en ce qui les concerne eux-mêmes, poussait

Stéphy à comparer le malaise de second ordre qu'elle éprouvait maintenant et l'oppression sans bornes qu'elle eût ressentie en lâchant l'Ombre dans sa vie véritable. Certes non, la scène à faire n'était pas faite! La vraie scène, c'était l'entrée de l'Ombre chez Johann, les salutations avec les prétendants, les conversations sur l'écoulement de la salive dans les bassons, sur les assurances d'animaux et les tubes pour fleurs, sur l'inutilité des parapluies à magnésium. Puis, c'était la musique, et l'Ombre soudain exclue si totalement de la réunion par la présence de Wagner et de Brahms qu'elle paraissait évoquée de la musique même; c'était le trio enflant ses joues, soufflant d'une poitrine pleine d'air pur et d'angoisse dans les hautbois et les flûtes, avec la hâte, à la fois, et la lenteur de ceux qui soufflent dans les poumons des asphyxiés, soudain rouges, soudain pâles, accordant à la musique les larmes qu'ils ne voulaient pas accorder à leur tristesse, et tels d'ailleurs que Stéphy les retrouva un peu plus tard, soufflant dans les poumons de Hændel. On ne saurait croire comment les trios de Hændel en particulier, par la dépense physique qu'ils leur causent, savent distraire les pères dont la fille s'égare, et les fiancés dont court la fiancée. Julius et Rüdi d'ailleurs ne voyaient pas sans espoir secret la conduite de Stéphy. Tout ce qu'elle faisait était incompréhensible, s'ils essayaient de l'expliquer par la passion du plongeon, et devenait éclatant s'ils l'expliquaient par l'amour. Ils n'hésitaient pas. C'était sans doute par l'amour d'un autre, mais c'est encore dans l'amour d'un autre qu'ils avaient le plus de chance de parvenir jusqu'à Stéphy. Peut-être un jour leur tour arriverait-il...

En effet, il arrivait, bride abattue.

***

— Et votre mère, où est sa tombe? — demanda l'Ombre le lendemain, alors qu'ils sortaient de leur bain habituel.

Stéphy fut prise de court. Il y avait toujours eu jusque-là un grand intervalle entre le moment de ses mensonges et la minute où elle était sortie de l'Océan.

— Au cimetière Concord.

Il fallut y aller, et par le plus court chemin qui relie la plage

au cimetière sur sa colline. Jamais non plus Stéphy n'était montée vers la tombe de sa mère sitôt après le bain, avec ce pas accéléré des parents qui débarquent du steamer et vont à l'hôpital. Aucun espoir cette fois. C'était un cimetière modèle, qui ressemblait, par la petitesse des croix et l'éloignement des tombes, à un ancien champ de bataille et il inspirait, comme un champ de bataille, plus de reconnaissance que de tristesse. A aucun moment, il ne donnait l'impression de cet entassement de cadavres, de ce silence par amas de silences, ni de cet ensemencement humain par vieillards bien alignés dans des sillons que donnent tant de nos charniers. Au-dessus du champ, des arbres gais, qui savaient parfaitement perdre leurs feuilles en hiver et épargnaient aux visiteurs l'allusion en eux-mêmes à de faciles symboles. Du feuillage encore tendre tombait parfois sur votre épaule une légère charge, un écureuil, agile et chaud, qui vous donnait à l'entrée en ce lieu à soupeser la vie. Enclos de buildings et d'universités, des étudiants et des clercs le parcouraient en tout sens, se pressant aux affaires les plus vivantes par un itinéraire commandé par les morts, tous vêtus en ce jour de couleurs claires et éveillant en vous l'idée de morts de printemps en sweater rouge et en tricot jaune. Il y avait juste quelques pies pour attrister le lieu, le deuil était confié à des oiseaux. Aucun monument, aucune fleur. Un gazon riche, couverture offerte par le pays des ancêtres, par l'Angleterre. Tout cela si loin de la mort que les hommes en chapeau melon qui creusaient un trou avaient l'air de chercher un trésor. Le seul terrain où les Américains contruisissent en profondeur, à dix mille dollars le mètre carré, comme l'autre, et où les familles et les gloires américaines avaient leurs profondes racines; le cimetière avec l'encaisse or la plus abondante, par l'or même et les bijoux, les morts les plus puissants en cuivre et en pétrole; une mine de morts, la plus valable dans le monde, d'où les jeunes Américains venaient extraire l'amour des ancêtres. On s'arrêtait plein de considération devant des tombes d'enfants, étonné que des enfants eussent été promus à la dignité d'aïeux.

— C'est là, — dit Stéphy.

Ce n'était pas là. Ses ombres véritables, Stéphy n'eut pas

le courage non plus de les présenter à son fiancé! Quelle était cette Virginia Smith, que les dates indiquaient à peu près pour remplacer sa vraie mère, Stéphy ne le saurait jamais, et elle était toute disposée à se trouver aussi une famille entière dans ces tombes, si le fiancé l'y poussait. Il y avait là justement à côté un monsieur Harold Bannerman, qui était mort en sauvant un cheval, et qui aurait fait le modèle des oncles. Peut-être éprouvait-elle une légère peine à tromper des morts, mais le fiancé n'était pas homme à distinguer sur Stéphy une légère peine nouvelle de ce qu'il croyait un ancien désespoir. Devant la croix de Virginia Smith, il s'éternisait, cependant que Stéphy, marchant hypocritement et sans hâte près d'un tertre qui était celui de son jumeau mort à six ans, s'arrangeait pour toucher de la main ce gazon et cette terre comme un bain. C'est ce que préfèrent les jumeaux morts... Et elle fit même en sorte, amenée par la promenade à la tombe de Lise Moeller, de s'arrêter adossée à la pierre, pour montrer à son fiancé le paysage. Dos à la morte, elle toucha de la main les lettres gravées, vérifiant à l'aveugle l'inscription pleine de mousse, la caressant... Les mères mortes adorent cela.

C'est ainsi que Stéphy avait préparé ses faux vivants et ses fausses ombres. Il ne lui restait plus qu'à substituer un faux amour à son vrai amour. Que de peines évitées, si chaque jeune fille avait un double, une jeune fille exactement semblable à elle, mais égoïste pour aimer, et insensible pour souffrir!

DEUXIÈME PARTIE

« C'est pour aujourd'hui, » pensa Stéphy.

Près d'elle son mari dormait. De ce sommeil sans ronflement, sans gémissement, sans rêves, auquel il se confiait tous les soirs comme à un coffre-fort. Dans son visage, son cou, ses épaules, aucun de ces plis, de ces affaissements qu'apporte au corps le sommeil. Il semblait plutôt une figure sculptée ou fondue, détachée de la croix par un antiquaire, par un antiquaire qui ne se contenterait pas d'étendre ses objets sur un coussin, mais les borderait chaque soir. Le bronzage de sa peau était si frais qu'il paraissait le devoir au

soleil de la nuit. Tout de lui n'était vraiment que bronze, que bronze tiède, hélas! et qui respirait. Il avait l'air d'un homme type, conservé dans les ténèbres pour que les hommes, le matin, ne prennent pas par erreur des tailles de géants ou de nains... Rien à craindre aujourd'hui; pas à craindre non plus que les hommes ne redevinssent des animaux ou des êtres supérieurs à l'homme. Le voir était aussi funeste aux doctrines de métempsychose qu'aux théories du passage de la grenouille ou du poisson à l'humain. Stéphy cherchait en vain sur lui les raccords à la vie animale et à la vie céleste. Que n'eût-elle pas donné maintenant pour que son mari, par un geste, par un sourire, la fît parfois penser, comme tous ses autres amis, à quelque insecte, à quelque oiseau! Mais il était un homme implacablement, homme changé en homme par un sort aussi volontaire que celui qui changeait un dieu amoureux en taureau ou en cygne. Stéphy avait longtemps espéré que ce ne serait pas seulement sous cette apparence monstrueuse qu'il lui donnerait l'amour. En vain. Sous des yeux perçants qui n'avaient jamais rien du lynx, sous des caresses qui n'avaient rien de félin, elle avait dû réprimer en elle cette joie de son corps qui la poussait à se donner au monde entier, et faire de l'amour une opération terriblement particulière. Les animaux inventés par les hommes pour personnifier le secret ou l'impossible s'écartaient eux-mêmes de lui, sphinx ou griffons... C'est en vain que Stéphy avait cherché, dans de pareils réveils, sur ce visage, sur ces mains, quelque place non humaine à embrasser.

— Je le jure, ce sera pour aujourd'hui! — dit Stéphy.

L'aube se levait. Stéphy la voyait, grise et rose, dans les volets de fer ajourés en forme de cœur. Elle ne souriait même plus de voir le jour neuf leur arriver par ces quarante cœurs frémissants; l'antithèse était vraiment trop facile. Elle alla ouvrir la fenêtre. De petits nuages flottaient au ras du lac, nés las, plus attirés aujourd'hui par l'eau que par le ciel. Quelques rougeurs annonçaient que le soleil allait prendre le départ, là-bas, loin sur la gauche, avec un terrible handicap. Dans l'air, pas un seul vol. Ce n'était pas ce matin que le dernier oiseau de nuit et le premier oiseau de jour, la vue également brouillée, se heurteraient. Il devait être plus tôt que ne pen-

sait Stéphy. On n'entendait pas encore ces coups sourds qui annonçaient les bûcherons canadiens au travail. Stéphy frissonna. Cette aiguille de réveil, qui devait la réveiller aujourd'hui pour toujours, elle l'avait mise en elle sur quatre heures de l'après-midi, et il n'était que quatre heures du matin!... Le lac s'éclairait, ses fausses lumières et ses vraies obscurités remplacées peu à peu par de vrais éclats et de fausses ombres, seul avantage pratique du jour... Des canards dormaient sur une planche à la dérive, fatigués, utilisant des bateaux, comme les hommes. Stéphy n'avait jamais vu aussi maussade cette heure blafarde consacrée, au début de chaque jour, à la mémoire du jour précédent. La forêt, les eaux, les airs, inertes, se donnaient à ces minutes d'immobilité moins en l'honneur de la création que de quelque découragement inconnu des hommes... Puis l'horizon entier s'ouvrit, et présenta à Stéphy, par des rencontres de nuages, des paliers de lumière, par un ciel et un lac embrasés, l'itinéraire divin d'une fuite qu'elle allait bientôt tenter par des changements de trains ou de tramways, et en frôlant des banlieues.

— Trente-six jours! — dit Stéphy.

Elle avait compté son bonheur par jour, comme les prisonniers leur prison. Trente-six jours pour une vie, c'était toujours cela. Avec une autre répartition, cela faisait deux jours de bonheur par an pendant dix-huit ans, ou quatre jours pendant neuf ans, moyenne encore acceptable.

— L'expérience est finie! — pensa-t-elle encore.

Ces trente-six jours, c'était à peu près, aussi, la durée de ces expériences qui aboutissent à la guérison d'une maladie jusque-là incurable, ou à la découverte d'un nouveau métal. Depuis les fiançailles chez Nordenskjoeld, l'Ombre s'était débarrassé de son indifférence fatale et était devenu le plus minutieux des fiancés. Pour cette union, que Stéphy avait toujours prévue éphémère, et à laquelle elle se préparait comme les éphémères à la vie, sans regards, sans bouche et sans oreilles, il avait voulu des anneaux de mariage. Il avait envoyé des bouquets quotidiens de fleurs blanches, il semblait parfois à Stéphy qu'il l'épousait pour le compte d'un autre, tant il était devenu formel. Ou encore qu'il répétait, point par point, un acte qui avait déjà eu lieu dans sa vie. Il

avait prévu jusqu'à un voyage de noces! Alors qu'elle eût préféré rester à New-York où il aurait suffi d'une erreur de mémoire ou de subway pour finir l'aventure, il avait exigé ce lac, cette solitude, où toute tristesse était entière, où toute volupté se prolongeait et s'éteignait en ses répercussions naturelles, où tous deux étaient chargés d'offrir le symbole du couple humain aux forêts et aux crépuscules. Il avait été un fiancé modèle. Elle lui en avait su gré, elle avait compris ses efforts. Chaque soir elle le devinait, à son balcon, de sa chambre et de sa vie pour toujours anonyme, contemplant la rue où chacune des maisons avait sa pancarte et son nom, où chaque nuage, chaque oiseau, chaque automobile portait terriblement son étiquette. Lui pour qui toute chose était morte dès qu'il en voyait la formule, qui connaissait la formule du printemps, de l'été, du talent, du génie, — elle le voyait pensant à elle, et s'efforçant de ne pas projeter sur son visage et son corps les deux étiquettes qui l'en écarteraient pour jamais et suffiraient à les déflorer : innocence et jeunesse. Mais parfois aussi elle sentait, tant sa réserve ou sa hardiesse étaient voulues, tant il donnait de solennité à cette future nuit de noces qui pour elle ne comptait qu'à peine, que cet homme entendait voir ce qu'il y a vraiment de nouveau dans une virginité nouvelle. Tout cela avait bien la lucidité d'une expérience. Il s'agissait sans doute d'expérimenter ce que devient une jeune fille qui s'abandonne sans réserve à l'amour. Les quelques expériences déjà effectuées étaient probablement périmées ou fausses, et il était extrêmement urgent de mener celle-là à terme, pour renseigner immédiatement l'humanité. Une fois que son fiancé disparaissait, ombre noire mangée par l'ombre dorée des rues, Stéphy avait l'impression, après son premier baiser ou sa première étreinte, que tout cela allait paraître en lettres rouges aux éditions de quelque agence. Tout cela, en tout cas, s'inscrivait quelque part avec du feu. Stéphy était sûre que ce n'était pas perdu pour toujours, dans le nombre des autres liaisons et des autres amours, et elle se donnait à ce sacrifice avec autant de calme qu'un savant à la rage.

— Comme tout est tranquille, pensa Stéphy. J'aurais mieux aimé du vent.

Ou de la pluie, ou de la neige. Ce n'était vraiment pas un

temps de fuite. Une femme demande à être aidée, quand elle se décide, fût-ce par un soupçon de brise, fut-ce un ouragan. Mais l'air ne bougeait pas, les feuilles avaient cette tranquillité qu'on exige pour les records de course à pied. Jamais record de fuite ne serait plus valable.

Pour ne pas réveiller son mari en ouvrant la porte, elle enjamba la fenêtre et fit son premier geste d'évasion. Les animaux ne perdaient pas une minute du seul moment de répit qui leur soit laissé depuis l'arrivée de l'homme sur la terre. Ils allaient au lac, oubliant leurs haines habituelles, oiseaux et quadrupèdes à pied, comme ils étaient allés jadis à l'arche. Tous venaient se laver de cette nuit, de cette catastrophe journalière qui avait sorti de l'eau jusqu'aux rats musqués et aux loutres. Les rives du lac étaient aussi peuplées que devait être désolé, à la même heure, le rivage de la mer. Stéphy regardait avec désillusion ce lac sans gouffre et sans tempête. Elle avait pensé parfois qu'un accident de leur canot, une noyade, apporterait sa solution. Mais rien à espérer aujourd'hui. Le nombre des drames terrestres, incendies, tremblements de terre, ruptures de barrage, est à peu près égal au nombre des drames qui se jouent entre les humains, mais Stéphy commençait à savoir qu'ils n'interviennent jamais à temps, si ce n'est chez les romanciers de second ordre, — et il était bien rare qu'ils ne servissent pas de conclusion à des vies heureuses, alors que les vies tourmentées se poursuivent sur des chemins de fer parfaits et des terres quiètes. Le raz de lac, ou le raid d'Indiens qui eût clos comme il convenait l'aventure de Stéphy s'opérait sans doute en ce moment, mais loin d'elle, et au préjudice de quelque couple modèle et bourgeois. Les hommes s'étaient réveillés. On entendait, pulsation régulière et lamentable de la forêt, le coup sourd de la hache des bûcherons. C'était les Franco-canadiens; on parlait le français, la langue maternelle de l'Ombre, avec quelques adjectifs du dix-septième siècle en plus, autour de chaque géant à abattre. Un ou deux oiseaux semblaient fuir dans la foule heureuse et lente des autres oiseaux. C'étaient les oiseaux du chêne fraîchement renversé! Appuyée à la fenêtre, hors de sa prison cette fois et du cercle magique, Stéphy retournée vers le dormeur, le regardait encore. Quel sommeil!

Le soleil donnait sur son visage à travers le volet, par trois cœurs vifs, tatouage éphémère, mais il dormait. Où trouvait-il ce sommeil continuel, sans drogues, sans fatigues, de même qu'il trouvait toujours de l'argent sans aller à aucune banque, comme un juif errant? Il n'avait pas non plus de banque de joie, de banque de sagesse, de banque d'intelligence. Chacune des minutes de sa vie semblait indépendante des autres minutes. Tout le stock amassé par l'humanité ne lui servait en rien. Impossible d'avoir un passé avec lui, ou seulement des souvenirs. Ce mois où Stéphy avait tout appris, joui et souffert, elle n'en retrouvait pas trace dans sa mémoire. Autrefois elle excusait cet homme d'avoir renoncé à cette chaleur centrale, cette intelligence centrale que l'humanité distribue aux humains. Elle avait pensé qu'il y avait une faute, un secret, un crime dans la vie de son mari. Elle en doutait maintenant. Il n'écrivait jamais, l'encre centrale de l'humanité ne lui parvenait point. Il ne lisait pas non plus, comme si un livre était aussi un papier à remplir par le lecteur. Ce n'était pas le fait d'un esprit désœuvré. Il y avait quelque chose de prodigieusement actif dans sa vie intérieure, dans ses gestes, et tout se serait expliqué s'il avait recherché la pierre philosophale ou le mouvement perpétuel. Mais ce qu'il cherchait ne profiterait certainement pas aux hommes, ni à Stéphy. Il avait une occupation en dehors du temps, du genre de celles auxquelles se livrent lentement et jalousement les morts... Le jour où il avait été obligé de dire son nom, devant le faux pasteur trouvé par Hillmacher, et où il s'était appelé Jérôme Bardini, elle avait d'abord cru qu'il donnait un pseudonyme. Elle croyait aujourd'hui que c'était son vrai nom, et qu'il avait eu recours à ce vrai nom parce que ce qui lui semblait le plus vide, le plus irréel, était encore ce qui lui avait appartenu. Stéphy avait maintenant l'impression de vivre, non à côté de l'aventure, du crime, mais du vide. Elle avait remarqué dans leurs promenades que les oiseaux, les abeilles heurtaient Jérôme à chaque instant. Peut-être n'était-il pas visible aux animaux.

Elle avait pensé un jour qu'il paraissait être sans patrie et voulu l'expliquer par cela. Moeller avait eu quelque temps un camarade sans patrie, un nommé Smith, qui venait essayer chez lui les instruments à vent. La conversation avec Smith

était difficile. Il était vraiment sans patrie, non du fait d'un renoncement, mais parce que la méthode et les pays adoptés par ses parents pour la conception, le mariage et l'accouchement ne lui permettait pas d'en avoir. Aucun goût d'ailleurs ne le poussait vers aucun pays. Il y avait de l'esperanto dans sa façon de boire ou de manger. Or, il suffisait de quelques jours pour que ses hôtes fussent accablés de la non participation de Smith aux grands mouvements humains, guerre, aviation, traités de commerce, et de son extrême sensibilité à tous les mouvements animaux, pestes, coqueluches, ou maladies du poil. Le brave Moeller lui-même butait avec Smith dans l'entretien le plus technique, comme si les hautbois, bassons et clarinettes se sentaient soudain une nationalité agressive contre l'intrus qui leur soufflait un souffle sans nation, et qui n'avait pas de façon aimée de placer le verbe dans la phrase. Mais pour Jérôme, c'était plus grave encore. Ce n'était pas le don de la patrie qui lui manquait, mais le don de la terre. Certains êtres, en entrant dans la salle où les autres causent et rient, arrivent par le froid de leur seule présence, à faire de chaque personne un être isolé : Jérôme arrivait à obtenir cela des objets. Tables, lampes, tasses, étaient déchus en sa présence de leur qualité de compagnons, et devenaient des tasses, des lampes, des tables. Il pétrifiait la pierre, il changeait le bois en bois. Malgré les promesses qu'elle s'était faites, Stéphy avait tenté d'appareiller dans le chalet les rideaux, les étoffes du lit, la vaisselle. Il suffisait que Jérôme entrât pour que chaque objet se dégageât des autres. Devant lui, un fluide d'égoïsme ou d'orgueil traversait les corps les moins conducteurs, et donnait au bouchon de liège tombé de la bouteille la densité d'un ennemi.

Au début du mariage, Stéphy avait eu un certain espoir. Pendant qu'il la pressait dans ses bras, au plus profond de la nuit, Jérôme parlait. Il approchait ses lèvres de Stéphy, et parlait. On eût dit que, pour doubler sa volupté, il la doublait d'une espèce de parjure, de damnation, qui consistait à parler du passé. Tous les soirs, il reprenait ce conte des *Mille et une Nuits*, étendu comme sur la dalle par laquelle on enfouit ses secrets. Il ne racontait rien, il décrivait seulement des êtres ou des objets, mais Stéphy pensait qu'un jour toutes

ces descriptions formeraient d'elles-mêmes une aventure, la vie de Jérôme sans doute, et elle écoutait désespérément. Aujourd'hui, c'était une maison qu'il décrivait, pierre par pierre, donnant le détail des balustres, des corniches, de tuiles entremêlées d'ardoises, de girouettes, avec une voix que brisait parfois le plaisir. Ou bien c'était une femme, chacun de ses vêtements, son chapeau, la couleur de la cape, de l'intérieur de la cape, des poches de l'intérieur de la cape, ses souliers, sa main, son oreille. Ou bien un paysage... Tout ce qui serait gravé sur la prunelle d'un assassiné, en petits meubles, en branchages, en petits animaux : un Dürer... Stéphy écoutait sans mot dire ces aveux, qui pour elle étaient devenus un tel synonyme de volupté qu'une parole de confidence, dite par Jérôme debout, lui eût procuré le bonheur. Puis un jour, il s'était tu, et la nuit s'écoulait depuis dans un double silence.

Tout cela était en somme à peu près comme elle l'avait imaginé, les descriptions dans le lit en plus, l'égoïsme des objets en moins. Les jours où se mêlaient en elle les tristesses de ses deux existences, et où elle n'avait plus la force de les isoler, il arrivait heureusement une lettre de Moeller, qui leur faisait reprendre leur distance respective. Sans avouer la vérité à Moeller, elle lui avait dit qu'elle aimait quelqu'un, qu'elle allait passer avec lui un ou deux mois chez une amie commune, au bord d'un lac... Sur l'enveloppe au blason de la lutherie Hartford, en grandes lettres moulées, il écrivait sa lettre à l'adresse de Stéphanie Moeller, aux bons soins de Madame Jérôme Bardini, sans se douter que cette dernière ne la transmettrait pas, et il disait :

Carissima Stephania. Je me réjouis que le chalet de cette charmante dame Bardini soit au bord d'un lac. Ma petite Stephania, habituée à flotter inerte sur les flots salés, doit être obligée, pour réussir la planche sur ces eaux légères, de remuer imperceptiblement le pouce ou l'orteil, etc., etc... Nous te regrettons bien. Mais as-tu remarqué, sur ton lac, la belle acoustique et les beaux échos? Tu n'as pas d'échos sur la mer. Tu obtiens sur un lac de quelques hectares, avec l'instrument le moins sonore, des effets absolument perdus sur l'Océan. N'hésite pas à parler à voix haute avec mon cher futur gendre quand vous traverserez le lac en bateau, ou à chanter. Chante-t-il? Tu seras

très aimable, s'il chante, de me donner les indications pour acheter sa musique car j'entends lui fournir, le jour de son retour, l'occasion d'un beau solo. Le malheur est que le canot automobile assourdit tout de nos jours et obligera bientôt les poissons à parler.

Je voulais te dire, chère Stéphanie, que, si vous vous mariez, il vous faudra prendre une bonne. Un ménage amoureux ne peut vivre sans bonne. La bonne vous décharge de l'être matériel qui est en vous, vous évite cuisine, vaisselle, etc., etc... Une maîtresse de maison peut évidemment frotter elle-même les meubles marquetés, car la bonne prend toujours la marqueterie à rebours, ainsi que tous bois chevillés, et aussi incrustations de cuivre, dans tables à thé ou armoires, difficiles à réparer, les colles étant peu fortes de nos jours. Nous avons débattu cette question avec Bergmann et Rüdi (ou Julius et Spetzheim : as-tu remarqué que, lorsqu'on appelle l'un par son nom de famille, on appelle l'autre par son prénom?) Spetzheim te rappelle qu'il faut assurer la bonne sinon tu es responsable pour entorses, brûlures, et chute d'échelles quand elle nettoye les vitres. Il n'était pas de bonne humeur ces jours-ci, ni moi non plus, car nous avons eu une messe en si mineur ratée. Ils avaient tout simplement supprimé le second « Kyrie »! Le double appel, le double déchirement, la double vision de Dieu, ils l'avaient supprimé! Déception aussi pour les chœurs scandinaves. Pour une fois, j'ai suivi tes préceptes et suis parti au milieu de la cantate, mais j'ai, depuis, l'impression qu'ils continuent à chanter. Pénible. Je repasserai par la salle vide. Grieg höchst altmodisch, but lovely. Je t'embrasse tendrement et présente à mon futur gendre mes dévouées salutations.

JOHANN MOELLER

On pense si la signature de celui qui signait au burin les violons Hartford était superbe.

Stéphy souriait malgré tout, en pensant au solo de Jérôme.

***

Mais ce n'était pas pour cela que Stéphy avait décidé de fuir Jérôme... Car il y avait malgré tout de l'entente dans leur union. Leur couple, quand ils allaient au lac, ressemblait plutôt au premier couple de l'humanité qu'au dernier, mais

c'était un couple. L'homme auquel répugne tout passé, toute banalité, toute redite, et la femme qui ne questionne pas, qui ne raconte pas, forment assurément un couple. Libérés de ces vêtements encrassés de leur histoire, une fois nus, ils étaient même un couple parfait, tant leurs sens et leurs membres, par des mesures infinitésimales, s'ajustaient au millimètre. Stéphy profitait, comme jamais fille n'a profité, de cette ombre que lui donnait la taille plus haute de Jérôme, de ce ventre concave où s'épanouissait son ventre légèrement arrondi, du son de ces pas lourds près du bruit léger de ses pas. Mais il lui était venu un jour, comme une illumination, l'idée que Jérôme disparaîtrait bientôt.

Dès qu'elle eut pensé à ce dénouement, elle sentit qu'elle était dans la vérité, et que le moment même n'en était plus très loin. Il lui sembla que la dose d'inconnu qui était en Jérôme s'épaississait encore. Cela ne se traduisait pas par des impatiences, des nerfs; tous les mouvements de Jérôme au contraire révélaient plus d'aisance, de tranquillité, l'aisance des oiseaux qui ont décidé de s'envoler tout à l'heure. La familiarité que donne aux ennemis mêmes le fait de dormir ensemble et de prendre ses repas en commun s'évanouissait. S'il heurtait le bras de Stéphy en prenant le sel, il s'excusait. On eût dit qu'il reprenait sa distance, la distance à laquelle il serait libre à nouveau. Jusqu'à son langage était plus châtié, moins personnel; dans cet anglais où il se mouvait pourtant avec difficulté, il trouvait des raffinements, des simplifications : chaque mot semblait le porter plus haut ou plus bas qu'il n'eût fallu avec Stéphy, surtout plus haut. Stéphy l'entendait avec tristesse employer ces expressions poétiques qui annonçaient le retour en lui de la sécheresse et de la désolation. Tout de lui reprenait, la hauteur, la noblesse du premier mois; il n'aurait vraiment pas à se plaindre de la vie passée avec Stéphy, nulle médiocrité n'en résultait vraiment pour lui. Elle le sentait se retirer de cette vie doucement, par un reflux lent et propre. Le silence augmentait entre eux, mais ce silence particulier pendant lequel l'on essaye d'ouvrir sans bruit une porte, ou de dénouer un nœud, ou de chausser des patins sans que les parents entendent. Jusqu'au bruit de ses pas était plus sourd. Il marchait avec la lenteur des gens qui vont tout à coup

prendre le galop. Isolé, sans relations avec des voisins, sans goût de chasse ou de pêche, il avait maintenant des heures fixes de promenade et d'absence, et ces manies réservées aux conjurés et aux contrebandiers. Tous les après-midi, pendant que Stéphy dormait sur la véranda ouverte sur le lac, il partait. Il partait sans bruit, sans adieu, pour un départ éternel. Une fois évanoui le frisson des haies qu'il avait écartées, elle se levait, entrait dans la maison. Elle y cherchait au début une lettre à son nom, posée en évidence sur la table, elle cherchait la valise de Jérôme. Mais la présence de ces objets, et des vêtements, et la vue des flacons de toilette combles de leur liquide, ne la rassuraient même plus. Elle sentait qu'il disparaîtrait comme disparaît un noyé, sans chapeau et sans mouchoir. Tout était en place, terriblement en place, comme après l'accident qui a tué celui avec qui vous viviez. Mais cet éclat, ce soleil qui jouait sur ces cuirs et ces verreries étaient bien la première moisissure qui se pose sur une garde-robe abandonnée. Elle revenait à la véranda. La nature aussi avait pris cet aspect décoloré et plat, cette maigreur de décor que donne le malheur aux paysages les plus sains, aux soirées les plus en relief. A nouveau étendue, Stéphy jouissait de ces avances sur son deuil, de ces fragments et de cette habitude de malheur parvenus à elle avant le malheur même. Le murmure du lac, parole la plus récente pourtant des eaux dans leur débat contre la terre, avait le son vide d'une condoléance apprise par cœur aussi bien pour Médée que pour Stéphy. Tout ce que Stéphy eût pris autrefois pour des attentions de la nature, — le geste de ce grand érable qui, miné par quelque orage, choisissait cette minute pour s'abattre, racines soudain à l'air et hautes branches dans le lac, le heurt de ces oiseaux-mouches qui blessaient son visage de ce doux choc qu'elle connaissait si bien par celui des poissons dans la mer, — ne lui semblaient que les répétitions malhabiles de couplets périmés. Une heure, deux heures passaient... L'idée de la nuit solitaire, du réveil dans ce désespoir, amenait enfin des larmes... Mais tout à coup, du même pas amorti, poussant doucement la barrière, avec un sourire qu'il était allé chercher au cœur de l'égoïsme, avec cette douceur qu'a tout être indifférent qui revient, qu'a le soleil, qu'a le printemps, Jérôme revenait.

Hier elle l'avait suivi. Elle avait pris son caoutchouc et l'avait suivi. Un caoutchouc vert feuille par lequel cette femme avait espéré autrefois séduire son mari, et qui servirait du moins aujourd'hui à la lui rendre invisible. Jérôme avait pris à travers la forêt, mais un aspect de piste indiquait qu'il faisait souvent ce chemin. Il allait sans hésitations, de la marche de ceux qui vont secrètement nourrir un évadé ou creuser dans un terrain aurifère, avec des arrêts qui semblaient vouloir tromper, non les hommes absents, mais les arbres et les fourrés, sur le vrai but de sa promenade, ici se suspendant à une branche, là tâtant du pied un marécage, là lançant une pierre, — tous les gestes du vieux rentier désabusé et de Siegfried au réveil. Il sifflait, il chantait; il ne pouvait s'agir d'un entraînement au suicide, ainsi que Stéphy l'avait d'abord craint : elle écoutait quel son avait la joie de Jérôme. Pendant qu'il avançait de son pas régulier, elle courait d'un arbre à l'autre, parfois presque confondue avec la mousse qui couvre le flanc exposé aux pluies et aux vents, parfois elle-même mousse suprême sur le flanc exposé au midi. Jérôme allait, sans hâte, indifférent à cet arbre vivant qui le suivait et l'épiait. Stéphy courait, de ces bonds de dix ou de vingt mètres que font les soldats dans les assauts. Le caoutchouc vert avait déjà tout ce que porte un vrai tronc, de la vraie mousse, de l'humidité, ou cette suie qu'on prend aux arbres les plus neufs. Le chemin était familier à Jérôme. Le soin machinal qu'il en avait, écartant les brindilles, les ronces, écrasant les mottes de taupes, comblant les trous de blaireaux, en avait fait le seul chemin de parc dans cette forêt, une voie lisse comme celle qu'avait préparée Robinson pour lancer son bateau. Le bateau était-il achevé? Était-ce le bateau lui-même, tout paré, comble de ses vivres, cet homme sans chapeau, sans valise et sans mouchoir? Ou encore assistait-elle au départ lui-même? Soudain Jérôme s'arrêta. Il s'assit, non pour une halte de quelques minutes, mais comme s'il était arrivé. C'est là qu'était le terrain aurifère, l'évadé affamé, dans cette clairière surélevée et dégagée vers l'ouest. Que regardait-il ainsi à l'horizon, immobile maintenant, se penchant parfois avec peine, comme un chien au bout de sa laisse? Stéphy grimpa sur des rochers, et vit...

Elle vit un paysage à peu près semblable à celui qui s'étendait devant la véranda. Un lac, peut-être plus petit, des collines un peu plus hautes, mais la même beauté répartie différemment sur les crêtes et les eaux. Le même îlot nu, que n'effleurait jamais aucun oiseau d'eau, tant il semblait un piège de la terre. Le même décor sous lequel eût apparu, s'il avait été éclairé du dedans et non de l'extérieur, le même nombre de poissons et de bêtes des bois. La réplique parfaite de ce paysage dont Jérôme détournait paresseusement les yeux, une fois à la villa, mais qu'il semblait observer, en ce moment, passionnément, et comme on n'observe point un spectacle vivant ou un drame, Stéphy comprenait trop son attrait : c'était le paysage où Stéphy n'était pas. Elle voyait elle-même ce que son absence donnait à ce tableau. Alors que le cri des cygnes de l'autre lac, l'appel du loup égaré, du grand-duc lui paraissaient chaque soir des cris de phonographe, et qu'elle n'était pas plus sensible à l'autre lune et à l'autre soleil qu'à des projecteurs, elle entendait à nouveau de vrais bruits et de vrais cris, à partir de la ligne sur laquelle était assis Jérôme, et voyait de vraies lumières. C'était une espèce de terre promise qui s'ouvrait là, promise à Jérôme, refusée à elle. Elle éprouvait elle aussi, sur ce rocher, une joie sans borne à voir cette partie du monde miraculeusement préservée. Soudain elle frémit.

Jérôme s'était dévêtu et se préparait au bain. Elle voulait en douter encore. Les hommes jettent leurs vêtements pour un rien, pour grimper, pour courir. Le soleil était doux et chaud, peut-être allait-il seulement s'étendre au soleil. Toute cette communauté des ondes, des flots salés ou purs, il n'était pas possible qu'il la reniât, seul serment, tacite mais solennel, qu'il eût jamais prononcé. Mais déjà il allait vers le lac; elle le voyait enfin à la fois dans sa nudité et sa vérité. Vers ce lac ignorant de l'autre lac son jumeau, ignorant de Stéphy, il allait prendre son bain lustral. Il s'accroupit, caressa de sa main l'onde qui lui répondit de toute sa virginité, la caressa, plus hypocrite que l'eau, revint en arrière, s'étendit, installant autour de l'acte le plus simple tout un appareil de gestes et d'hésitations qui en faisaient un crime. Puis, monté sur une roche, il s'apprêta à plonger, s'amusant à parodier, sans

acrimonie d'ailleurs et plutôt avec une certaine gaieté, les mouvements de Stéphy sur son plongeoir. Puis il plongea, mal : rien de Stéphy dans ce départ en grenouille. Que n'eût-elle pas donné pour qu'il se heurtât au fond de l'eau à Stéphy elle-même, morte ou vivante! Puis, adossé à la roche, Andromède masculine dont Stéphy était le pauvre monstre, il s'offrit à cette brise neuve, semée d'oiseaux tout neufs et à ce soleil jeune du jour qui venait le délivrer. Stéphy fût restée là aussi jusqu'au soir, si elle n'avait eu peur qu'il se retournât soudain ou qu'il ne rentrât avant elle, et la crût elle aussi disparue...

Comment?

Quoi?

L'idée qu'elle pouvait disparaître avant lui l'éclaira soudain tout entière. Comment n'avait-elle pas imaginé déjà cette solution, la seule qui épargnât tout?

Quand?

Elle pensa qu'elle pouvait partir aussitôt. Le plus tôt serait le mieux. Mais elle n'avait sur lui qu'une faible avance. Elle partirait demain, pendant sa promenade.

Dans son costume d'espoir, elle regagna en courant la maison. Une heure elle attendit, de plus en plus anxieuse. Allait-il revenir? N'avait-elle pas assisté, non à une trahison, mais à un départ? Allait-elle avoir à l'attendre toute sa vie pour n'avoir pas su se décider un jour plus tôt? Non! Elle entendit ses pas sur le gazon, puis sur le sable, puis sur le sol de bois : il avait repris tout son poids en arrivant près d'elle. Il vint selon son habitude s'asseoir à son chevet, les yeux fixés sur le faux lac, les faux reflets, les fausses cernes des fausses rives. Vers cinq heures, de faux nuages voilèrent une seconde le faux soleil... C'était l'heure de leur bain habituel...

— C'est l'heure du bain, — dit Stéphy.

Allait-il dire qu'il s'était baigné, ou simplement, par décence, s'excuser et la laisser baigner seule?

— En effet, — dit-il en se levant, — c'est l'heure du bain.

Ils allèrent au bain. Jamais humains n'avaient été pareillement nus, et la vérité aussi voilée.

Stéphy était arrivée à la station juste à temps pour monter dans ce dernier wagon où les compagnies d'Europe mettent

leurs bagages et les compagnies américaines les millionnaires. D'abord elle fut un bagage. Elle s'appareillait encore trop peu au genre humain, pour ne pas être torturée par le seul fait du voyage. Car c'était l'été, saison stable pour ce règne animal et végétal auquel elle appartenait depuis trois mois, et où les oiseaux migrateurs enfin casés ne daignent se déplacer que devant la tempête. Les gestes des hommes secouaient les oiseaux comme une poussière colorée, qui se déposait vite là d'où elle s'était levée. On sentait les oiseaux-mouches organiser leur vie autour d'un seul pied de fuchsia, les goélands incapables de suivre un poisson au delà de l'ombre des digues, et sur les branches de l'érable l'oiseau aboyeur aussi peu nomade qu'un chien. Au milieu d'aigles de plomb, de merles qui allaient de préférence à pied, la douce Stéphy émigrait de la saison divine à la saison humaine. Avec la valise de ceux qui sortent de prison, elle en sortait. Elle ne pleurait pas. Elle s'était surprise à sourire en demandant son billet, premier sourire instinctif au premier de ces hommes dont elle regagnait le règne; elle n'avait même pas attendu le second. Elle n'avait plus l'impression d'une fuite, mais d'une libération, de la libération de quelque service d'état ou de quelque vœu. Ce service dans un monde ultra-sensible, dans une âme large et déchaînée, si peu obligatoire de nos jours, elle venait de l'achever. Elle rentrait sans remords, sans regret. Elle était de la classe...

La libération n'était pas générale : Stéphy apercevait, malgré elle, à tous les points où la nature se courbe, au virage des fleuves, aux baies des lacs, aux carrefours, des filles au flanc droit pressé contre le flanc gauche des hommes, la main droite heureuse, la main gauche vide, désespérées d'être surprises dans leur accolade par quelque passant solitaire, mais satisfaites d'êtres vues par tout l'autocar ou par le train, détruisant un devoir familial, remplissant un devoir national. Que faisait Jérôme, là-bas, au retour de son bain de traître, devant la maison vide? Pour une fois la cherchait-il? Pour une fois l'appelait-il tout haut? Pour une fois embrassait-il cette photographie encadrée de Stéphy, sur laquelle Stéphy cherchait tous les jours, vainement, cet arc humide que l'on trouve sur le verre de toutes les photographies aimées? La remerciait-il d'avoir compris? Au-dessus de cette union, pen-

dant laquelle aucun n'avait parlé, c'est-à-dire n'avait menti, comprenait-il qu'il n'y avait plus que les unions avec les animaux ou avec les statues? Le train se remplissait. Les hommes qui montaient ou descendaient, étaient si inconscients de leur obésité, de leur air méchant, de leurs bajoues, qu'ils semblaient tous à quelque point aveugles. Plus ils étaient laids, plus Stéphy par bonheur avait l'impression d'être invisible. Tout n'était pas beau non plus de ce qu'elle voyait par la portière; des charretiers battaient des chevaux; une mère battait son enfant sur deux jolies fesses qui semblaient dans une sordide banlieue le seul visage de la jeunesse; autour de jeunes gens brutaux s'empressaient des femmes tellement court vêtues que l'on pouvait raisonnablement situer à dix centimètres au-dessus du nombril, d'après l'ensemble de la robe, l'objet caché de leur pudeur. La mort même semblait une solution trop sublime pour libérer le monde de tant d'aigreur, de graisses et de grossièretés. Seule la vue des monuments calmait un peu Stéphy; la vue des églises fraîchement peintes, des bibliothèques et des hôtels de ville isolés au milieu des pelouses ou des cimetières la réconciliait, sinon avec les hommes, du moins avec les maisons. Il y avait aussi de temps en temps un beau golf, où femmes et hommes se livraient des batailles conduites par assauts successifs, comme ils font aussi, mais moins bien, dans l'amour. Comme c'était bien là la mission suprême des humains sur la terre, celle qui convenait le mieux à leur esprit, à leur ambition, poser une balle de buis par terre et taper dessus avec un club! Des couples rentraient au pavillon, fiers et chargés d'une noble fatigue, quittant ces gazons avec des gestes et aussi beaucoup de nez d'apôtres. C'était tout ce qui restait de pastoral dans l'humanité... Puis le soir tomba. Aux lumières colorées des faubourgs, Stéphy comprit qu'il était dimanche. Puis toutes ces maisons avec lesquelles elle s'était réconciliée, grandirent, portèrent elles-mêmes les jardins, la nature; le rapide changea son fracas contre le fracas des trains de banlieue. Cette clarté, obscure là-bas, sur la droite, c'était New-York. Cette ombre claire, là-bas, sur la gauche, c'était l'Océan. Qu'il allait être bon d'y plonger, dès demain, et d'avoir à lécher des lèvres salées au lieu de lèvres fades!

A la porte, elle attendit.

On jouait, chez Moeller. On jouait en quatuor l'*entrée d'Alexandre en Bactriane*. On le jouait à trois. Elle reconnaissait l'alto de Rüdi, le violon de Julius, le basson de Johann; ils n'avaient pas été jusqu'à échanger leurs instruments dans leur tristesse. La partie que Stéphy tenait au piano n'était jouée par personne, mais l'imagination des trois musiciens, leur amour pour l'absente, pour la musique absente, avait comblé ce vide, ou plutôt ils l'utilisaient comme une vraie partie. Pour la Fuite des reines vers Bactres, Stéphy entendait l'alto jouer, s'arrêter, autour de la partie absente, autour de ce silence qui était son propre silence, et terminer sur une série de phrases interrompues qui laissaient croire que Rüdi défaillait, mais qui en fait étaient un duo. A la figure suivante le violon, pour marquer les pas légers des cavaliers macédoniens par rapport à la marche des dromadaires, répondait, avec une douceur infinie, à ce piano qu'on n'entendait pas. Puis venait l'épisode du Trésor ouvert et dédaigné, et le basson qui devait reprendre à sa dernière note la mélodie de Stéphy, mordait tendrement sur le faux vide. Ces trois hommes, dans ce beau jour, comptaient l'absence de Stéphy par temps, la battaient du pied, du genou, de la tête, et quand vint le solo du piano des statues prébouddhiques, où elle triomphait et qui durait deux minutes entières, elle perçut un silence absolu, dans lequel tout profane eût vu le terme du concert, mais qu'elle sentait pour les trois amis annelé de beautés, gonflé à se rompre par un seul dièse, amené à l'abîme par un seul bémol de silence. Ils l'entendaient sous toutes ses formes, de toutes les façons dont le jeu changeant de Stéphy l'avait joué au cours de toutes leurs séances. Au milieu juste du solo, que souligne une simple note de l'alto, elle entendit le basson et le violon jouer aussi cette note unique, marquer ce point suprême de son absence, admis on ne sait pourquoi à cette privauté. A travers la porte, elle les devinait maintenant souriant à ce furioso qu'elle avait pris un jour en allegretto, par malice, tous trois animés, dans cette absence de sons, du délire et du rythme de la musique même, et, quand son fantôme muet eut plaqué l'accord en fa, ils repartirent avec un ensemble et une ferveur qui ne se trouve plus que dans les acclamations

de la police secrète à la vue d'un roi... Non seulement pour le cortège d'Alexandre, mais aussi pour le café au lait, pour le chocolat viennois, ils avaient dû observer le silence autour de sa partie de maîtresse de maison, autour des schnecken rompus, de la crème distribuée... Ils attaquaient le finale, où Bucéphale se cabre devant l'obélisque enchanté, quand elle sonna...

Ils s'arrêtèrent net. Il ne leur vint pas à l'idée d'accepter cette partie dans le quatuor et de fêter le bruit de la sonnette. Le temps d'égoutter un basson, d'enlever l'embouchure, de l'étendre sur son tapis de velours, de suspendre l'instrument, d'appuyer sur les anches levées, et Johann venait, ouvrait la porte. Le retour de Stéphanie était trop semblable à une vérité d'opéra pour qu'il ne le comprît pas du premier coup.

— Oh! Stéphanie, qu'y a-t-il?

Elle entrait dans l'antichambre. Elle voyait dans l'autre pièce, émergeant des chambranles, une jambe de Rüdi avec fragment de jarretelle, et un bras de Julius, avec manchette. Elle enlevait son cache-poussière, un cache-poussière bleu doré sur lequel la poussière bleu doré ne se voyait point. Elle avait un pauvre visage blanc, sur lequel tout se voyait, le brun, le noir, et aussi, au-dessous des paupières, le bleu sombre.

— Et ton fiancé? demanda-t-il.

— Je l'ai quitté. Je suis partie sans le prévenir.

— Tu ne l'aimais pas?

— Si.

— Chère Stéphy, tu l'aimais trop!

C'était bien ainsi que Moeller expliquait l'existence, lui qui eût supporté sans dire mot vingt ans de bagne avec une mégère, qui admettait la pérennité des ménages qui se battent et se détestent, il comprenait en effet qu'on se suicidât parce que la vie était trop belle, qu'on se séparât parce qu'on s'aimait trop. Si l'on n'admettait pas de pareilles solutions, où seraient les vérités musicales? D'ailleurs pourquoi sépare-t-on, au lieu de les accoupler, l'alto du violoncelle, le hautbois de la clarinette?

— Julius et Spetzheim sont là, — dit-il. — Nous jouons l'*Entrée en Bactriane.*

— Terminez-la, — dit Stéphy. — Je vous rejoins. Tu peux leur dire la vérité.

Comme elle débouclait sa valise, elle entendit Moeller qui disait aux deux jeunes gens :

— Elle est revenue. Elle l'a quitté sans le prévenir. Elle l'aimait trop.

Sur la place d'honneur de Bactres, entre le massacre des bayadères hindoues et le triomphe des Taureaux, de pareilles décisions se comprennent d'elles-mêmes. Rüdi et Julius se remirent à jouer. La seule différence fut que l'alto et le violon, qui jusque-là croyaient jouer des partitions amies, s'aperçurent qu'elles étaient hostiles. Stéphy attendit le finale. L'époque où elle arrêtait les mélodies au milieu des phrases était passée pour toujours. Le souci, la conscience bourgeoise, qui consiste à finir les quatuors, à achever les sonates, cette besogne de femme de ménage du sublime, elle l'acceptait. Plus de tremplin, dans la musique, désormais, mais un manège.

Elle entra. Les deux seconds fiancés se levèrent. Pour lui tendre la main, ils passèrent à la main gauche alto et archet, violon et archet, recette merveilleuse pour n'avoir pas l'air, du côté qui ne touchait pas Stéphy, d'un être maladroit et emprunté. Une honte interdisait à Julius de demander des nouvelles de Stéphy, et il lui donnait des siennes.

— Très bien, je vous remercie, J'ai un peu souffert de mon foie.

Ah! il souffrait du foie, on allait changer cela.

— Tiens, de l'eau?

— Non, Stéphy, du kirsch.

— Et cela, du cacaocream?

— Non, du rhum.

Tous trois rougissaient un peu. Depuis qu'il n'y avait plus de femme dans la maison, ils se permettaient certaines licences. Ils fumaient de mauvais cigares au lieu de bonnes cigarettes, et le café à la crème était suivi d'alcool. Ils s'en voulaient d'être surpris à ne pas respecter son absence. Ils avalèrent leur petit verre d'un coup pour en finir. Le hoquet de Julius servit une minute de métronome.

— Tu as bien fait de revenir, — dit Moeller en riant. — Tu vois, nous sombrions!

Elle s'approcha du piano.

— Alors, que jouons-nous?

— Mozart, — dit Julius.
— Bach, — dit Moeller.
— Schubert, — dit Rüdi.

Ils avaient l'air de crier leur nom. En fait, à l'appel de Stéphy, chacun criait son nom suprême. Pour la tromper, ils accrochaient chacun à son visage le masque divin qui leur servait aussi pour faire leur raie devant leur propre miroir. Hélas, sous ces noms suprêmes, Stéphy ne pouvait plus voir que Moeller, Bergmann, et Spetzheim. Le déguisement même de la musique et du génie ne dissimulait plus pour elle les humains. Même ces cheveux ébouriffés de Rüdi, les cheveux même de Schubert, il n'y avait pas à discuter, elle les voyait sur lui comme une perruque, collés à son crâne... Elle posa les doigts sur le piano... Elle frissonna... Elle ne s'attendait pas, après deux mois, à toucher ainsi des os.., et si froids! Que la musique avait maigri, depuis son départ!

Mais, étalés autour des squelettes de Mozart, de Bach, de Schubert, les trois corps replets des trois musiciens attendaient, émus, et si impatients qu'il eût fallu, pour ce quatuor de Mozart, un départ au revolver. Ils attaquèrent la première note individuellement, comme s'il s'agissait d'une course, — souvent dans la suite, Johann devait leur rappeler ce scandale; — à la seconde note déjà accouplés pour toujours. Par la fenêtre un vent léger, plus aveugle que Stéphy, caressait les boucles de Rüdi. Les trois têtes s'agitaient en mesure, avec béatitude. Penchée sur le piano, Stéphy n'essayait pas plus de voir devant elle que la pianiste du cinéma. Elle savait par cœur le jeu des ombres. Mais les deux fiancés, également habiles, avaient déjà trouvé le moyen de voir partout une Stéphy joyeuse et consentante, de l'entendre partout rire et chanter. C'était simplement de ne jamais regarder la vraie Stéphy courbée et lasse, de ne jamais écouter ses paroles fatiguées, et rougissants ils détournaient d'elle leurs regards bienheureux vers ses mille images rayonnantes, et la musique avait sa voix[1].

JEAN GIRAUDOUX

1. Cette nouvelle forme un des épisodes des *Aventures de Jérôme Bardini*.

LES RÉPARATIONS

ET

LE COMITÉ DES EXPERTS

Pendant quatre ans, les réparations, comme les peuples heureux , n'ont pas eu d'histoire; cette période a coïncidé exactement avec l'application du plan Dawes. Avant, c'est-à-dire depuis la guerre jusqu'au mois d'août 1924, elles avaient été l'occasion des dicussions les plus violentes entre alliés, allant jusqu'à la rupture du front commun entre la France et l'Angleterre et à l'occupation de la Ruhr, entraînant la faillite complète de l'Allemagne.

Aussitôt qu'on a voulu toucher au plan Dawes, soi-disant pour le consolider et aboutir à un règlement définitif et complet du problème des réparations, les difficultés ont recommencé, les passions se sont soulevées et on s'est trouvé devant des obstacles tels qu'il semblait que cette bienheureuse période de quatre ans n'eût été qu'un rêve. Avant d'aborder l'étude des travaux du Comité des experts constitué à la suite du communiqué du 16 septembre 1928, il est bon de rechercher pourquoi les obstacles qu'on croyait disparus se sont dressés de nouveau et comment il conviendrait d'agir pour les détruire d'une façon définitive.

Nous n'avons pas l'intention de faire l'histoire des réparations depuis la guerre. Peut-être l'écrirons-nous un jour, mais ce jour n'est pas encore venu. Bornons-nous à dire que la Conférence de la paix se trouvait devant le problème financier le plus redoutable qui se soit jamais présenté; elle n'en soup-

çonnait même pas l'importance; elle ne pouvait en deviner les répercussions et les conséquences forcées et nous devons reconnaître qu'elle a agi pour le mieux en résistant aux influences qui voulaient un règlement hâtif et immédiat. Déterminer le montant des obligations de l'Allemagne, à une époque où celui des dommages n'était même pas connu, c'eût été vouloir jeter l'ancre en pleine tempête. Et c'était la sagesse même de confier à la Commission des réparations, avec pleins pouvoirs, le soin de fixer la dette allemande au plus tard en 1921 et d'en établir les modes de paiement, suivant des règles d'ailleurs très souples et parfaitement raisonnables.

On aurait pu arriver, nous en sommes convaincu, à un résultat si la Commission des Réparations avait véritablement rempli son rôle, si elle avait eu le courage de s'imposer et d'empêcher par là même les Gouvernements de se mêler d'une question qu'ils avaient déclaré vouloir remettre entre ses mains. Or, c'est le contraire qui se produisit : deux Présidents français, M. Jonnart et M. Poincaré se retirèrent justement parce qu'ils ne se sentaient pas libres, non seulement du côté du Gouvernement français, mais peut-être encore plus parce que le Gouvernement britannique intervenait constamment, soit directement, soit par l'entremise de son Délégué à la Commission des Réparations. Toutes les discussions de la Commission étaient stériles et sans effet. A vrai dire, son équilibre était complètement changé, du fait de la répudiation du Traité de Paix par le Parlement américain. Sur aucune partie du Traité, cette répudiation n'a fait sentir plus fortement ses fâcheux effets. La présence du Délégué américain était nécessaire non seulement par l'importance et la valeur des avis qu'aurait pu donner un représentant des États-Unis, mais même dans la répartition des votes, parce que le Président, qui était délégué français, avait voix prépondérante.

La Commission des Réparations ne protesta pas lorsque les Gouvernements se chargèrent de sa besogne. Dès 1920 des plans de paiement avec des échelles plus ou moins absurdes et des montants d'annuité tout à fait ridicules furent élaborés, avant que la Commission des Réparations ait eu connaissance du montant des dommages et ait pu se prononcer.

Enfin, la Commission des Réparations se décida à jouer son rôle et à fixer, quelques jours avant le 1er mai 1921, le montant total des obligations de l'Allemagne : c'étaient les fameux 132 milliards, mais elle n'eut le temps ni de les signifier à l'Allemagne, ni d'établir un plan de paiement, comme elle en était exclusivement chargée par l'article 232 du Traité de Paix.

Aux Conférences de Boulogne, de Spa, de Paris, s'ajouta celle où nous fûmes convoqué à Londres, le 1er mai 1921 pour constater une fois de plus les manquements de l'Allemagne et lui faire connaître, au besoin par voie d'ultimatum, le montant des réparations. Lorsque les Experts financiers se réunirent pour la première fois — car la Conférence avait bien d'autres objets que les réparations proprement dites — ils trouvèrent à leur place devant la grande table du salon des délibérations de la Trésorerie britannique, un plan de paiement tout préparé par les autorités financières anglaises et que nous devions étudier et discuter le soir même. C'était un renversement complet de la situation : notre erreur fut d'accepter la discussion de ce plan, erreur d'autant plus grande, que lorsque les délégués gouvernementaux se furent entendus sur ce qu'on a appelé depuis le Plan de Paiement de Londres, on fut fort embarrassé pour le notifier à l'Allemagne, car la Commission des Réparations était formellement investie de ce droit. L'on assista alors à un spectacle bien comique. C'était le soir, il était fort tard. Nous étions réunis dans la grande salle de Downing Street, sous la présidence de Mr. Lloyd George, le tableau était là devant nos yeux; comment faire pour le communiquer à l'Allemagne, accompagné d'un ultimatum? Il fallait convoquer d'urgence à Londres la Commission des Réparations qui était restée à Paris et l'obliger à faire siennes dans les vingt-quatre heures, les conclusions de ce plan de paiement, qu'elle ne connaissait pas et qu'elle aurait à appliquer : on résolut de téléphoner immédiatement à la Commission pour demander à ceux de ses membres qui étaient restés à Paris — il y avait à Londres le premier délégué anglais, Sir John Bradbury et le second délégué belge, M. Bemelmans — de prendre le soir même le train pour Londres.

Le plus fort est que la Commission des réparations obéit;

ces gens qui n'étaient ni tout jeunes, ni tous très valides, qui se considéraient comme de grands personnages puisqu'ils avaient rang d'ambassadeurs et jouissaient des immunités diplomatiques, bouclèrent instantanément leur valise et se précipitèrent à Londres. Le lendemain, on les enferma, encore éreintés d'une nuit de voyage, dans un des salons du Carlton et ils durent, au bout de quelques heures de travail, signer et prendre sous leur responsabilité ce fameux plan de paiement qui ne fut jamais exécuté et dont on peut se demander d'ailleurs s'il aurait jamais pu l'être.

Pendant le voyage de retour de cette Conférence mémorable, M. Louis Dubois, président de la Commission des réparations, vint nous trouver dans notre compartiment; il nous demanda ce que nous pensions du plan de paiement si hâtivement préparé. — « Si c'est pour faire un chemin de fer de Paris à la lune, répondîmes-nous, c'est merveilleux; si c'est pour faire payer l'Allemagne, c'est idiot. » Notre opinion n'a jamais changé.

***

Nous avions nos raisons pour penser ainsi. Les travaux de la Conférence des experts qui s'étaient poursuivis à Bruxelles d'abord, et à Paris ensuite, de la fin de décembre 1920 jusqu'au mois de février de l'année suivante, nous avaient démontré qu'il était impossible de fixer dès lors d'une manière définitive le montant total des obligations de réparations de l'Allemagne. Il fallait d'abord que le mark allemand cessât de se liquéfier et pour cela que l'Allemagne, dont la situation économique était bonne, voulût bien faire les réformes nécessaires pour mettre fin à l'inflation, rétablir l'équilibre du budget et retrouver une position monétaire et financière saine.

Il fallait ensuite, il fallait surtout trouver une somme totale qui pût donner satisfaction aux Alliés et être acceptée par l'Allemagne. Or, c'était loin d'être le cas. C'est pourquoi nous avions limité nos ambitions à obtenir de l'Allemagne des réformes sérieuses permettant d'arrêter la faillite et de régler ensuite le paiement pendant cinq ans des annuités allemandes, en marquant de la façon la plus nette de quelle manière, c'est-à-dire sur quelles ressources devraient être

effectués les paiements. Ces principes, que nous croyions sages à cette époque, l'étaient réellement, car ce sont ceux-là même que suivirent les Experts du Plan Dawes. Ils n'avaient pas mission, pas plus que nous, d'ailleurs, à Bruxelles, de fixer le montant total des obligations de réparations de l'Allemagne, mais de rechercher l'équilibre du budget et l'assainissement de la monnaie allemande. Ils firent du provisoire comme nous en avions fait à Bruxelles, sans se borner à une période de cinq ans, mais en s'occupant avant tout du relèvement des finances allemandes et en réglant avec le plus grand soin pendant les quatre premières années l'ascension progressive d'annuités beaucoup plus basses que celles que nous avions envisagées puisque nous pensions que l'Allemagne devrait payer environ 15 milliards en cinq ans, soit en moyenne 3 par annuité, en espèces et en nature, tandis que les Experts du Plan Dawes sont partis d'une annuité de 1 milliard, pour arriver à la cinquième annuité seulement à 2 500 millions, celle-ci restant l'annuité normale ou annuité de base.

C'est pour cela et pour cela seulement que la paix a régné dans les réparations pendant les quatre années du Plan Dawes; aussitôt qu'on a voulu de nouveau trancher dans le vif et s'attaquer à la fixation définitive du montant total des obligations de réparer, c'est-à-dire trouver une somme satisfaisante pour les Alliés et acceptable pour l'Allemagne, on s'est heurté, et, cette fois, de la part de l'Allemagne seulement, à une résistance acharnée.

***

Et pourtant bien des événements s'étaient produits depuis notre Conférence de Bruxelles et même depuis la présentation à l'Allemagne, par l'ultimatum du 5 mai 1921, du Plan de paiement de Londres. La situation non seulement de l'Allemagne, mais de l'Europe, s'était, on peut le dire, entièrement transformée : on pouvait croire que le moment était venu de mettre fin à un provisoire qui était surtout préjudiciable à l'Allemagne et qui jetait dans l'économie mondiale un élément, et par conséquent, un ferment d'instabilité et de doute.

Les Experts du Plan Dawes étaient les premiers à savoir

que leur projet n'était que provisoire et qu'il avait été conçu de telle sorte qu'il pût servir de base à une opération d'ensemble qui règlerait d'une manière définitive non seulement le problème des réparations mais tout l'ensemble de la situation financière de l'Europe. Le plan, par son essence même, contenait en effet un certain nombre d'incertitudes qui empêchaient de le considérer comme définitif : d'abord il n'avait pas abordé — et c'était là la grande raison de son succès — la grosse question de la fixation définitive du montant de la dette allemande. Une fois arrivées à l'annuité-type de 2 500 millions, les annuités se succédaient, grossies ou non par un certain indice de prospérité, qui naturellement jouait dans l'inconnu, et le nombre des annuités n'étant pas fixé, pouvait théoriquement être indéfini. Ensuite, le Comité des transferts décidait chaque mois la part de l'annuité qui pourrait être transférée en espèces, sans danger pour la stabilité de la monnaie allemande, le reste étant payé en nature; si même, l'économie allemande était mise en danger, le paiement de l'annuité tant en nature qu'en espèces pouvait être suspendu.

Donc aucune sécurité, donc impossibilité pratique de capitaliser tout ou partie de l'annuité et d'emprunter. Aussi, n'avait-on pu placer dans le public même une faible fraction des obligations de chemin de fer et de l'industrie, créées par le Plan Dawes. Une telle situation n'avait pas été gênante pendant les quatre premières années du fonctionnement du Plan Dawes, l'Allemagne était en pleine reconstruction, reconstruction d'ailleurs tellement rapide qu'elle en paraissait inespérée : toutes les prévisions des Experts étaient dépassées et l'Allemagne atteignit la cinquième annuité, c'est-à-dire l'annuité normale de 1928-1929 avec une aisance parfaite.

Il ne s'agissait pas de l'Allemagne seule, mais aussi de ses créanciers. Les Anglais avaient stabilisé leur monnaie et réglé leur dette extérieure avant la mise en vigueur du plan Dawes; ce n'est qu'après, en 1926, que les Français, les Belges et les Italiens, vigoureusement sollicités, il faut bien le dire, par les Américains, se décidèrent à entrer en négociation avec la Commission des dettes et à signer des accords qui fixaient les annuités qu'ils auraient à verser à Washington. En même

temps, les monnaies européennes se rétablissaient. La Belgique, après un faux départ, arriva à un excellent résultat, puis ce fut le tour de l'Italie et enfin celui de la France, qui arriva la dernière, comme elle l'avait été d'ailleurs dans le règlement de ses dettes, à tel titre que les accords de Londres et de Washington, tout en étant exécutés, ne sont pas encore ratifiés.

Enfin, les dépenses de guerre faites à l'intérieur du pays, en France notamment, s'étaient converties en emprunts. Nous savions donc tous ce que nous devions, ce que nous avions à payer, nous pouvions établir un bilan complet de nos dettes intérieure et extérieure, seule l'Allemagne ne le pouvait pas, parce que le plan Dawes n'était pas définitif. Mais le fait que les monnaies étaient converties, que les dettes étaient réglées, tous ces éléments nouveaux introduits dans l'aménagement de la finance européenne permettaient de voir plus clair dans la question des réparations et délimitaient d'une façon assez précise l'ordre de grandeur des réparations allemandes.

***

On n'arriva pas tout de suite à cette conception. Les Anglais furent très longs à reconnaître que le Plan Dawes fonctionnait régulièrement et que les versements de l'Allemagne joints à ceux que devaient faire, d'après les accords de Londres la France et l'Italie, couvriraient et bientôt dépasseraient les paiements de l'Angleterre aux États-Unis : ainsi se trouverait réalisé le grand principe de la Note Balfour. Il y avait bien un solde, c'est-à-dire que pendant les premières années, l'Angleterre avait payé plus qu'elle n'avait reçu, mais à partir de 1930 environ, les versements français et italiens augmentant par paliers, les recettes dépasseraient les dépenses et au bout d'un certain nombre d'années, les arriérés eux-mêmes seraient remboursés.

La Belgique ne dit rien, elle s'était rendu compte qu'en laissant jouer le plan Dawes, elle avait une marge de bénéfice considérable et qu'il était presque préférable pour elle , l'écart entre les recettes et les dépenses étant de 18 millions de dollars par an, de garder sous silence les fameuses réclamations

à propos des marks laissés par l'Allemagne pendant la guerre, réclamations qui avaient déjà donné lieu avec l'Allemagne à des pourparlers infructueux.

L'Italie couvrait largement ses dettes, mais comme ses annuités de paiement vont toujours en croissant, elle devait finir par se trouver dans une situation contraire à celle de l'Angleterre; à partir d'un certain moment, elle aurait plus à payer qu'à recevoir : le Plan Dawes lui donnait donc satisfaction, quitte à un redressement lui permettant plus tard de couvrir ses dépenses.

Quant à la France, elle était tellement découragée par le poids formidable de sa dette intérieure, par la perspective d'avoir encore à payer ses dépenses à l'extérieur malgré les abattements consentis par les Américains et par les Anglais, elle était dans une telle ignorance de ce que devenait sa part de l'annuité Dawes, qu'elle subissait plus qu'elle n'acceptait une situation qu'elle jugeait mauvaise. Il fallut une campagne de presse énergique et des calculs assez serrés pour montrer que « l'Allemagne payait », que ces paiements se traduisaient par des bénéfices considérables et que dans l'ensemble ils finissaient par nous donner, toutes nos dettes extérieures étant payées conformément aux accords de Londres et de Washington, un solde de 500 millions de marks or par an, soit 3 milliards de francs papier, somme permettant de couvrir à 5 p. 100 avec un amortissement de 1 p. 100 un emprunt théorique de 50 milliards, la moitié environ des dépenses que nous avions faites pour nos régions dévastées.

Si donc on pouvait stabiliser le plan Dawes avec une annuité d'environ 2 500 millions de marks or, tous ces desiderata seraient satisfaits et nous n'avions plus de raison, les uns ni les autres, de nous opposer, à la fixation définitive de la dette allemande,

Les Allemands désiraient vivement connaître le montant véritable de leurs dettes. Ils le désiraient pour augmenter leur puissance de crédit à l'étranger, ils le désiraient surtout pour se libérer les entraves du Plan Dawes, entraves très lourdes telles que n'en avait connues aucun pays depuis l'Égypte ou la Turquie.

Nous nous ouvrîmes personnellement de la question à

diverses reprises à Mr Parker Gilbert : nous pensions que le meilleur moment pour régler définitivement la dette allemande serait vers 1931, alors que nous aurions fait l'expérience complète, c'est-à-dire que l'Allemagne aurait versé non seulement une annuité pleine de 2 500 millions, mais aurait subi les premiers effets de l'indice de prospérité : plus nous attendrions, plus nous serions en présence d'une Allemagne ayant pris l'habitude de paiements élevés. Nous serions, d'autre part, mieux documentés sur la question de savoir comment l'Allemagne supporterait les transferts en espèces.

Cependant, pour la première fois dans son rapport de décembre 1927, l'agent général des paiements, toujours prévoyant et modéré, annonça que l'époque de la revision du Plan Dawes approchait. Dès le mois de janvier 1928, M. Briand déclara à la Chambre que l'année ne s'écoulerait pas sans que d'importantes négociations eussent lieu sur la question. Bref, les puissances intéressées s'entendirent à Genève pour convoquer un Comité d'experts qui serait chargé du règlement complet et définitif du problème des réparations. Le gouvernement allemand avait formellement demandé à Genève l'évacuation anticipée des territoires rhénans, M. Briand avait répondu que cette évacuation ne pourrait avoir lieu que si la question des réparations était réglée d'une manière définitive, de telle sorte qu'on ne pût plus se trouver devant les incertitudes du Plan Dawes et les deux questions avaient été liées, sinon dans l'esprit des Allemands, du moins dans le papier qu'ils avaient signé.

Il n'y avait plus qu'à exécuter la décision de Genève et à réunir le Comité d'Experts indépendants chargé du règlement complet et définitif du problème des réparations.

Quelques retards furent apportés à la réunion du Comité par les voyages fort utiles et fort importants que fit M. Parker Gilbert dans les différentes capitales des pays intéressés, il convertit les Chefs de gouvernement à ses idées montrant à tous l'intérêt d'une liquidation générale et les possibilités de cette liquidation. Ensuite, des questions de procédure prirent un temps assez long, les Allemands tenaient absolument à ce que les Experts fussent indépendants : ils avaient raison, mais cette indépendance ne pouvait se mouvoir que

dans des limites assez restreintes, puisque chacun des Gouvernements créanciers avait défini ses demandes ou plutôt le minimum de ses demandes.

La Commission des Réparations avait également réclamé ses droits : elle seule pouvait, en vertu du Traité de Paix, convoquer des Comités chargés de traiter la question des réparations : on lui accorda ce qu'elle demandait, c'est elle qui convoqua les Experts et l'on prit pour la désignation des Délégués américains les mêmes précautions qu'en 1924; enfin, tout le monde se mit d'accord pour demander que le délégué américain, M. Owen Young, fût chargé de la présidence et on l'en pria fort cérémonieusement.

***

Le Comité des Experts se trouvait devant un programme difficile, mais limité. Nous avons souvent comparé le travail des agents du plan Dawes à Berlin à la construction année par année des étages successifs d'une maison. Les quatre premiers étages étaient construits, mais, d'après le plan Dawes, cette construction pouvait s'élever indéfiniment, les étages s'élargissant chaque fois des données de l'indice; la première tâche des Experts était de fixer le nombre et la grandeur des étages, en un mot, de continuer la bâtisse et d'y mettre un toit.

Étant donné les dispositions que nous avions prises, l'emploi que les Alliés comptaient faire des annuités allemandes, il était évident que l'annuité devait être d'un ordre de grandeur de 2 500 millions de marks-or — on pouvait abandonner l'indice — et que la durée des annuités devait être fixée à soixante-deux ans (à partir de 1926) soit 58 à l'heure actuelle, car il ne pouvait être question pour nous de payer nos dettes à l'Amérique sans recevoir de l'Allemagne le paiement des réparations.

La valeur actuelle de ces 58 annuités à 2 500 millions était d'environ 45 milliards de marks or, soit le tiers des 132 milliards fixés par la Commission des Réparations.

Tel était le cadre de la négociation : une fois la maison construite, il faudrait aménager l'intérieur et c'est ici que se posaient deux problèmes également importants, celui des

garanties qu'on prendrait vis-à-vis de l'Allemagne et celui des transferts.

Comme garanties, les Experts du Plan Dawes avaient fait établir des obligations signées conjointement par les grandes firmes industrielles allemandes, pour 5 milliards de marks-or, et d'autres, pour 11 milliards, par la Compagnie des Chemins de fer allemands; ces obligations, portant 5 p. 100 d'intérêt et 1 p. 100 d'amortissement (c'est-à-dire 37 ans) pouvaient être vendues par les Trustees si le marché était favorable : il ne l'était pas et d'année en année, les deux Trustees dans leur rapport expliquaient qu'il fallait attendre les possibilités du placement; le service de ces obligations versé à l'Agent général des Paiements, montait à 960 millions de marks-or par an, puis venait, pour 290 millions de marks-or, la taxe des transports payée en réalité par la Compagnie des Chemins de fer, et enfin, pour l'annuité complète de 2 500 millions, 1 250 millions pris sur le budget et garantis par un certain nombre de taxes contrôlées.

Il était bien évident qu'un règlement définitif du problème des réparations amènerait une modification profonde dans le système de contrôle établi par le Plan Dawes. L'Allemagne était en effet soumise à dure épreuve, nous l'avons déjà dit. Le Conseil de la Reichsbank contenait des étrangers, il en était de même de la compagnie des chemins de fer surveillée par un haut commissaire qui avait droit, dans certains cas, de prendre la direction générale de la Compagnie. Les principaux revenus, notamment les douanes, étaient contrôlés. Comme contre-partie, le Comité des transferts se chargeait d'effectuer les paiements allemands reçus en marks par l'agent général, soit en espèces, soit en nature; c'était la garantie qu'avait l'Allemagne que sa monnaie ne serait jamais atteinte par ses paiements de réparations, mais pour le reste, elle était contrôlée, surveillée comme rarement État civilisé l'a été. Il faudrait donc alléger tout ce système, peut-être supprimer ou transformer le contrôle des revenus engagés, modifier la surveillance de la Compagnie des chemins de fer et sans doute éliminer les membres étrangers qui siégeaient au Conseil de la Compagnie et à celui de la Reichsbank. Nous n'avons, pour nous rendre compte d'une pareille situation, qu'à supposer

que l'ensemble de nos réseaux ne forme qu'une seule Compagnie et que dans le Conseil d'administration siègent des membres étrangers, et que certains des régents de la Banque de France sont également pris parmi d'anciens ennemis de notre pays.

L'Allemagne insistait vivement pour la suppression de ces contrôles et aussi pour celle du Comité des transferts : il était entendu que le règlement définitif des réparations lui donnerait la seule responsabilité des paiements, mais comme elle aurait cette seule responsabilité, comme elle s'engagerait sur sa parole d'une manière définitive, elle soutenait qu'il lui faudrait diminuer d'autant l'annuité.

***

Il y a longtemps que les créanciers de l'Allemagne considéraient qu'à tous points de vue, ils avaient le plus grand intérêt à mobiliser ou plutôt à commercialiser tout ou partie de la dette allemande. Le jour en effet où les obligations de chemins de fer, par exemple, et de l'industrie, ou tout autre titre représentatif de la dette allemande aurait été placé dans le public, la dette des réparations perdrait son caractère politique de versement d'État à État et l'Allemagne se trouverait en présence du public qui aurait acheté les obligations émises. Nous recevrions le capital des emprunts dont l'Allemagne ferait le service au public, soit directement, soit par l'entremise d'un trustee et créanciers et débiteurs n'auraient plus rien à voir l'un avec l'autre. Si l'Allemagne faisait faillite, si elle manquait à ses engagements, ce serait la chute évidente de son crédit, du moins le croyions-nous, et elle ne se risquerait pas à pareille aventure.

Mais pour que l'opération réussît, il fallait que le marché mondial et notamment le marché américain s'y prêtât, il fallait que la capacité d'absorption de ces marchés permît le placement d'emprunts allemands représentant une partie importante de la dette des réparations. Il était tout à fait impossible de penser au taux de 5 p. 100 prévu pour les obligations allemandes du Plan Dawes, des titres nouveaux devraient être créés auxquels les obligations pourraient sans doute servir de collatéral, et l'on pouvait prévoir un taux

de 6 3/4 à 7 p. 100 environ. Il ne fallait pas non plus perdre de vue qu'au moment où nous sommes, il y a aux États-Unis, plus encore que chez nous, une crise et que le public s'éloigne des obligations à revenu fixe pour préférer les actions. Les emprunts que l'Allemagne faisait à New-York avaient fini par monter à des taux dépassant 8 p. 100, nous perdrions une partie importante de notre capital en acceptant de pareilles conditions, il faudrait donc attendre que le marché américain se rouvrît. Il est vrai qu'aux États-Unis, les amortissements de la dette se font avec une rapidité très grande et libèrent dans le public des sommes considérables. Mais ces sommes iraient-elles à des emprunts allemands et ne s'emploieraient-elles pas à cette spéculation formidable qu'essaie en vain de vaincre le Federal Reserve Board et qui fait monter le call money au-dessus de 12 p. 100? En tous cas, il faudrait aller lentement et l'on pouvait penser que le placement de titres garantis par les obligations de chemins de fer et de l'industrie du Plan Dawes et représentant, par conséquent, un capital nominal de 16 milliards de marks-or, ou de 4 milliards de dollars prendrait plusieurs années pour s'opérer de façon rationnelle.

Si l'on voulait arriver au placement de toute la dette allemande, on se heurterait sans doute à des difficultés beaucoup plus grandes, car il ne faut pas oublier que le public est essentiellement changeant et que la même nourriture lui étant perpétuellement présentée finirait par lui répugner. N'oublions pas enfin que le placement de la dette allemande ne devrait pas empêcher le jeu des avances dont a sans cesse besoin l'économie mondiale; nous ne pouvons arrêter tout le mouvement d'emprunts faits par les pays qui ont besoin d'argent pour leurs travaux publics, pour le développement de leur industrie et ce mouvement n'ira qu'en augmentant et sollicitera de plus en plus l'épargne du monde.

L'autre avantage de la commercialisation de la dette allemande, en dehors de la garantie qu'elle offrait, était de donner aux créanciers des capitaux au lieu d'annuités. Mais qui a besoin de ces capitaux? La France surtout qui désire amortir le plus vite possible sa dette intérieure, et notre budget recevrait un soulagement considérable si cet amortissement pouvait se faire dans les prochaines années.

Il n'en est pas de même pour la partie de la dette allemande que nous désirons tous consacrer au paiement de notre dette vis-à-vis des États-Unis : ceux-ci ne nous réclament que des annuités, nous n'avons donc besoin que de versements annuels pour remplir nos obligations, à moins que nous ne voulions procéder à une opération dont il a été souvent parlé et dont il faut dire quelques mots et qui consisterait au rachat à leur valeur actuelle des dernières annuités de notre dette. On entend par valeur actuelle une somme A qui placée au crédit d'un compte-courant à un certain intérêt produira à une date X une somme B due à cette date X : c'est ainsi que la valeur actuelle au 1er janvier 1929 d'une somme de 2 500 millions de marks-or payable dans cinquante ans, soit le 1er janvier 1979, s'élève, au taux de 5 p. 100 à 218 millions de marks-or environ. Il va de soi que la valeur actuelle est d'autant plus faible que le taux est plus élevé et l'échéance plus éloignée. Au taux de 5 p. 100 généralement employé, la valeur actuelle au 1er janvier 1929, des 25 dernières annuités du Plan Dawes de 2 500 millions chacune (en ne tenant pas compte de l'indice) s'élèverait à 6 700 millions de marks or environ. On conçoit donc qu'on puisse racheter à leur valeur actuelle, à un prix relativement bas, des annuités très élevées dues à une époque éloignée. Il y a un « mais » et ce mais est important : qui sait si nous aurons jamais à payer les dernières annuités, si l'Amérique ne nous en fera pas remise et si nous ne jouons pas un jeu de dupes en en payant dès maintenant la valeur actuelle?

***

La question de la commercialisation posait évidemment celle des transferts. Comment seraient-ils réglés à l'avenir, surtout si le Comité des transferts était supprimé, et comment les nouveaux experts pourraient-ils en envisager le fonctionnement.

Bien avant la guerre, quand les problèmes de change n'étaient connus que de très peu d'individus extrêmement spécialisés, on nous faisait apprendre une certaine loi, dite de Gresham qui se formulait ainsi : « La mauvaise monnaie chasse la bonne ». Cette loi s'est appliquée exactement pen-

dant les grands troubles qui ont suivi la guerre, ou plutôt elle s'est vengée d'avoir été violée, comme il en a été de toutes les grandes lois économiques et financières connues et archiconnues depuis longtemps. Lorsque, pour payer sans argent, les États belligérants ont fait pratiquement de la fausse monnaie, c'est-à-dire ont fait des billets de 100 marks ou de 100 francs qui ne valaient ni 100 marks ni 100 francs puisqu'ils n'étaient pas convertibles à vue en monnaie or, la mauvaise monnaie ainsi fabriquée a chassé la bonne, c'est-à-dire qu'on a eu beau, à l'aide de marks papier en nombre de plus en plus considérable, appeler les bons dollars et les bonnes livres sterling, ceux-ci s'enfuyaient et le transfert des mauvaises monnaies en bonnes devint quasiment impossible.

Aujourd'hui, les grandes monnaies européennes sont stabilisées, cela n'a pas été sans peine, mais on y est arrivé. Il en résulte que les monnaies sont à peu près également bonnes et qu'à moins de forcer la note, à moins d'une nouvelle menace d'inflation et de création de fausse monnaie, les changes pourront varier entre les points d'entrée et de sortie de l'or, mais resteront stables, et les transferts se feront facilement. Lorsque le Plan Dawes a été mis en application, il a fallu stabiliser la monnaie allemande et puis, surtout, la maintenir à son taux de stabilisation. Le Plan Dawes a considéré que l'Allemagne se libérait complètement de sa dette en opérant ses versements en monnaie allemande entre les mains de l'agent général de paiements et c'est le Comité des transferts qui avait toute la charge de transformer cette monnaie en devises étrangères; pendant les quatre années de l'application du Plan Dawes, il a opéré de la façon la plus sage du monde. Les transferts en espèces, nuls la première année, sauf pour le service de l'emprunt de 800 millions de marks-or, ont pris 30 p. 100 de la seconde annuité, se sont élevés à 54, 25 p. 100 de la quatrième et représentent 58 p. 100 des versements effectués au cours des sept premiers mois de la cinquième annuité. Pendant l'année de réparations de 1928-1929, les versements allemands en espèces ont été de 934 millions de marks-or; on peut donc admettre que, par ses propres moyens, l'Allemagne, sauf accident, pourra effectuer un transfert d'un milliard de marks-or.

L'Allemagne paraît être sur une voie de développement économique et financier qui lui permettra d'augmenter sinon d'une façon régulière, du moins dans l'ensemble, ses paiements en monnaies étrangères et nous arriverons ainsi à des versements en espèces comprenant toute l'annuité. Bien avant la convocation des Experts, les Allemands avaient fait ressortir que leur balance commerciale était déficitaire, qu'il en était de même de leur balance des comptes et qu'il ne pouvait être opéré de transferts en monnaies étrangères que grâce aux emprunts que l'Allemagne faisait perpétuellement à l'étranger et notamment aux États-Unis. Le mécanisme était, en effet, simple à imaginer; l'industrie allemande, les villes allemandes, les organismes allemands quelconques empruntent par exemple aux États-Unis des dollars, mais c'est de marks qu'ils ont besoin pour leurs travaux. Ils changent donc leurs dollars à la Reichsbank contre des marks et la Reichsbank est trop heureuse de remettre ces dollars à l'agent général des Paiements qui s'en sert pour ses transferts; l'économie allemande n'intervient pas et le jour, où comme le cas se présente aujourd'hui, les emprunts à l'étranger et notamment aux États-Unis cessent, où les dollars n'affluent plus dans la caisse de la Reichsbank, la source des versements en espèces est tarie et il n'est plus possible de les opérer. Ce raisonnement est juste, mais incomplet.

M. Parker Gilbert avait eu l'occasion de signaler à diverses reprises au Gouvernement allemand et au Directeur de la Reichsbank qu'il était dangereux de pratiquer une politique d'emprunts à jet continu, que les seuls qui devaient être tolérés étaient ce qu'il appelait des emprunts productifs, c'est-à-dire des emprunts tels que leur capital pourrait servir non seulement à payer leur service en intérêt et en amortissement, mais à enrichir suffisamment le contractant pour qu'il puisse y trouver un supplément important de bénéfices. M. Parker Gilbert fut écouté et ses conseils furent suivis. Les emprunts productifs augmentent la prospérité d'un pays, sa richesse, son pouvoir d'exportation, par conséquent, facilitent les transferts en lui permettant d'acheter plus facilement les devises étrangères dont il a besoin pour ses paiements. N'oublions pas que les États-Unis dont le développement a été si prodigieux

à partir de la guerre de Sécession, n'ont cessé d'emprunter jusqu'en 1919, que ces emprunts leur ont permis de construire leurs chemins de fer, d'édifier leurs usines et que jamais la question des transferts ne s'est posée pour eux. Nous pouvons prendre un exemple bien simple : un médecin emprunte pour acheter une automobile et quadruple ainsi le nombre de ses visites : il a contracté un emprunt productif. Un fils de famille fait la même opération, mais se sert de son automobile pour se promener, brûler de l'essence et faire des excursions qui lui coûtent très cher : emprunt improductif, car l'emprunteur ne récoltera même pas de quoi rembourser ses prêteurs.

***

Il résulte de ce qui précède qu'avant même la réunion du Comité des Experts, le plan suivant se présentait à leurs yeux tel que nous l'avons imaginé nous-même :

1° Fixer le cadre de la dette allemande en principe à une annuité de 2 500 millions de marks-or en abandonnant l'indice de prospérité qui aurait mis encore dans le nouveau système un élément d'incertitude, cette annuité étant payable pendant autant d'années qu'il nous restait à en payer aux Américains, soit cinquante-huit ans.

2° Fixer les règles de la commercialisation, c'est-à-dire décider que l'Allemagne ne s'opposera pas aux emprunts qui seront placés au fur et à mesure des possibilités pour mobiliser tout ou partie de la dette allemande, ces placements devant être faits eu égard aux possibilités du marché et avec un rythme assez lent pour que l'Allemagne soit toujours à même d'en assurer le service par ses propres moyens.

3° Fixer d'une manière définitive la somme minima dont l'Allemagne ferait le transfert tous les ans sous sa propre responsabilité et qui devrait, à nos yeux, commencer à 750 millions ou un milliard de marks-or environ pour s'élever progressivement jusqu'au total de l'annuité; pour le reste de la dette allemande, les transferts seraient effectués dans la mesure du possible, le solde étant payable en nature pendant une dizaine d'années environ.

On voit donc que de quelque façon qu'on envisage le pro-

blème, il faudrait un organisme pour continuer le travail des agents du Plan Dawes, qu'il s'agisse de commercialisation ou de transferts. Il faudrait aussi un organisme pour recevoir les paiements de l'Allemagne, conserver les obligations et nous avions pensé depuis longtemps à un Consortium de Banques chargé de toutes ces opérations remplaçant à la fois l'Agent général des Paiements, le Comité des Transferts et les trustees des Obligations.

Il nous reste à voir maintenant comment le Comité des Experts a résolu les différentes parties du problème qui lui étaient ainsi soumises.

***

Dès le début, le Délégué allemand prit l'offensive avec une extrême violence et remit en question toute la capacité de paiement de l'Allemagne. Les autres délégués s'y attendaient. Depuis quelques temps déjà, la presse allemande menait une campagne ardente pour prouver que le Comité devait reprendre entièrement le problème de la capacité de paiement de l'Allemagne, l'étudier sur de nouvelles bases et se rendre compte que cette capacité de paiement était réduite au minimum et qu'il en résulterait une diminution très grande des annuités possibles. Les créanciers de l'Allemagne avaient entre les mains, pour répondre au docteur Schacht, le Plan des Experts dont les prévisions ont été toujours dépassées par les événements et qui affirmait qu'au bout de cinq ans l'Allemagne pourrait payer sans difficulté et sans restreindre d'aucune manière le bien-être de la population allemande une annuité de 2 500 millions de marks-or, augmentée ensuite de l'indice. Ils avaient également les rapports de M. Parker Gilbert dont les conclusions étaient semblables, qui avaient toujours été considérés par les Allemands eux-mêmes comme parfaitement objectifs et raisonnables, et dont les chiffres et les statistiques étaient pris dans les documents allemands. Notons qu'au moment de la publication du rapport du mois de décembre dernier, la presse allemande pour la première fois avait contesté l'optimisme de M. Parker Gilbert et déclaré qu'il était impossible de s'en rapporter à ses indications.

Les Experts n'avaient pas à discuter à nouveau la capacité de paiement de l'Allemagne. Après avoir laissé M. Schacht jeter le feu de ses récriminations et de ses plaintes, ils auraient pu lui répondre qu'ils possédaient des documents probants et sûrs, que l'Allemagne venait de payer facilement des annuités considérables, qu'eux-mêmes étaient pleins de considération pour la situation de l'Allemagne et en tiendraient certainement compte et qu'il était inutile d'éterniser une discussion qui n'aboutirait à rien et qui détournerait le Comité de son but. On ne pouvait, d'ailleurs, laisser suspecter l'ensemble des déclarations de l'Agent général des Paiements. Mieux valait en passer de suite aux chiffres. Puisque M. Schacht jugeait que le Plan Dawes imposait à l'Allemagne des conditions trop lourdes quelles étaient les annuités qu'il proposait pour donner satisfaction aux besoins des créanciers?

M. Schacht continua ses attaques. Il était impossible de parler chiffres dès l'abord sans rompre et on fut obligé de diviser le Comité en sous-comités et d'aiguiller les travaux sur des voies de garage, c'est-à-dire, pour continuer notre comparaison, d'aménager l'intérieur de la maison avant d'en connaître le plan et la hauteur. On pensait par là montrer à M. Schacht combien cette maison serait habitable, quels avantages il y trouverait par rapport au Plan Dawes, et lui permettre alors de présenter des propositions sinon acceptables du moins qui ne seraient pas telles qu'elles dussent être rejetées sans examen.

On étudia d'abord le projet d'une banque des règlements internationaux qui recevrait les versements allemands, en assurerait le transfert et la répartition entre les créanciers et procéderait à la commercialisation de la dette suivant les possibilités du marché financier : on pourrait supprimer ainsi progressivement une grande partie des organismes temporaires créés par le Plan Dawes et substituer un système purement financier au système politique existant. La Banque, dans laquelle seraient représentées toutes les grandes banques d'émission, y compris la Federal Reserve Bank de New-York et naturellement la Reichsbank, agirait comme trustee et traiterait toutes les questions financières dépendant du paiement des réparations et des dettes de guerre. Organe de

compensation avant tout, la banque coopérerait avec tous les gouvernements intéressés, recevant ainsi d'importantes réserves en devises étrangères et pouvant, par conséquent, rendre des services considérables à l'Allemagne, lorsque les questions de transfert et de change viendraient à se poser.

M. Schacht accepta le principe de la Banque tout en se montrant très opposé à tout système de commercialisation qui engagerait l'Allemagne de manière définitive. En même temps, se poursuivait l'étude de la composition de la dette allemande. Pour en faciliter la commercialisation et le transfert, on décida que, conformément aux indications données par les États créanciers avant la réunion du comité, on ferait deux parties de l'annuité, l'une représentant les sommes que les alliés ont à payer aux États-Unis, l'autre comprenant ce qu'on appela dès lors les soldes de réparations, c'est-à-dire ce qui était dû aux Alliés et notamment à la France pour leurs réparations proprement dites.

***

Nous avions nous-même indiqué à diverses reprises que notre part de l'annuité de 2 500 millions nous donnait environ, en dehors du paiement de nos dettes, une somme de 500 millions de marks-or par an permettant de couvrir à peu près la moitié de nos dépenses pour les régions dévastées, c'est cette somme qu'il faudrait recouvrer; elles se monterait à 50 milliards de francs papier valeur actuelle, et à cette somme s'ajoutaient, pour un certain chiffre, les réclamations des Belges, des Anglais, des Italiens, ainsi que celles des petits créanciers de l'Allemagne, comme les Serbes, par exemple, qu'il ne fallait pas oublier dans la répartition générale. Bref, en calculant tous les soldes à leur minimum on arrivait à une annuité moyenne de 2 200 millions par an environ pendant cinquante-huit ans, quitte à diviser les paiements en deux, dont une partie payable pendant cinquante-huit ans et s'appliquant exactement à nos propres versements aux États-Unis, l'autre toujours transférable et pouvant être commercialisée et ne durant que trente-sept ans. L'édifice carré que nous avions prévu prenait la forme d'une petite

maison flanquée et dominée par une énorme tour : cette tour représentait l'ensemble des dettes aux États-Unis.

Des propositions d'ensemble furent faites à M. Schacht mais elles n'étaient pas chiffrées. Le Président avait essayé en effet de faire parler le délégué allemand. Celui-ci avait fini par dire des chiffres tellement bas et tellement absurdes que M. Owen Young s'était refusé à les soumettre au Comité. M. Schacht partit pour Berlin et revint sans avoir augmenté ses propositions. Il offrait au plus un total de 800 millions à 1 milliard de marks-or, dont la moitié seulement serait obligatoirement transférable en devises étrangères. Les vacances de Pâques arrivèrent, rien n'avait été fait. On se sépara pendant huit jours. Cependant, au retour, devant le mutisme ou l'irrecevabilité absolue des offres de M. Schacht, les experts alliés se décidèrent à parler et lui remirent le 13 avril un tableau comprenant des annuités qui partaient de 1 800 millions de marks-or pour s'élever à la trente-septième, à 2 450 millions, annuités réduites ensuite à 1 700 jusqu'à la fin de nos paiements aux États-Unis, c'est-à-dire jusqu'à la cinquante-huitième : la France avait ainsi un solde d'un peu plus de 40 milliards de francs-papier entièrement libre et transférable et c'est un minimum absolu qui ne fut malheureusement pas présenté à M. Schacht comme tel : on en envisagea encore la discussion.

En même temps ou presque en même temps, M. Young qui ne s'était pas associé à la demande des Alliés, fit également une proposition dont les chiffres commençaient un peu plus bas que ceux des autres créanciers de l'Allemagne et se terminaient plus haut, mais qui aboutissaient à une valeur actuelle sensiblement égale. M. Schacht ne connut-il pas la proposition américaine à temps, c'est un point qui reste à élucider. Le fait est qu'après avoir demandé des explications aux Alliés sur la manière dont ils avaient établi leur projet de paiement, il remit, le 17 avril, les contre-propositions du Reich comportant uniquement 37 annuités de 1 650 millions de marks-or. Encore cette offre était-elle singulièrement réduite du fait que seule une partie de 450 millions de marks-or de cette annuité serait transférée sans aucune protection et seulement dans le cas où « par des possibilités nouvelles, l'Allemagne

serait en état de créer par ses propres forces et sous sa responsabilité personnelle des valeurs nouvelles ».

Les « possibilités nouvelles » étaient des conditions politiques :

1° L'Allemagne devait être mise à même de se créer de nouveau une base de matières premières au delà des mers, qu'elle pourrait développer à l'aide de ses propres moyens de production, de sa propre monnaie et sous sa responsabilité personnelle. Lisez des colonies;

2° En outre, à l'Est, l'Allemagne a perdu des territoires importants productifs d'excédents en matières agricoles et toute une province se composant presque entièrement de territoires agricoles a été séparée de l'Empire. La prospérité de cette province périclite de plus en plus... Il faudrait, par conséquent, éliminer ces conditions défavorables qui réduisent considérablement la capacité allemande. Lisez : Rétablissement de la communication entre le Reich et la Prusse orientale et retour à l'Allemagne des provinces de population polonaise qui font maintenant partie de la Pologne.

Un véritable tolle accueillit ces propositions au Comité et dans l'opinion. Au sous-Comité chargé le lendemain d'examiner la proposition allemande, M. Schacht se montra particulièrement violent. Lord Revelstoke, le second délégué anglais, qui présidait sortit bouleversé; le lendemain matin, il était trouvé mort dans son lit.

M. Schacht n'avait pas le droit, dans un Comité technique d'Experts, de poser des questions politiques : à vrai dire, il était coutumier du fait. En 1926, il avait offert aux Belges de racheter les marks allemands moyennant cession à l'Allemagne des districts d'Eupen et de Malmédy; il avait fait des offres analogues à la Pologne en ce qui concerne le rétablissement du zloty et la suppression du couloir polonais. Inutile de dire que ces offres avaient été repoussées comme elles le méritaient : le Gouvernement allemand lui-même se montra ému de la position prise par son Délégué indépendant. Sous prétexte d'assister à des Conseils de la Reichsbank, qui a été un moment ébranlée par l'émotion générale, M. Schacht s'est rendu deux fois depuis à Berlin. Le Délégué américain, avec une conscience et une patience inlassables, s'efforce d'amener son collègue à des vues plus raisonnables.

***

Un Allemand ne dit jamais son dernier mot. Aussi M. Schacht a-t-il fini par accepter 37 annuités d'une valeur moyenne de 2 050 millions de marks-or en s'engageant, pendant les vingt et une années suivantes, à couvrir entièrement les Alliés de leurs versements aux États-Unis. Il est vrai qu'il a mis à son acceptation des « conditions et réserves » dont nous ne connaissons pas le texte au moment où nous écrivons et par lesquelles il semble retirer d'une main ce qu'il donne de l'autre.

Les Alliés sont donc humblement priés de vouloir bien faire un pas de plus dans la voie des concessions. Ils ont déjà suffisamment taillé dans la peau de chagrin des réparations qui nous sont dues; on ne les appelle même plus « réparations », on les appelle « soldes », ce qui est le comble de l'ironie, le principal n'ayant jamais été payé. Mais qui ne voit que dans nos propositions si modérées, si raisonnables, il y a une part irréductible, intangible qui se dresse comme une tour de granit? C'est celle qui comprend les versements dus aux États-Unis.

Jamais le poids dont pèsent les créances américaines sur l'économie européenne n'était apparu de façon plus nette que pendant la Conférence des Experts. Pour aboutir à un règlement des réparations qui permette de joindre les deux bouts sans sacrifice nouveau de notre part et sans éterniser des discussions qui finissent par énerver l'opinion aussi bien chez nous qu'en Allemagne, pour trouver, en un mot, la somme satisfaisante pour nous et acceptable pour l'Allemagne, il faut que les États-Unis ajoutent leur part : l'écart n'est pas si grand entre l'offre et la demande; le Gouvernement américain qui a consacré en 1928, 730 millions de dollars, soit 2 900 millions de marks-or à l'amortissement de sa dette, peut aisément faire le geste nécessaire pour nous aider à boucler la boucle et ce geste qui permettrait la solution définitive du problème des réparations, ferait autant pour la paix du monde que le Pacte Kellogg et que l'heureuse initiative prise à Genève dans la question du désarmement par le représentant des États-Unis.

JACQUES SEYDOUX

LE VAUDOU, CULTE SECRET

W. B. Seabrook, dont on va lire les pages ci-dessous, est un jeune écrivain américain, hier inconnu. Son livre, The Magic Island, *fut soudain cet hiver dans toutes les mains. Cent mille exemplaires en ont été vendus aux États-Unis. L'île magique, c'est Haïti, la terre jadis française, Haïti, la plus belle des Antilles que nous n'avons jamais su reconquérir et que les Américains occupent aujourd'hui. Ils ne l'occupent pas d'ailleurs entièrement; au fond des campagnes, hors des grand'routes, vivent des Noirs qui sont parmi les plus primitifs de ces terres des Caraïbes, tels qu'ils ont été importés d'Afrique par les négriers aux siècles passés. Leurs cérémonies secrètes, réunies sous le nom de vaudou, sont un curieux mélange de croyances ancestrales, de coutumes primitives, de traditions kabbaliques, de superstitions locales et de religion chrétienne. Les Américains du Nord disent volontiers que le vaudou a disparu de chez leurs nègres; en tous cas, on le retrouve aux Antilles. Les voyageurs, les romanciers, les colons, les sociologues, nous ont laissé toute une littérature sur le vaudou (les meilleures pages sont peut-être celles d'un écrivain français réfugié, échappé aux massacres de Saint-Domingue aux États-Unis au début du* XIXe *siècle : Moreau de Saint-Méry); mais tous ces récits sont des récits de seconde main. Le mystère continuait à planer sur ces cérémonies d'un culte défendu. Or, aujourd'hui, grâce à Seabrook, nous connaissons exactement ce qui se passe la nuit, au fond des forêts antillaises. Ayant consacré plusieurs mois, sur place, à l'étude des problèmes de magie primitive, je crois savoir à quel point il est difficile d'assister à des cérémonies*

autres que celles qu'on veut bien montrer aux étrangers. Tout ce qui est magique, par définition, est secret. En Afrique, des Européens en ont peut-être vu par surprise; mais il est peu vraisemblable qu'ils y aient jamais été admis librement, sauf quelques médecins et quelques administrateurs de cercle. C'est pourquoi je crois qu'aucun Blanc n'a jamais reçu le baptême du sang avant Seabrook. L'auteur ne pourra être admis à connaître le culte vaudou qu'en ayant été préalablement baptisé suivant les rites. C'est cette cérémonie qui est décrite ci-dessous. Le sang qui coule, sang qui purifie et qui fertilise, doit, dans toutes les religions primitives, être effectivement répandu (et non pas, comme sur nos autels chrétiens, symboliquement); il en a été ainsi chez tous les peuples, depuis les Malais jusqu'aux Aztèques, en passant par les adeptes du culte de Mithra. Ce fut toujours, à l'origine, du sang humain. Aujourd'hui que les sacrifices ont à peu près disparu, le sang humain est remplacé par du sang d'animaux. Mais on verra ici par quel prestige le sang du bouc pourra devenir le sang d'une femme...

W. B. Seabrook a fait plusieurs voyages en Haïti. Par son naturel, sa simplicité et par la grande habitude qu'il a des primitifs, il est arrivé à connaître et à expérimenter tout ce dont on n'avait eu jusqu'à lui qu'une idée vague. Aussi son livre étonnant (et qui va être traduit en français d'ici peu de mois) peut-il être considéré non seulement comme un reportage sensationnel, mais comme un véritable témoignage scientifique.

PAUL MORAND

L'après-midi du vendredi fixé pour mon baptême du sang, plus de cinquante amis et parents se réunirent à la maison de Maman Célie. Il n'y avait pas de raison de supposer que nous serions dérangés; mais, par précaution, une danse Congo fort gaie fut immédiatement organisée pour cacher le vrai but de notre réunion. Maman Célie m'avait prévenu que je ne dormirais pas cette nuit-là; aussi, en dépit du bruit, fis-je la sieste jusqu'après le coucher du soleil; alors, elle m'éveilla et me conduisit à travers la propriété, jusqu'au *houmfort*, lieu où sont célébrées les cérémonies *vaudou*.

Emmanuel, posté en sentinelle, ouvrit la porte et nous pénétrâmes dans une antichambre obscure, sans fenêtres, assez pareille à une cellule, dans laquelle on avait groupé des animaux destinés au sacrifice, à savoir un bouc, deux coqs rouges et deux coqs noirs, un gros dindon blanc ainsi que deux colombes. Pêle-mêle avec eux dans un coin, se trouvait la Catherine, la plus jeune des filles non mariées de Maman Célie; je ne savais pas pourquoi elle était là et il est inutile de dire que je m'en étonnais.

De cette sombre et quelque peu sinistre antichambre, nous passâmes, par une porte ouverte, dans le temple proprement dit, une longue, rectangulaire et mystérieuse pièce qu'éclairaient des bougies et des lampes à pétrole assez primitives, qui vacillaient comme des torches; les murs de glaise étaient couverts de grossiers symboles du serpent et de figures anthropomorphiques. Papa Legba, gardien du sanctuaire, dieu des carrefours, était représenté comme un vénérable vieux fermier noir, la pipe aux dents; Ogoun Badagris, le guerrier sanguinaire, apparaissait dans un uniforme de général révolutionnaire haïtien, du vieux temps, avec un sabre; Wangol, le maître de la terre, conduisait une paire de bœufs; Agoué, le maître de la mer, se vidait les joues à souffler et tenait dans le creux de sa main un bateau minuscule; les symboles du serpent étaient ceux du grand Damballa Oueddo, Jupiter tout-puissant du Panthéon vaudou et de son épouse Ayida Oueddo.

De la porte par où nous étions entrés, on voyait l'autel, large et bas, couvert d'une nappe de dentelle blanche. Au centre, un petit serpent de bois s'élevait horizontalement au bout d'un bâton, comme le serpent de Moïse dans le désert; autour de ce symbole, déjà bien connu avant l'exode, étaient groupés des pierres tombées du ciel, des crucifix chrétiens fabriqués en France ou en Allemagne, des colliers d'où pendaient des vertèbres de serpent, et d'autres colliers d'où pendaient des petits médaillons de la Vierge Marie. Au coin le plus proche de moi, mon charme (*ouango*) avait été placé. Autour de l'autel étaient des jarres en terre contenant du vin, de l'eau et de l'huile, des plats de légumes, de fruits, du pain ordinaire, des pâtisseries, achetées bien auparavant

dans la plaine. Il y avait aussi de coûteuses bouteilles à étiquettes françaises, de grenadine, d'orgeat, de rhum, de kola-champagne, etc., ainsi que trois cigares, non pas de mauvais cigares de paysans, mais de beaux cigares gras et lisses, avec leurs bagues.

Raisonnant avec une juste naïveté, ces adorateurs, dont les dieux étaient des réalités absolues, ne voyaient aucun anachronisme à offrir à ces divinités les dons les plus modernes. Maman Célie elle-même, accompagnée du père Théodore, avait traversé montagnes et vallées par d'étroits sentiers, conduisant son âne jusqu'à la grande ville, afin d'acheter aux hôtes célestes ce qui leur était nécessaire.

Sur l'autel, on pouvait voir aussi un monceau de maïs surmonté d'un œuf, devant lequel brûlaient des cierges et des mèches flottant dans des calebasses pleines de pétrole. Sur la gauche se trouvaient les trois tambours *vaudou* ou *rada*, tandis que sur la droite on avait placé pour moi un tabouret de bois.

De l'autre côté de la pièce aux mystères, au delà d'un espace de dix pieds environ réservé devant l'autel, étaient assises sur le sol dix-huit à vingt personnes qui devaient assister à la cérémonie, tous proches parents ou amis sûrs. Quand j'entrai, ils se balançaient en chantant :

Papa Legba, ouvri barrière pour moins!
Papa Legba, coté petits ou?
Papa Legba, ou oué yo!
Papa Legba, ouvri barrière pour li passer!

Le sorcier ou *papaloi*, un nègre vigoureux et tout rasé, d'âge moyen, avec un turban rouge et une étole brodée de vives couleurs sur les épaules, traça sur la terre, avec du maïs, un dessin cabalistique devant l'autel. Ces cercles, ainsi qu'il me fut plus tard expliqué, représentaient de gauche à droite la terre, le ciel et la mer. (Les adeptes des doctrines ésotériques liront la terre, l'air et l'eau. Une certaine école y verra la terre, l'air, le feu et l'eau, interprétant le cercle central, dit du ciel, comme un symbole du soleil...)

Dans le cercle terrestre, le *papaloi* versa de l'huile, de la farine et du vin, tandis que les gens chantaient : « *Wangol est maître de la terre.* »

Dans le cercle céleste, il répandit du rhum et des cendres, tandis qu'on chantait : « *Damballa Ouedd, tu es maître du ciel.* »

A l'intérieur du cercle de la mer, il versa de l'eau, tandis qu'on chantait : « *Papa Agoué, li mait' la mer.* »

Des soli perçaient çà et là, à travers le chant collectif. Il me fut impossible de les retenir tous de mémoire, car je ne pouvais prendre des notes au crayon et Maman Célie elle-même ne put me les répéter ensuite, les chanteurs étant repartis le lendemain. Il y avait toutefois une chanson dédiée à Papa Agoué, que je me rappelle en partie parce qu'elle me sembla très belle et aussi parce qu'ensuite j'allai à cheval trouver le chanteur et la transcrivis.

C'était :

Agoué, woyo! woyo!
Mait' Agoué reter lans la mer;
Li tirer canot.

Bassin blé
Reter toi zilet;
Nèg coqui' lans mer zorage;
Li tirer canot là.

Agoué, woyo! woyo!

Quand les chants et les libations furent terminés, le *papaloi* traça sur le sol des motifs faits de petits ronds reliés entre eux par des lignes. Les esprits malfaisants ou indésirables qui cherchaient à entrer devaient se perdre dans ces détours étroits et creux de cercle en cercle, comme des âmes en peine dans les étoiles.

Ceci fait, le sorcier commença la vraie cérémonie, dont tout ce qui précède n'avait été que préparation. Il se tint les bras levés devant l'autel et s'écria solennellement : « *Au nom de tous les dieux et de tous les mystères...* »

A un signe que lui fit le *papaloi*, Maman Célie s'avança et se laissa revêtir d'une robe écarlate et coiffer de plumes d'autruche rouges et noires, comme il est d'usage chez les *mamaloi* ou prêtresses. Un chant aigu retentit :

Ayida Oueddo
On couleuvre moins.

Qui lé ou files
On cou z'éclai!

Au même moment, je perçus à travers le chant un sifflement bas et continu. C'était maman Célie qui, aspirant et expirant entre ses dents, sifflait comme un serpent. Je cherchais sa douce et familière figure; mais sous les plumes noires et écarlates, je ne vis qu'une sorte de masque rigide. J'eus l'impression de contempler la face d'une femme étrange et terrible, ou d'apercevoir une chose que je n'avais jamais imaginée. Soudain, les joues de ce masque noir se creusèrent, aspirées si profondément de l'intérieur que la figure ressembla à une tête de mort, et le moment d'après, se gonfla comme si ce crâne venait d'être recouvert de chair et s'était animé. Tandis que le chant diminuait, la prêtresse tourna trois fois sur elle-même et tomba prostrée devant l'autel, les lèvres pressées contre le sol.

Emmanuel, sans revêtir d'habits sacerdotaux, mais agissant comme une sorte d'enfant de chœur, apporta les deux coqs rouges. Chacun d'eux fut manié doucement et même avec respect par le *papaloi* agenouillé; l'homme, tout en maintenant la volaille, lui traçait sur le dos une croix, avec de la farine blanche. Un des petits gâteaux sucrés fut émietté et chaque coq y picora à même la main de la *mamaloi*. Nous attendions patiemment. Lorsque chacun des coqs eut accepté la nourriture consacrée, la prêtresse le saisit et se mit à danser de façon sauvage, faisant tournoyer l'animal par la tête et par les pattes, au bout de ses bras tendus, tandis que les ailes battaient violemment. Elle tournait ainsi, au son rapide et cependant régulier des tambours. Soudain, d'une torsion la tête du coq fut arrachée, et, sans que la ronde s'interrompît, le sang jaillit. Les autres bêtes, coqs noirs et tourterelles furent traités de la même manière. Tandis que la négresse dansait en tenant les tourterelles blanches vivantes, le spectacle était magnifique et il me semblait parfaitement naturel qu'elles dussent périr ainsi. Le sang des tourterelles fut recueilli dans une tasse de porcelaine.

Ce qui fut différent, d'une beauté horrible pareille à une eau-forte de Goya, ce fut lorsque la prêtresse noire se mit à danser sa danse de mort avec le gros dindon blanc. Bien que

vigoureuse, elle était mince et sa force nerveuse n'avait pas de rapport avec le poids de ses muscles : quand les ailes du dindon se furent ouvertes et commencèrent à battre frénétiquement au-dessus de la tête de la négresse à mesure qu'elle tournait, le grand oiseau m'apparut plus grand et plus fort qu'elle. Il me semblait qu'elle dût être enlevée par lui ou jetée à terre ou emportée fabuleusement dans le ciel. Lorsqu'elle essaya finalement de lui arracher la tête et de lui écraser le corps entre ses genoux, il l'attaqua sauvagement, lui battant la figure et la poitrine avec tant de violence qu'elle était par moment enveloppée par les grandes ailes blanches; l'oiseau et la femme semblaient mêlés, en un monstrueux embrassement mythique. Enfin les mains fatales se resserrèrent sur la gorge de l'animal et le dindon succomba...

La sauvagerie de cette scène avait été telle que ce fut presque une détente lorsque le bouc destiné au sacrifice fut amené devant l'autel. Mais, avant qu'un nouveau sang fût versé, des choses nouvelles et plus étranges devaient encore avoir lieu. Ce bouc était un jeune et puissant animal brun aux yeux énormes et bleus, terrifiés, presque humains, et non seulement terrifiés, mais comme avertis de ce qui allait arriver. Il commença par se débattre, car une odeur de mort flottait dans l'air; mais, finalement, il demeura tranquille, les yeux largement ouverts, tandis qu'on entourait de rubans de soie rouge ses petites cornes et que ses petits sabots étaient oints de vin et d'huile aromatisée; une vieille femme, qui avait traversé toute la montagne pour prendre cette brève part à la longue cérémonie, s'accroupit devant lui, chantant pour lui seul une chanson qui aurait pu être une berceuse pour enfants.

Quand ce fut fini, le papaloi s'assit devant le bouquetin et lui adressa un discours. Il lui fit savoir qu'il passerait bientôt avant nous tous, les ultimes portes, l'initia aux mystères et lui expliqua quelle devait être sa conduite de l'autre côté de la terre. Mais auparavant il entra dans le détail de certains changements magiques, — destinés à rendre son voyage plus facile, — qui allaient survenir de ce côté-ci du monde, ajoutant qu'il n'avait donc rien à redouter. Sur le front du bouc, le prêtre traça une croix et un cercle, d'abord

avec de la farine et ensuite avec le sang des colombes. Puis il lui présenta une branche verte et feuillue.

Ce bouc était devenu le centre de mon attention. Je lui portais un intérêt personnel et affectueux. Tandis que la vieille femme chantait, je me rappelais ce qui était arrivé aux autres créatures, aussitôt qu'elles avaient touché la nourriture et je me retenais pour ne pas crier : « Ne touche pas à ça, petit bouc, ne touche pas à ça! » Mais c'était là une impulsion toute sentimentale. Pour rien au monde, quoi qu'il dût arriver, je n'aurais voulu interrompre le rite. Je crois en ces cérémonies. J'espère qu'elles ne disparaîtront jamais et qu'elles ne seront pas abolies. Je crois que, sous une forme ou sous une autre, elles correspondent à un besoin de l'âme humaine, universelle. Moi qui, à strictement parler, n'ai pas de religion, je crois à toutes ces religions, leur demandant seulement d'être vivantes. Les codes d'éthique rationnelle et de fraternité humaine sont utiles; mais ils n'abordent pas ces problèmes souterrains. Que les religions aient donc leurs sacrifices sanglants et même leurs sacrifices humains si nos âmes doivent en vivre! Mieux vaut un *papaloi* noir à Haïti avec ses mains sanglantes, croyant à ses dieux vivants qu'un ministre en redingote dans la cinquième avenue qui réduit le Christ à un mythe solaire et raisonné de l'Immaculée Conception.

Aussi ne poussai-je pas de cri.

Le bouc rongeait les feuilles vertes.

Mais je ne vis briller aucune lame.

Dans la sombre antichambre nue, aux murs gris sans fenêtres, la Catherine était demeurée tout le temps dans un coin, comme ivre ou à demi endormie.

Il fallut qu'Emmanuel la saisît pour l'empêcher de tomber quand on l'amena à l'autel. Maman Célie l'étreignit, gémit et versa des pleurs, comme si elle lui disait adieu pour toujours. Le *papaloi* la repoussa et quelqu'un présenta à la fille un verre de rhum. Quand elle se mit à protester de façon molle et pleurnicharde, on l'obligea à s'agenouiller devant les chandelles allumées. Le *papaloi* lui entoura le front de rubans, comme il l'avait fait des cornes du bouc, et Maman Célie, cessant d'être une mère affligée, redevint une officiante à la

face rigide, aidant à verser le vin et l'huile sur la tête, les pieds, les mains et la poitrine de la jeune négresse.

Pendant tout ce temps, celle-ci se conduisait comme une enfant agitée, ensommeillée et ennuyée; mais, graduellement, elle devint docile, sombre, regardant avec des yeux étonnés, et entonna une chanson étrange, chant de lamentations. Je crois qu'elle improvisait à la fois les mots et la mélodie. Elle chantait :

Cochon marron saché chemin caille;
Moins mandé ça li gagnin.
« Nans Léogane tout moon malade O! »

Béf marron saché chemin caille.
Moins mandé ça li gagnin.
« Nans gros morne tout moon malade O! »

Cabri marron saché chemin caille.
Moins mandé ça li gagnin.
« Nans Guinea tout moon malade O! »

M'pas malade, m'a p'mourri!

Et tandis que cette négresse chantait et que le sens intérieur de son chant me parvenait, il me semblait entendre la voix de la fille de Jephté condamnée à mort par son père en sacrifice à Javeh, prête à offrir sa virginité sur la solitaire montagne d'Israïl. Sa condition actuelle était plutôt celle d'Isaac sacrifié par Abraham sur le Mont Moriah; bientôt, une bête cornue allait être substituée à elle; mais le moment de cette transposition mystique n'était pas encore arrivée, et la fille chantait comme quelqu'un condamné à mourir...

La cérémonie de la substitution, quand elle se produisit, fut de la pure magie, mais d'une puissance que je n'ai jamais vu égaler, ni dans les monastères derviches, ni ailleurs... Le bouc et la fille, l'un à côté de l'autre devant l'autel, continuaient de se montrer rétifs, nerveux, inquiets. L'odeur du sang était dans l'air, rien d'autre que cette odeur suspendue; c'était l'éternelle et mystérieuse odeur de la mort elle-même que les animaux et les êtres humains sentent toujours, mais non par les narines. Et cependant, ces deux êtres qui étaient sur le point de mourir mystérieusement, la fille symboliquement et le bouc avec un couteau planté dans la gorge, étaient

dociles, et se laissaient faire, comme des automates. Le *papaloi* chantait avec monotonie, répétant sans fin : « *Damballa vous appelle, Damballa vous appelle.* » Il se tenait face à l'autel, les bras ouverts au-dessus des deux têtes.

La fille reposait maintenant sur les genoux et sur les mains dans l'attitude d'un quadrupède, faisant directement face au bouc, de façon que leurs têtes et leurs yeux fussent à un même niveau, à moins de dix centimètres l'un de l'autre; dans cette posture, ils se regardaient avec fixité, tandis que les mains du *papaloi* s'agitaient doucement et sans arrêt au-dessus de leurs fronts, — front de la fille et front de la bête cornue, tous deux enrubannés de rouge, et déjà marqués du sang de la blanche colombe.

En me haussant légèrement, je pouvais voir les grands yeux bleu pâle et largement ouverts du bouc et les grands yeux noirs largement ouverts de la fille... J'aurais pu presque jurer que les yeux noirs devenaient mystérieusement et insensiblement les yeux de quelque bête muette, tandis qu'une âme humaine commençait à apparaître à travers les yeux bleus... Mais oublions cela... et cependant c'était là de la magie pure... quelque chose de réel et de terrible était en train de se produire... En effet, lorsque le prêtre eut agité ainsi les mains en des incantations infinies, la fille commença à faire entendre un bas et plaintif *bêlement* dans lequel il n'y avait rien, absolument rien d'humain; et bientôt je vis une chose encore infiniment plus contre nature : le bouc se mit à gémir et à pleurer comme un petit d'homme.

Je crois que, par les récits que j'ai fait de mes visites chez les Druses et les Yezidees, j'ai mérité la réputation de ne pas me montrer trop crédule en face de merveilles. Mais ici j'étais en présence d'un fait impossible à nier. La vieille magie triomphait là, dans toute sa force abominable. Devons-nous parler de surnaturel ou simplement de surnormal? Quelle différence cela ferait-il de dire que la fille était droguée, comme je le suspectai, ou que ces deux êtres étaient hypnotisés? Naturellement, ils l'étaient, si vous voulez... Et puis après? Nous vivons entourés de mystères et nous imaginons qu'en inventant des mots, nous les expliquerons.

D'autres signes merveilleux se manifestèrent, car, dans

ce petit temple perdu au milieu des montagnes, répondait aux cris de la fille et du bouc l'Immortel qui porte cent noms et que les Grecs appellent Pan...

Le bouc apparut dans sa virilité...; les seins de la fille pointèrent sous la grossière et transparente chemise, son unique vêtement... Ainsi, ils s'affrontaient, tous deux immobiles, pareils à deux statues de marbre sur la frise de quelque ancien temple phallique... Pareils à deux lampes immobiles dans lesquelles, lentement, brûlait une flamme sacrée, une flamme qui, pourtant, ne s'éteindrait pas.

Tandis que le *papaloi* continuait à agiter ses mains, — ainsi qu'une vieille femme tisse dans ses rêves, — la prêtresse tenait une branche verte, aux tendres feuilles, entre la fille et l'animal. Elle la tenait au niveau de leurs bouches mais aucun des deux ne la voyait, car ils se regardaient fixement dans les yeux, comme des mediums en transe fixent des boules de cristal; leurs cous avançaient tellement que leurs fronts se touchaient presque... Ni l'un ni l'autre ne pouvait par conséquent voir la branche; mais lorsque la main de la vieille *mamaloi* trembla, les feuilles se mirent à bruire comme agitées par la brise; elles vinrent frotter le museau poilu du bouc, le menton et les lèvres douces de la fille... Après un moment d'anxieuse attente, *ce furent les lèvres de la fille qui s'ouvrirent et commencèrent à manger les feuilles.* Normalement, les êtres humains, lorsqu'ils mangent, ouvrent la bouche et prennent directement la nourriture entre leurs dents; excepté pour siroter, ils ne se servent pas de leurs lèvres; or, les lèvres de la fille, maintenant, *broutaient* les feuilles, ainsi qu'un animal ruminant. Ses mains naturellement étaient à plat sur le sol, de telle façon qu'elle mangeait sans en faire usage, comme un quadrupède. Dans un château au bord du Nefud j'ai vu une fois, de près, une femme qui mangeait et dont les mains avaient été liées derrière le dos, mais cette femme, ouvrant la bouche et découvrant ses dents, avait pris sa nourriture directement entre ses incisives, comme eût fait tout être humain normal. Tandis que cette fille noire ouvrait les lèvres et s'en servait pour brouter, exactement comme le bétail. Cela peut paraître une chose sans importance; cela m'apparut, à moi, étrange, contre nature, inhu-

main. Pendant qu'elle broutait, le *papaloi* murmura rapidement et d'un ton naturel, ainsi qu'un homme qui vient de finir une tâche pénible et solennelle et qui est heureux de se reposer : « Ça y est... » (en français).

Le prêtre tenait maintenant à la main un machete[1] bien repassé et brillant. Maman Célie, la prêtresse, s'agenouillant, présentait une gamelle, un bol de bois oblong. Elle trouva juste assez d'espace pour le glisser entre cette paire d'êtres mystiquement identifiés. Le bord du bol touchait la poitrine velue du bouc et le corps de la fille, leurs deux têtes penchées au-dessus. Aucun des deux ne semblait conscient de ce qui arrivait et le bouc ne fit aucun mouvement lorsque le *papaloi* lui mit la main sur les cornes; il ne fit entendre aucun son lorsqu'on lui enfonça le couteau subitement et profondément dans la gorge. Mais soudain, tandis que le sang jaillissait comme d'une fontaine dans le bol de bois, la *fille* poussa un cri perçant, puis, avec un bêlement d'agonie vite étranglé, sursauta, frissonna et tomba évanouie devant l'autel.

Au moment où la lame égorgeait le bouc, l'assistance se mit à chanter, ni haut ni bas, mais avec une sorte d'intense et rapide ferveur qui vint traverser et couper comme une autre lame invisible le bêlement inhumain de la fille... Maintenant l'assistance continuait de chanter tandis que les célébrants remplissaient leurs divers offices. On chantait :

Damballa Oueddo odan q'icit
Mandé ça la! Oué!
Ayida Oueddo odan q'icit
Mandé ça la! Oué!

Le corps du bouc fut jeté dehors comme une chose désormais inutile aux rites et non plus sacrée. Le corps de la fille inconsciente, couvert de sang, fut déposé doucement dans les bras d'Emmanuel que suivirent deux vieilles versées dans les arts magiques, qui devaient s'occuper de la faire revenir à elle.

Si Maman Célie, dont la face était encore comme un masque terrible et inspiré, jetait les yeux sur l'un ou l'autre des corps,

1. Sabre à couper la canne à sucre.

je ne pus le voir. Elle se tournait lentement devant l'autel, le bol dans ses bras étendus, et le présentait maintenant au *papaloi* qui le reçut, le but et le replaça sur l'autel tandis qu'avec une petite tasse de porcelaine, il faisait des libations à l'intérieur de chacun des trois cercles cabalistiques dessinés sur le sol.

On chanta aussi une invocation à Ybo, un autre des anciens dieux.

Il y eut une pause pendant laquelle, moi qui avais été pendant des heures si entièrement absorbé que je n'avais plus pensé à rien, je parvins cependant à me rappeler que toute cette cérémonie devait conduire à un événement qui me concernait plus que tous ceux qui étaient présents.

Le moment était venu.

Un très vieux nègre, très ridé, avec une barbe pareille à une mousse espagnole blanche comme neige, qui était resté jusque-là assis silencieusement, sortit d'un sac qui se trouvait à ses pieds un linge blanc dont il s'entoura la tête, et mit sur ses épaules un habit blanc brodé pareil à une casaque. Sans l'aide de personne, il se donna à lui-même l'investiture, comme l'eût pu faire un pape ou un empereur noirs. Celui-là n'était pas de notre montagne; il était venu à âne d'au-delà le grand Morne. Maman Célie l'avait convoqué et lui avait payé ses dépenses, — dépenses dont elle ne voulut jamais que je la remboursasse. Comme l'homme se levait enfin et me priait de m'agenouiller devant l'autel, on fit silence, car il était le Vaudou du Vaudou... Lorsqu'il eut mit sa main sur ma tête, ce ne fut ni en créole, ni en français qu'il parla, ni même dans le langage presque oublié de la vieille Guinée... J'entendis comme en rêve sa voix douce, claire, profonde, comme le sont rarement les voix des vieux, « *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti, Amen...* » tandis qu'encore agenouillé, les yeux clos, je croyais percevoir à une infinie distance comme un écho d'années depuis longtemps révolues, sa voix sûre récitant la plus merveilleuse et mystérieuse des invocations latines : « *Rose Mystique... Tour de David... Tour d'Ivoire.. Maison d'Or... Porte du Ciel...* » Il me semblait ouïr le grondement d'orgues magnifiques sous des dômes voûtés... L'huile, le vin et l'eau furent versés sur ma tête. L'on traça

des signes sur mon front avec de la farine blanche et l'on me donna rituellement à manger les gâteaux qui se trouvaient sur l'autel, ainsi que du vin, du rhum et des sirops à boire. Des morceaux de gâteaux furent écrasés ensemble dans une petite tasse et furent introduits dans ma bouche avec une cuiller. On y mêla de même quelques gouttes de chacune des bouteilles...

Ceci, semblait-il, avait été un rite de consécration préliminaire où étaient sincèrement admis les divinités du Christianisme, ses saints et ses puissances. Maintenant le chant vaudou recommençait et, pour la première fois, mon nom fut mêlé à des mots créoles et africains. On priait Lebga d'ouvrir largement pour moi les portes, et Damballa et Ayida de me recevoir. Une sorte de ferveur farouche les possédait tous à nouveau. Le vieux *hougan*, criant maintenant pour se faire entendre par-dessus le chant, demanda une fois de plus le silence et, faisant passer ses deux mains sur ma tête, prononça une longue invocation en un mélange d'africain et de créole, prenant à témoin tous les dieux et les déesses de l'Afrique ancienne. Exigeant encore le silence, il trempa sa main dans le bol de bois et traça sur mon front la croix sanglante du vaudou. Puis il éleva le bol, hésita curieusement pendant un instant comme par politesse (c'était une chose étrange et triviale en un pareil moment), puis il prit une cuiller propre. Avec colère, Maman Célie intervint. Alors, le bol lui-même fut présenté à mes lèvres et par trois fois je bus. Le sang avait un goût net, chaud et salé. En fait, je buvais le sang d'un bouc récemment tué; mais, par je ne sais quelle transsubstantiation mystérieuse, non sans analogie avec d'autres religions que le Vaudou, je buvais le sang de cette Catherine qui, mystiquement, dans le corps du bouc, pour moi et pour toute l'humanité misérable, de Léogane en Guinée, était morte...

Il restait encore une petite cérémonie. On m'avait prévenu qu'elle aurait lieu et sa signification m'avait été expliquée. On m'avait dit aussi que cela n'avait jusque là jamais été fait pour aucun Blanc vivant ou mort : le *papaloi* prit sur l'autel l'œuf qui surmontait la petite pyramide de maïs et, l'élevant dans ses mains en coupe, il prononça l'incantation.

De même que le sang avait représenté le mystère de la mort, du sacrifice et de la purification, et aussi la fertilisation quand on me l'avait versé sur la tête, l'œuf symbolisait maintenant la renaissance, la productivité, la fertilité, la re-création. Maman Célie le prit des mains du *papaloi*, s'en servit pour dessiner une nouvelle croix sur mon front et le jeta à terre, en inondant mes genoux. Alors la vieille prêtresse arracha sa coiffure de plumes, et, s'agenouillant près de moi, m'entoura de ses mains et s'écria : « Legba, papa Legba, ouvre largement les portes à mon petit. »

W. B. SEABROOK

(Traduction de PAUL MORAND.)

LETTRES ET JOURNAL INTIME DU COMTE AXEL DE FERSEN[1]

Au milieu de tous ses malheurs et de ses soucis, Fersen voyait pourtant la situation politique s'éclaircir légèrement. Au lendemain de la mort de Louis XVI, l'Angleterre s'était enfin décidée à la guerre, la Hollande suivit son exemple, et ainsi naquit la première grande coalition entre les puissances alliées. La trahison de Dumouriez, enfin, fortifia la position des Alliés.

Déjà, le 1er février, Fersen avait noté que les Alliés essayaient d'entrer en relations avec le général. Les événements se précipitaient : le 24 février, les Alliés rentrèrent triomphalement à Bruxelles; le 18 mars, Mercy annonça l'évacuation de la Hollande, et, le 5 avril, l'entente fut signée entre Dumouriez et Cobourg.

Il semble que Fersen et ses amis n'avaient pas osé croire jusqu'à ce jour à une amélioration de la situation. Fersen ne pouvait se consoler de la mort de Louis XVI et les victoires autrichiennes ne lui firent point oublier le sort désespéré de la famille royale.

Au cours du moi de mars, il écrit à sa sœur.

Taube vous dira les succès incroyables des Autrichiens. Tout le monde en est dans la joie. Hélas! la mienne serait de même à son comble sans les pertes que j'ai déjà faites et celles que je redoute encore. Mais ces craintes empoisonnent mon existence et m'empêchent de jouir de rien. Je ne puis m'occuper d'autre chose et tout me ramène à cet objet de mes vœux. Nous n'avons pas de nouvelle de la famille royale et il paraîtrait que les scélérats et même les gazetiers se

1. Voir la livraison du 1er mai. Nous rappelons que les commentaires imprimés en petits caractères sont de madame Söderhjelm. — N. D. L. R.

soient donnés le mot pour n'en pas parler et les faire oublier. Je voudrais comme d'autres espérer que c'est bon signe, que c'est une preuve de leur intention de les conserver; tous les raisonnements, il est vrai, portent à le croire; cependant je ne l'ose et je me rappelle sans cesse leur infortuné père. Ah, ma chère amie, pourquoi faut-il que nous soyons nés dans ce siècle de barbarie et d'horreur? Tout ce que je vois depuis quatre ans me fait détester mes semblables et le monde entier.

Du jour où la trahison de Dumouriez fut rendue publique, le scepticisme de Fersen sembla faire place à l'optimisme. Son Journal intime nous montre la joie qu'avaient ressentie les amis de Marie-Antoinette en apprenant que les « rebelles » avaient perdu leur meilleur général. Voici ce qu'il écrit.

V(endredi) 5. — Très beau. Un exprès envoyé par le vicomte de Caraman au baron de Breteuil a apporté l'arrangement fait par Dumouriez avec le prince de Cobourg... La joie fut très vive. J'en eus d'autant plus que je ne craignais plus rien pour la Reine. Je demandais à Taube de me dire si je je devais me régler encore selon les instructions que j'avais au cas que le Roi fût en liberté, ou bien en attendre d'autres, et dans ce cas de me les faire envoyer au plus tôt, car ceci pouvait aller très vite. Comme il connaît mieux la position, je croyais qu'il valait mieux laisser cela à sa décision que de rien demander. Le soir le maréchal de Broglie reçut la nouvelle que Dumouriez marchait seul sur Paris avec 50 000 hommes qui avaient tous la cocarde blanche et que le prince de Cobourg restait sur la frontière, tout prêt à l'appuyer si cela était nécessaire.

S(amedi) 6. — Beau. Rien de nouveau.

D(imanche) 7. — Temps gris. Crawford parti le matin pour La Haye. Je proposai au Baron d'envoyer quelqu'un qui pût voir la Reine au moment de sa délivrance pour l'instruire de sa position et lui donner des conseils sur ce qu'elle aurait à faire en opposition avec ceux que M. de Mercy ne manquerait pas de lui envoyer par écrit. Il goûta mon idée, et l'évêque de Pamiers devait partir le lendemain. Il devait se rapprocher de l'armée française et tâcher par Saint-Foix de voir Dumouriez.

S'attendant à pouvoir retourner à Bruxelles, Fersen écrit le 5 avril à Sophie :

... Quant à ce que vous me dites d'Éléonore et de Crawford, vous verrez par ce que je vous ai mandé que leur marche et leurs projets ne peuvent influer sur mes actions. Ce serait pour moi une grande consolation de ne pas quitter mes amis, mais ce ne serait jamais qu'une séparation momentanée, qui dans tous les cas aura peut-être lieu... Ah! ma chère Sophie, souvent je regrette de ne pas avoir péri pour eux et en les servant, je me serais épargné bien des chagrins et des souffrances de tout genre... J'espère aller dans huit ou dix jours à Bruxelles. Les événements se succèdent à présent avec une grande rapidité, et nous avons des succès partout.

Trois journées de joie — trois journées remplies de conciliabules, de discussions, de négociations et de grands espoirs. Fersen travaillait déjà à un mémoire pour la reine, quand survint la nouvelle de l'échec de Dumouriez. Fersen note dans son Journal :

L(undi) 8. — Temps gris, frais. J'étais occupé le matin à écrire à la Reine la note ci-jointe, lorsque l'évêque de Pamiers entra chez moi et me dit que l'armée de Dumouriez s'était révoltée contre lui, qu'il était passé à Mons avec tout son état-major, presque tous les officiers du génie et de l'artillerie, et beaucoup de troupes de ligne, et que le reste le suivrait; que c'était Dampierre qui avait débauché les gardes nationales; que Dumouriez, lorsqu'il s'était aperçu qu'on tramait quelque chose, avait voulu livrer l'artillerie et la caisse, mais qu'il en avait été empêché et n'avait pu que se sauver tout seul, qu'il avait même été fusillé par un de ses détachements. Dans le premier moment, cette nouvelle me frappa, mes craintes pour la Reine renaquirent; car, sans cela, la nouvelle aurait été bonne; leur armée était désorganisée, et Dumouriez, qui aurait été une puissance ayant 50 000 hommes à ses ordres, n'était plus rien. La consternation parmi les Français était aussi grande que leur joie l'avait été : ils craignaient que tout fût perdu.

Les jours d'exil étaient finis pour Fersen et ses amis. Ils quittèrent Düsseldorf le 14 avril et arrivèrent à Aix-la-Chapelle le 15. C'est là qu'ils apprirent que le duc d'Orléans et sa famille avaient été empri-

sonnés et enfermés au château d'If en Provence. Fersen rencontra également Dumouriez qui venait d'arriver à Aix-la-Chapelle. Nous citons le récit qu'il a fait de cette curieuse rencontre :

Mer(credi) 17. — Tout était blanc. Vent froid. Dumouriez arriva à deux heures et demie. Je fus le voir avec Simolin à la poste; nous perçâmes une foule de monde et le trouvâmes dans une salle basse. Les fenêtres étaient assiégées de monde. Il était seul avec trois aides de camp. Il reconnut Simolin Je me nommai. Il me fit un compliment, disant qu'il aurait dû me reconnaître à ma belle figure. Je le remerciai des politesses qu'il avait faites à Berlin. Il me répondit que, s'il n'avait pu en faire toujours, ce n'avait pas été sa faute, mais celle des circonstances. Je lui dis que j'étais bien aise de le voir *ici*; il me répondit qu'il en avait depuis longtemps le projet. Il nous dit que Saint-Foix n'avait rien à craindre, que la peur était à Paris et qu'on n'oserait rien lui faire. Je lui dis : « Expliquez-moi, Monsieur ce qui vient de se passer pour M. le duc d'Orléans. — Je ne puis vous en donner aucune explication, M. le comte, car je n'ai jamais eu de relations avec Monsieur le duc d'Orléans, que j'ai toujours méprisé et que j'ai regardé comme un scélérat. Je sais cependant... » Il me dit beaucoup de bien du duc de Chartres qui, disait-il, ne ressemblait en rien à son père. Il se plaignit de la lenteur des Autrichiens, disant qu'il fallait plus d'activité contre ces gens-là, et qu'on en viendrait facilement à bout; qu'il n'y avait plus d'armée, que toutes les troupes de ligne passeraient dès qu'elles pourraient; qu'on avait déjà proposé d'échanger les quatre commissaires arrêtés contre la famille royale; que son opinion avait été qu'il fallait tout accorder pour avoir la famille royale; et qu'il ne fallait ensuite rien tenir à ces gueux-là; que, même en reconnaissant la République, on pouvait ensuite continuer la guerre. Et en tout je trouvai en lui un vrai Français, vain, confiant et étourdi, ayant de l'esprit et peu de jugement. Tout son plan a manqué par un excès de confiance dans ses forces et dans son influence sur l'armée. Il n'avait pas assez préparé la chose. Je le trouvai fort inquiet, et ému au moindre bruit que faisait la foule qui était à la porte et aux fenêtres : il avait l'air de craindre quelque mésaventure.

Le 20 avril Fersen et ses amis rentrèrent à Bruxelles, et la vie d'autrefois reprit peu à peu. « Je jouissais de passer dans un pays conquis sur les Français », note-t-il dans son Journal. « La joie était vraie à Bruxelles, et dans tout le pays, d'en être délivré. » Le soir la ville était illuminée et la joie fut générale, mais, comme le dit Fersen, peu bruyante, selon l'habitude flamande.

Le retour à Bruxelles s'était fait à un moment heureux. Jamais, depuis Varennes, les prévisions n'avaient paru aussi optimistes. L'armée française était dans un profond état de dépression et ne possédait pas encore cet esprit national qui rendrait possible l'impossible. Les Français étaient refoulés au delà de la frontière et la route de Paris était sans couverture. De plus, le royalisme avait relevé la tête à l'intérieur de la France et la réaction semblait se fortifier de jour en jour.

Malheureusement Dumouriez n'a pas réussi à rendre dans toute son importance le service qu'il avait promis, écrit Axel à Sophie, le 19 mai, mais sa défection est toujours très importante par les lumières qu'il a données, et par la désorganisation totale de l'armée des rebelles et la privation du seul homme qui pouvait les mener. Les succès n'en seront pas moins sûrs, mais ils en sont un peu retardés; car il faut le temps de rassembler les moyens pour les assurer et ne pas s'exposer au moindre revers, c'est le rassemblement de tous ces moyens qui cause l'inactivité actuelle...

Sophie a dû lui reprocher encore une fois son manque d'énergie, puisqu'il finit sa lettre par une phrase, où, en voulant la rassurer, il laisse percer néanmoins une légère irritation :

Je sens comme vous, ma chère et bonne Sophie, la nécessité de tout ce que vous me dites, et croyez que, quand il en sera le temps, rien ne m'empêchera de me rendre là où il faudra et que je braverai tout pour faire ce que je me dois et ce que je dois aux autres.

Ne peut-on déjà lire entre les lignes une certaine lassitude? Depuis plus d'une année, — et quelle année! — Fersen n'avait pas vu Marie-Antoinette, il y avait plus de neuf mois qu'il n'avait eu un mot de sa main. Les mots de devoir et d'obligation venaient de plus en plus souvent sous sa plume et l'affection était refoulée au second plan. Il était las, exténué. Épuisé par le surmenage et la tension nerveuse de plusieurs années, il n'avait plus la force de souffrir, à peine avait-il celle d'aimer. Un seul sentiment était encore vivace en lui : la haine.

Il haïssait la Révolution, il haïssait même toute la nation française, la haine seule le soutenait.

Si, déjà au temps de l'adversité, les émigrés s'étaient occupés de former des ministères et de nommer des fonctionnaires, que devait-ce être au moment où la roue de la fortune tourna, où les succès et les victoires fournissaient une base plus solide à leurs plans et à leurs projets! Quelle ne fut pas leur joie en apprenant la capitulation de Mayence, et, le 23 juillet, la prise de Valenciennes par les alliés! Fersen se rendit aussitôt dans cette ville pour revoir quelques anciennes connaissances (son régiment y avait été autrefois stationné).

Dès l'instant où la victoire leur sourit, la vieille rivalité se réveilla entre les partisans de Marie-Antoinette et ceux des Princes. La question se posait de savoir si Marie-Antoinette ou Monsieur assurerait la Régence pendant la minorité du Dauphin. Fersen s'efforçait en vain de faire nommer Marie-Antoinette; il ne parvint qu'à compliquer davantage la situation.

Cette fois encore, comme on le voit par sa correspondance, Fersen se trouvait au cœur même des négociations et formait, avec le baron de Breteuil, le centre d'où sortaient les projets et les plans. On voit dans son Journal Intime qu'il travaillait à une « note » pour la reine. Il reprit alors sa tâche de conseiller au point où il l'avait abandonnée le 10 août 1792. Combien plus n'avait-elle pas besoin de lui maintenant qu'elle était seule et abandonnée! Son rôle de conseiller était d'autant plus justifié qu'on prévoyait qu'au lendemain de la défaite de la Révolution, Fersen serait nommé ambassadeur de Suède à Paris à la place de Staël, trop compromis avec les révolutionnaires. Aussitôt après la trahison de Dumouriez, Fersen avait demandé au Duc-Régent de pouvoir se servir des lettres de créance qu'on avait depuis longtemps préparées pour lui. En Suède, on était même si persuadé de la victoire imminente de la réaction en France que le duc Charles estimait inutile de garder plus longtemps le poste de Londres pour Fersen, car « il avait pensé », comme l'écrit Sophie fin novembre 1793, visiblement inspirée par le Duc-Régent, « qu'Axel pourrait avoir celui de France dès que la reine et le jeune roi seraient rétabli dans leurs rang et puissances. »

Quel bel avenir en prévision pour Fersen! La reine serait régente jusqu'à la majorité de son fils et aurait à ses côtés l'ambassadeur du gouvernement et du jeune roi de Suède, Axel Fersen.

La postérité se demande pourquoi tous les efforts des émigrés et des réactionnaires, au lendemain de la mort de Louis XVI, n'avaient pas avant tout tendu à faire sortir Marie-Antoinette de France. Il est vrai qu'aux jours heureux des victoires successives des Alliés on avait envisagé plusieurs projets pour sauver la reine. Il fut notamment suggéré d'échanger la famille royale contre les commissaires que Dumouriez avait livrés à l'Autriche. Il semble que ce projet aurait dû réussir si ses auteurs avaient eu une connaissance plus profonde de la véritable situation et s'ils avaient fait preuve d'un peu plus

d'énergie. Car il est de toute évidence que les Conventionnels tenaient beaucoup plus à la libération de leurs commissaires qu'à la personne de Marie-Antoinette, surtout à un moment où les Révolutionnaires subissaient des défaites sur tous les fronts. Tout échoua par la faiblesse, les intrigues personnelles, le manque d'organisation, d'audace, de volonté d'agir. Il manquait surtout des chefs. Enfin, la haine de la Révolution aveuglait complètement Fersen et ses amis. Au lieu de chercher des possibilités de compromis avec la Révolution, — fût-ce même à des conditions très dures, — on s'obstinait à ne voir que les bienfaits de l'ancien régime. Au lieu de mettre à profit les qualités indéniables d'un militaire comme Dumouriez, on le laissait errer de pays en pays, chassé de partout. Lorsque, au mois de juillet, Danton abandonna la direction du comité de Salut public, on aurait dû l'engager immédiatement pour négocier la libération de la reine. Une tentative pour acheter cet ennemi puissant avait été faite par les amis de Fersen, et un certain Ribbes fut chargé de négocier avec Danton, mais, avant même que le projet fût entré dans une phase décisive, la situation politique avait complètement changé.

La cause essentielle de l'échec de tous ces plans était, à vrai dire, le manque d'argent. Ni la bonne volonté, ni l'enthousiasme n'étaient suffisants, si l'on ne pouvait s'appuyer sur une base pécuniaire solide. On comptait sur le secours de l'Angleterre ou de l'Autriche, mais ces deux puissances étaient en guerre et n'osaient pas risquer les quelques millions nécessaires pour sauver Marie-Antoinette et le jeune roi.

Le temps s'écoulait dans l'inaction. Fersen se trouvait toujours à Bruxelles, inactif, désespéré de ne pouvoir intervenir d'une manière efficace. Les vagues bruits qui circulaient, soutenaient tant bien que mal les espoirs chancelants. Un signe de vie des prisonniers du Temple lui parvenait rarement. Une fois c'est madame de Polignac qui écrivait qu'elle avait eu des nouvelles de la reine par un médecin — « c'est sûrement La Caze », ajoute Fersen. Une autre fois, c'est Mercy qui venait d'apprendre que la reine avait été gravement malade, mais qu'elle avait reçu tous les soins nécessaires et qu'elle était complètement rétablie. Le 22 mai Fersen note dans son journal :

La Caze a été au Temple; il a trouvé la Reine peu changée, madame Élisabeth tellement méconnaissable qu'il ne l'a reconnue que lorsque la Reine l'a nommée : Ma sœur. Elle était dans la chambre en bonnet de nuit, vêtue d'un habit d'indienne commune. La petite Madame avait tout le corps couvert d'ulcères et était menacée d'une dissolution de sang. Sa jeunesse et beaucoup de soins pourront la tirer d'affaire. On mandait de Paris que le jeune Roi avait été malade et que la commune avait refusé le médecin que la Reine avait mandé, sous prétexte qu'il était aristocrate, et en avait envoyé un à sa façon.

Fersen est comme d'habitude avare de détails sur ses sentiments. Son pessimisme augmentait à mesure que le temps passait. Il voyait qu'on s'intéressait fort peu à la famille royale et que la guerre que Gustave III avait voulu entreprendre un an plus tôt, de façon désintéressée, était devenue une guerre de conquête dans laquelle la vie de Marie-Antoinette ne comptait presque pas.

Les mauvaises nouvelles alternaient avec les bonnes. Le 3 juin, il note :

Motion à la Convention de déporter la famille royale; elle est reçue sans murmures; on a passé à l'ordre du jour. Roux, qui la combat, est un enfant de Versailles. Il était dans l'état-major, amant de madame Campan et fort attaché à la Reine avant d'être Jacobin[1].

Le 9 juin il mande à Sophie :

Nos nouvelles sont bonnes de partout; puissent-elles continuer de même! Celles sur les augustes prisonniers sont très rassurantes et, jusqu'à présent, il n'y a ni motions, ni mouvements contre eux. Cela me donne un peu d'espoir de les voir un jour délivrés de leur longue captivité. Si je puis jamais jouir de ce spectacle, quel moment pour mon cœur! Je sais qu'ils se portent bien, excepté la petite Madame qui est dans un mauvais état de santé....

En juillet, il apprit que le Dauphin avait été séparé de la Reine et mis dans une cellule à part. Fersen se rendait compte de la gravité de cette situation, il devinait la peine affreuse de Marie-Antoinette. Il écrit dans son Journal :

V(endredi) 12. — Beau et chaud. Mauvaises nouvelles de la France. Gaston repoussé devant Nantes, son armée battue. Saumur repris sans résistance. Le Dauphin séparé de la Reine et mis dans une autre chambre du Temple. Cela me paraît fort mauvais. Quelle peine affreuse pour la Reine! Malheureuse princesse! L'armée de Wimpfen avance sur V.... Marseille est en contre-révolution complète; elle se manifeste dans presque tous les départements; Bellegarde est pris par les Espagnols.

S(amedi) 13. — Beau et chaud. Les mauvaises nouvelles

1. Il s'agit de Jacques Roux, le chef des Communalistes, plns violent que Marat lui-même.

confirmées. La séparation du Roi et de la Reine est inconcevable. Une seule chose console et donne un peu d'espoir : c'est qu'il semble qu'on parle un peu plus respectueusement de la famille royale. Les nouvelles de Gaston sont mauvaises. Il y a des lettres qui disent qu'on lui a tué 8 000 hommes et pris 40 canons. Des lettres de Paris disent qu'il est question de transporter la famille royale à Saint-Cloud, et que Wimpfen est à neuf heures de Paris; mais cela est apocryphe.

L(undi) 15. — Beau et chaud. Augeard nous contait que M. de Maulde lui contait à La Haye l'exécution du Roi, qu'on devait bien faire le procès de la Reine, mais que malheureusement il n'y avait pas de preuves contre elle, mais contre madame Élisabeth.

M(ardi) 16. — Beau. Chaleur très forte. Pas d'air. Reçu des nouvelles de France. Voyez mon bulletin de demain. La raison de la séparation m'effraye et je crains qu'on ne prenne occasion de là pour faire le procès à la Reine en la supposant complice de ce complot. On voit par les papiers qu'il y a une grande confusion dans ce pays; cela ne peut plus aller ainsi. Goguelat, revenu de Condé, croit que c'est d'ennui que la garnison s'est rendue, car il y avait des vivres....

S(amedi) 20. — Des lettres de Paris mandent que la Reine voit son fils chez elle une heure tous les jours. C'est du moins quelque chose. Cette séparation me fait grande peine. Goguelat, qui était venu passer quelques jours ici, partit; je lui donnai un cheval. Il me dit qu'il était fort mécontent des airs que le duc de Choiseul se donnait sur le Roi et la Reine, que la Reine en avait été toujours fort ennuyée et ne lui avait jamais donné ni les bagues ni le portrait dont il se vante.

Le 9 août, Fersen eut connaissance du transfert de Marie-Antoinette à la Conciergerie. Il écrit dans son Journal :

V(endredi) 9. — Il se répandit un bruit que la Reine avait été menée à la Conciergerie et livrée au tribunal révolutionnaire; c'était un homme qui prétendait l'avoir lu dans une gazette de France à Namur; mais des lettres du 3 arrivées ici n'en parlaient pas, et cette nouvelle paraissait évidemment fausse. M. de Mercy, qui vint le soir chez madame Sullivan, ne la croyait pas.

S(amedi) 10. — Assez beau, du vent. Tout le monde était rassuré sur les nouvelles affreuses de la Reine, lorsque, le soir, le comte de Mercy me donna les gazettes du 2 et du 3, dont j'envoie l'extrait dans le bulletin du lendemain. Elles confirment ce malheur, mon âme en fut déchirée. Je me représentai son état, ses douleurs, ses souffrances, et je sentais vivement aussi tout ce que j'ai perdu depuis l'arrestation de Varennes. Éléonore seule pouvait me consoler un peu, mais ne m'empêchait pas de sentir vivement, et l'incertitude sur ce que je ferais, rendait encore ma situation plus affreuse, car je regardais la perte comme inévitable, et cependant je tâchois d'espérer. J'eus bien de la peine à cacher ma douleur affreuse.

D(imanche) 11. – Beau, pas chaud. Comme j'avais causé avec La Marck sur les moyens de sauver la Reine et que nous avions trouvé qu'il n'y en avait que de pousser sur-le-champ un gros corps de cavalerie sur Paris, ce qui était d'autant plus facile qu'il n'y avait plus d'armée devant et que toutes les granges étaient remplies de vivres, je fus chez le comte de Mercy et je le trouvai de glace sur cette idée. Il y voyait de l'impossibilité, et le second tome de la Champagne, si on le tentait. Il croyait la famille royale perdue sans qu'on puisse rien faire pour elle. Il ne croyait pas que les factieux voulussent traiter, mais qu'ils se porteront aux derniers excès pour lier tellement toute la France à leurs forfaits, qu'il n'y aurait plus pour les individus d'autre parti à prendre que celui de vaincre ou de mourir, et finit par me dire qu'il n'y avait rien à faire. Je le quittai et pressai La Marck de lui parler; il l'engagea en effet à écrire au maréchal de Cobourg et me promit de me montrer la lettre le lendemain. Je fus à la comédie pour éviter tout ce qui pouvait avoir l'air d'affectation. J'y trouvai tous les Français qui y sont d'ordinaire, même les femmes. Quelle nation, grands Dieux!

L(undi) 12. — Très beau. La Marck vint me voir; il me montra la lettre au Prince de Cobourg, qu'il avait faite pour le comte de Mercy; elle était très pressante et très bien faite. Il propose de marcher sur Paris et prouve combien il serait impolitique de retourner à Maubeuge et Le Quesnoy au lieu d'attaquer Cambrai. M. de Mercy n'exige rien, mais ces pro-

positions sont très puissantes, et si le Prince de Cobourg ne s'y rend pas, il est responsable de tous les malheurs.

M(ardi) 13. — Beau et chaud. Les gazettes de France des 7, 8 et 9 ne parlaient pas de la Reine, mais je suis convaincu qu'on n'en parlera que comme des autres criminels, pour annoncer son jugement. M. de Mercy a écrit hier au duc d'York pour qu'on marche en avant. Il a aussi écrit en Angleterre.

V(endredi) 16. — Sa mort (celle de Gustave III) était une grande perte pour la malheureuse famille de Louis XVI; s'il vivait, la Reine ne serait pas abandonnée en ce moment comme elle l'est.

S(amedi) 17. — Temps gris, vent très fort, un peu de pluie. Les gazettes du 12 ne parlent pas de la Reine.

L(undi) 19. — Beau. Les gazettes du 13 ne disent rien de la Reine. A la sollicitation de La Marck, le comte de Mercy s'est décidé à envoyer quelqu'un à Paris pour savoir ce qui s'y passe.

L(undi) 26. — Beau. Les gazettes de France des 21 et 22 ne parlent pas de la Reine.

Mer(credi) 28. — Assez beau. Il y eut une gazette extraordinaire sur l'affaire du duc d'York le 23. M. Ribbes vint me voir le soir. J'en fus très content; il a bien saisi la chose et ne désespère pas de remplir la commission, dont il ne peut cependant garantir le succès. Crawford partit le matin avec lord Elgin pour Dunkerque.

Mais c'est surtout dans les lettres à sa sœur Sophie que Fersen a donné libre cours à son désespoir. Le 14 août 1793, après le transfert de la reine à la Conciergerie, il lui avait écrit :

Ma chère Sophie, ma seule et unique amie, vous savez sans doute en ce moment le malheur affreux de la translation de la Reine dans les prisons de la Conciergerie, et le décret de cette exécrable Convention qui la livre au Tribunal Révolutionnaire pour être jugée. Depuis cet instant je ne vis plus, car ce n'est pas vivre que d'exister comme je fais, ni de souffrir toutes les douleurs que j'éprouve. Si je pouvais encore agir pour sa délivrance, il me semble que je souffrirais moins; mais de ne pouvoir rien faire que par des sollicitations est affreux pour moi. Taube vous mandera le seul espoir qui nous

reste, et ce que j'ai demandé : une marche prompte sur Paris est tout ce qui reste à faire pour la sauver; et j'ai encore l'horreur de l'incertitude si ce projet sera adopté et suivi. Ah! ma chère Sophie, il n'y a que vous qui puissiez sentir tout ce que j'éprouve. Tout est perdu pour moi. Je perds en moins de dix-huit mois trois souverains mes amis et qui m'étaient chers à plus d'un titre. Mes regrets seront éternels et rien que la mort me pourra les faire oublier. Je ne puis m'occuper de rien, je ne puis penser qu'au malheur de cette infortunée et digne princesse. Je n'ai pas même la force d'exprimer ce que je sens. Je donnerais ma vie pour la sauver et je ne le puis; mon plus grand bonheur serait de mourir pour elle et pour la sauver. J'aurais ce bonheur si des lâches et des scélérats ne nous avaient privés du meilleur des maîtres [1]. Oh! combien, en ce moment, je sens encore plus vivement sa perte et combien je le regrette davantage! Lui seul aurait été capable de la sauver; sa grande âme se serait exaltée au récit de ses malheurs; il aurait tout osé et aurait tout vaincu; mais il n'est plus et tout est mort pour moi avec lui. Adieu, ma chère et tendre Sophie; priez Dieu pour elle, et aimez votre malheureux frère.

Ce 4 septembre. — ... Nous ne savons rien de la malheureuse Reine, et nous sommes réduits à nous en réjouir : quelle affreuse position! Sans cesse j'y pense; je me reproche souvent jusqu'à l'air que je respire, quand je pense qu'elle est renfermée dans une affreuse prison; cette idée me déchire le cœur; elle empoisonne ma vie et je suis sans cesse partagé entre la douleur et la rage.

Ce 8 septembre. — J'ai reçu, ma chère amie, la vôtre du 22. Oui, je suis bien à plaindre, car mes peines et mes inquiétudes sont journalières et perpétuelles; je ne saurais me rassurer sur le sort de la Reine et de sa famille infortunée. Presque tout le monde me paraît rassuré; leurs raisonnements sont fort bons; je les fais de même; cela devrait être ainsi : mais peut-on espérer rien de raisonnable de fous et d'enragés comme ces scélérats? Et cette réflexion m'ôte toute espérance de les voir suivre d'autre marche que celle de leur scélératesse et de leur cruauté. Quelquefois je crains aussi que les gens qui se

Gustave III.

flattent tant n'y prennent pas un intérêt aussi vif que moi, et je ne me trompe peut-être pas. Peu de personnes les ont connus comme moi, et peu savent apprécier tout ce qu'ils valent. Vous demandez s'il n'existe pas à Paris assez d'honnêtes gens pour la sauver. Il en existe quelques-uns; peut-être même le plus grand nombre le voudraient, mais ils sont dominés par la peur, ils sont tous poltrons; les scélérats seuls sont courageux et gouvernent despotiquement le grand nombre; c'est ce que j'ai vu depuis le commencement de la révolution. C'est une nation pourrie, sans mœurs, sans énergie, faite pour l'esclavage, et qu'on ne peut gouverner que par un sceptre de fer : il faudra l'employer si jamais on se retrouve dans le cas. Oui, ma chère amie, j'aurai tout perdu, mais je ne regrette rien qu'eux. Il me restera la satisfaction d'avoir fait mon devoir, de leur avoir tout sacrifié comme je le devais. Je voudrais pouvoir leur sacrifier encore ma vie et je la donnerais avec plaisir pour les sauver. L'état où est la Reine, seule dans une infâme prison, séparée de tout ce qu'elle a de plus cher au monde, livrée à toute l'horreur de ses réflexions, cet état se présente sans cesse à mon imagination et m'accable. Nous avons fait quelques démarches pour elle : puissent-elles être heureuses! Taube pourra vous en parler. Pourquoi faut-il que j'aie perdu tous les moyens de les servir? Et comment la Providence a-t-elle pu permettre tant de forfaits? Puisse cette Providence écouter mes vœux et mes prières, et les sauver! Puissé-je être assez heureux pour les revoir! Sans cela il n'y aura plus pour moi de bonheur au monde et ma triste existence ne sera plus remplie que de regrets. Adieu, ma chère Sophie, aimez toujours un frère bien malheureux, et qui vous chérira jusqu'au tombeau.

Ce 15 septembre. — Ma chère amie, nos inquiétudes sur la Reine sont toujours les mêmes; elles ont même été augmentées il y a trois jours. On avait accusé un homme, Michonis, de lui avoir écrit pour la sauver. Cela m'a glacé d'effroi, et j'ai senti encore plus vivement mes craintes et ma douleur. Cependant cela n'a pas eu de suites, et je suis un peu plus tranquille, sans cependant espérer davantage. Car je vois cette accusation comme un moyen de commencer son procès, pour lequel je suis sûr qu'il n'y a pas de preuves. Mais à quoi cela sert-il

avec des scélérats, qui en font quand il n'y en a pas? Je ne vis que d'inquiétudes et de craintes : elles se renouvellent tous les jours; mais soyez tranquille; depuis longtemps je suis préparé à tout, et il me semble que je recevrais la plus affreuse des nouvelles avec tranquillité; c'est un état affreux, et je fais tout ce que je peux pour le supporter; je pense à mes amis et je tâche de me consoler par la certitude de leur amitié.

***

Mais c'était déjà trop tard, pour Michonis, pour Ribbes, pour Crawford, comme pour tout le monde, et personne ne semblait se rendre compte que Marie-Antoinette allait au-devant de la mort.

De temps à autre un audacieux réussit à pénétrer dans sa prison. Une fois c'est un Anglais, qui paie le gardien pour avoir la permission de porter une cruche d'eau dans la cellule de la reine; une autre fois c'est un fidèle de Versailles, qui dans le temps avait servi de cible aux railleries des amis de la reine, qui, bravant les dangers, pénètre chez elle avec un bouquet d'œillets, cachant un billet, où il esquissait un projet de fuite. Mais, en le voyant, Marie-Antoinette fut si bouleversée, qu'elle laissa tomber le bouquet de fleurs et n'eut le temps que de lui souffler de se sauver précipitamment.

Fersen ne semble pas avoir eu connaissance d'avance de ces tentatives d'entrer en contact avec la reine. Elles ne servaient du reste à rien. Marie-Antoinette ne pouvait ni échanger un mot, ni entrer en relations avec personne. Et puis, elle ne voulait pas s'enfuir, abandonner ses enfants et compromettre ses amis.

Mais elle semblait malgré tout, pendant les premiers mois après la mort de Louis XVI, garder quelque espoir . Elle croyait encore à un changement de situation; peut-être avait-elle eu connaissance des victoires alliées. Nous avons un billet de sa main à Jarjayes, écrit en juin 1793 et qui après sa mort fut remis à Fersen. Jarjayes fut le dernier des « amis » qui fut en relations avec elle. Il est dit dans ce billet :

Je désire que vous découvriez ce qu'est devenu mon ancien ami M. de Mercy qui m'a quitté depuis environ trois ans et à qui j'ai confié tous mes trésors tant en bijoux qu'en papiers. Vous devez vous souvenir qu'un satrape de Sibérie lui porta les derniers dans l'hiver. Il faut que vous vous assuriez sans vous compromettre de l'endroit où sont enfouis ces objets pour m'en parler au moment où la grande éclipse sera passée et où les planètes par leur réunion reprendront leurs

cours ordinaires. Si M. de Mercy vous était trop difficile à trouver, M. de F... pourra vous donner des renseignements certains...

Il m'envoyait aussi, ajoute Fersen, la copie d'un autre billet que je joins ici, qui prouve la confiance de la malheureuse reine en lui. Je compte en parler à M. de Mercy et faire tout pour cet homme, mais je voudrais que mon affaire[1] fût finie auparavant. Il mande au comte de Mercy que c'est à sa femme restée en France que la Reine a fait remettre à Livry, par un de ses défenseurs officieux, une natte de ses cheveux et un anneau[2].

Dans l'impossibilité de pouvoir agir, Fersen s'enfonçait de plus en plus dans la mélancolie. Tout concourait à augmenter son pessimisme. Le Journal intime reflète fidèlement son état d'esprit pendant ces jours :

D(imanche) 22. — Temps gris, pluie, très froid. Je reçus une lettre très ridicule de Staël avec une brochure très inutile et insignifiante de sa femme; c'étaient des mots et non des choses. Je reçus aussi une lettre de Deux-Ponts, assez intéressante, sur le retour de M. d'Esebeck, qui avait été enlevé par les Français. Ce qu'il dit du projet de livrer la Reine à la populace me fait horreur, je ne puis y penser sans rage et sans douleur. Ce que j'éprouve sur cela ne peut être que senti, et je pense quelquefois que je serais plus heureux, si son sort était décidé d'une manière ou d'une autre; mais je sens alors en même temps que, si je la perds, je perds tout et je me trouverai presque seul au monde. J'aurai perdu alors trois souverains, mes bienfaiteurs et amis, et je suis encore à la veille de perdre mon père. Il ne me restera qu'une femme, que j'aime[3], qui m'aime, mais son caractère est bien différent du mien et elle est à un autre, elle ne peut me suivre et je ne puis la suivre toujours. Sophie et Taube me restent, eux seuls peuvent me consoler, mais je ne puis me résoudre à m'éloigner de tout et à vivre en Suède, et ma fortune ne me permettra pas de

1. Fersen fait allusion ici à un legs que lui avait fait le roi Louis XVI, pour lui permettre de rembourser les diverses personnes qui l'avaient aidé à préparer la fuite de Varennes.

2. Le Journal intime, mars 1794.

3. Madame Sullivan.

voyager sans cesse. J'aime d'ailleurs la tranquillité, je désire, j'ai besoin de repos; et où le trouver? Quelquefois, quand j'y pense, je suis bien triste, bien affligé. Nous n'avions pas encore de nouvelles de la tentative de Ribbes et cela m'inquiétait fort. Je serais plus tranquille, si j'étais sûr que Danton ait reçu sa lettre.

L(undi) 23. — Beau le matin, pluie et vent ensuite, froid. Les gazettes de Paris du 16 ne disent pas grand'chose; il n'y est pas question de la Reine. La moitié de Lyon brûle, Carteaux devant Lyon; Nice pas évacué; le duc de Nivernais arrêté.

J(eudi) 26. — Un commis de Perregaux arrivé; il était parti le 27 août; il dit que le déficit d'avril, mai, juin et juillet se montait à 1 milliard 256 millions, que celui d'août est de 400 et quelques millions. On lui a mandé que la Reine avait subi un interrogatoire au Tribunal révolutionnaire, qu'on lui a demandé si elle était la veuve de Louis Capet, qu'elle a répondu : « Vous savez que je suis la veuve de votre Roi. » Sur une seconde question, elle répondit : « Vous pouvez être mes bourreaux, mes assassins, mais jamais vous ne serez mes juges », qu'alors il lui prit une attaque de nerfs, qui obligea de la ramener chez elle.

Déçu et angoissé, Fersen retournait ses sarcasmes contre les chefs des Alliés et leur façon de faire la guerre, contre ceux qu'il accusait de laisser la reine agoniser en prison. Aucune expression ne lui semblait assez forte pour qualifier la conduite des armées alliées. Il répétait jusqu'à satiété les mêmes griefs : les généraux étaient des incapables et des imbéciles, guidés uniquement par leur étroitesse d'esprit et leur égoïsme. Mais il n'y avait pas que les généraux qu'il accablât de sarcasmes; les princes régnants n'était nullement épargnés. Personne ne trouvait plus grâce devant lui. Fersen, homme d'habitude réservé et courtois, autant que fervent royaliste, allait jusqu'à insinuer que l'impératrice de Russie avait trempé dans l'assassinat du roi de Pologne. Sa douleur l'aveuglait. Il était blessé et humilié de voir que ceux qui pouvaient faire quelque chose pour venir en aide à Marie-Antoinette ne voulaient rien entreprendre et qu'il était lui-même condamné à rester un spectateur impuissant.

Sa haine de la Révolution augmentait en même temps que son mépris pour les Alliés. La vue de ceux qui avaient trempé dans cette « bagarre » provoquait en lui des sentiments de vengeance et le rendait injuste et cruel. Tout ce qui y avait trait mettait son sang en ébulli-

tion. Le destin prit soin de placer sur son chemin des personnes que Fersen accusait d'être directement responsables de l'horrible sort subi par Marie-Antoinette. Un jour c'est Drouet, le maître de poste de Sainte-Menehould, celui-là même qui avait dénoncé Louis XVI à Varennes. Fait prisonnier une première fois à Maubeuge, Drouet avait réussi à s'échapper, mais avait été repris. Poussé par le désir de le voir et d'avoir des nouvelles de la reine, Fersen s'en va contempler le prisonnier, mis aux fers, exposé à la curiosité de la foule. Il note ses impressions dans son Journal.

Octobre 1793. S(amedi) 5. — Assez beau, très doux, pluie le soir. On avait pris Drouet, commissaire de la Convention à Maubeuge, qui avait essayé de s'échapper la nuit avec une escorte de 100 dragons : cela fait honneur à l'activité des postes autrichiens. On croit que c'est le maître de postes de Sainte-Menehould; j'en doute, je crois que c'est son frère, il doit être transféré ici.

D(imanche) 6. — Assez beau, doux, pluie le soir. Drouet arriva à onze heures. Je fus avec le colonel Hervey le voir dans sa prison à Sainte-Elisabeth. C'est un homme de 5 pieds 6 pouces, trente-trois à trente-quatre ans, qui serait assez bien de figure, s'il n'était un aussi grand scélérat. Il avait les fers au pied et à la main. Nous lui demandâmes s'il était le maître de poste de Sainte-Menehould qui avait arrêté le Roi à Varennes. Il a dit que oui, que c'était lui qui avait été à Varennes, mais que ce n'était pas lui qui avait arrêté le Roi. Nous lui demandâmes s'il était sorti de Maubeuge de peur d'être pris. Il dit que non, mais pour remplir une commission dont il était chargé. Il ne voulait jamais ouvrir sa redingote pour ne pas faire voir la chaîne qui prenait du pied droit à la main gauche. La vue de cet infâme scélérat me mit en colère et l'effort que je fis pour ne lui rien dire à cause de l'abbé de S... et du comte Fitz-James qui étaient avec nous me fit mal. J'aurais voulu pouvoir lui présenter toute son infamie, et les tourments qui allaient la suivre. Je fus fâché de voir qu'il était trop bien logé; j''aurais voulu le voir dans un caveau humide et infect, et dans des souffrances de toutes les minutes. C'est cet infâme scélérat qui est cause de tous les malheurs et de la guerre. J'en parlai le soir à madame de Metternich et je lui demandai de le faire traiter bien mal et de rappeler tous ses crimes : la mort du Roi, la prison affreuse

de la Reine, tous les massacres, les maux de guerre, etc., pour engager à le traiter comme il le mérite. Elle me le promit; elle me dit que le comte de Metternich, à la demande du prince de Cobourg, devait le voir pour tâcher d'en tirer quelque chose. Un autre officier pris avec lui a dit que la Reine ne courait aucun danger, qu'elle était fort bien traitée, et qu'elle avait tout ce qu'elle voulait. Les scélérats, comme ils mentent! Un Anglais arrivé en Suisse dit avoir payé vingt-cinq louis pour entrer dans la prison de la Reine; il y a porté une cruche d'eau; c'est dans un souterrain où il n'y a qu'un mauvais lit, une table et une chaise. Il a trouvé la Reine assise, le visage appuyé et couvert de ses mains, la tête enveloppée de deux mouchoirs, et extrêmement mal habillée; elle ne l'a pas même regardé et il ne lui a rien dit : cela était convenu. Quel détail horrible! Je veux m'assurer de sa vérité.

M(ardi) 8. — Beau, doux, rien de nouveau. Beaucoup de gens avaient été voir Drouet; on débitait même en ville que le bourreau l'avait montré au public assis sur une chaise enchaîné, et qu'on avait eu de la peine à empêcher le peuple de le maltraiter. Cela fait un mauvais effet pour ceux qui sont en France et peut avoir des inconvénients pour la Reine et sa famille.

Mer(credi) 9. — Beau. Drouet a été hier chez le comte de Metternich, où il a été questionné. Il a commencé par déclarer qu'il répondrait à tout, mais que, s'il connaissait un côté faible de Maubeuge, et qui pût en faciliter la prise, il ne le dirait pas. Voici le résultat de ses réponses sur la Reine : que sa vie tient à rien, que, si les puissances ont des succès et marchent sur Paris, sa mort est certaine; et même sans cela il n'en répond pas; que le jeune Roi n'a rien à craindre; qu'il y a cependant des gens assez féroces pour vouloir l'immoler; mais, si cela arrive, cela sera contre l'avis du grand nombre; que la Reine répondra de sa vie, à lui, Drouet, qu'on ne l'échangerait cependant pas contre lui; mais que, si on l'avait proposé dans le temps, on aurait donné la Reine et sa famille pour les commissaires livrés par Dumouriez; que cela était décidé; que la Reine n'était point mal traitée; qu'il avait été commissaire auprès d'elle à la Conciergerie; que,

lorsqu'elle y est entrée, elle n'avait pour lit qu'un misérable grabat, que, l'ayant trouvé enrhumée, lui en ayant demandé la cause, elle avait dit que c'était l'humidité de la prison, qui était une chambre basse; qu'alors il lui avait fait préparer une chambre haute et l'y avait installée; qu'il lui avait fait donner du linge et tout ce qu'elle demanda; qu'il lui avait fait apporter un bon lit et deux matelas, et avait eu pour elle tous les soins et les égards possibles; qu'on pouvait s'en informer et que sans doute la Reine ne se plaindrait pas de lui, que les raisons de sa translation et des mauvais traitements qu'on a l'air de lui faire ne sont faites que pour imposer aux Puissances, mais que, dans le fond, elle n'était pas mal traitée, qu'elle avait tout ce qu'elle voulait, et qu'il n'était point vrai qu'on eût mis le jeune Roi au pain noir.

« Drouet est encore ici », mande Fersen à Taube le 9 octobre 1793 : « j'ai été le voir, je voulais, malgré l'horreur que m'inspire cet infâme scélérat, le questionner; malheureusement il s'y trouva deux autres personnes et je ne pus rien dire. La vue de cet homme, ou plutôt de ce monstre, et la contrainte que je me fis pour cacher toute ma colère me rendit malade toute la journée; c'est un homme de trente à trente-cinq ans, et qui, sans son crime, serait bien de figure; il parle bien et avoue sans honte qui il est.... »

Un peu auparavant il avait reçu — il en parle dans son Journal — une lettre de Staël, qui l'avait complètement bouleversé. Staël est comme une ombre qui poursuit Fersen partout où il va, et qui ne le lâchera même pas dans ce moment de grande détresse. Dès l'automne de 1790, Staël avait d'ailleurs ostensiblement fait voir à Fersen qu'il était désireux de renouer les relations avec lui et de se rapprocher de Marie-Antoinette.

Parmi les projets de fuite, qu'on élabora au lendemain de Varennes, il y avait un qui avait pris naissance dans l'imagination de madame de Staël et, à l'automne 1793, elle avait publié une brochure anonyme pour la défense de Marie-Antoinette. C'est cette brochure que Staël envoya à Fersen, accompagnée de la lettre suivante :

Coppet, 9 septembre 1793. — Malgré ton injustice contre moi, malgré ton dessein prémédité de faire mon malheur, je ne puis m'empêcher de t'envoyer un témoignage des sentiments que moi et les miens n'avons cessé d'avoir pour celle qu'on persécute aujourd'hui si cruellement. Les malheurs

affreux que tu éprouves et que je partage du fond de mon cœur m'ont bien facilement fait oublier les chagrins que tu m'avais préparés. Je ne vois plus en toi qu'un ami malheureux que je voudrais pouvoir consoler au prix de ma vie.

La réponse de Fersen du 15 octobre est, peut-être plus qu'aucun autre document, un témoignage de l'amertume qui le rongeait :

J'ai reçu votre lettre du 9 septembre dernier avec la brochure qui l'accompagnait, et je vous en remercie; je vous remercie aussi de ce que vous voulez bien me dire sur mes malheurs. Ceux que j'éprouve et ceux qui m'attendent peut-être sont grands, mais j'ai du moins la consolation d'un cœur pur et d'une conscience sans reproche tant sur les choses que sur les personnes. J'ai rempli tous les devoirs que me prescrivaient mon attachement et ma reconnaissance envers ceux à qui je devais tout. Je n'ai à regretter que d'avoir si mal réussi à les servir et je serai toujours moins à plaindre que ceux qui ont à se reprocher d'avoir oublié leurs bienfaits et d'avoir contribué à leurs malheurs.

La pureté de mes actions et de mes intentions me consolera dans tous mes chagrins et m'aidera à les supporter.

Dès le mois d'octobre, personne ne se faisait plus d'illusion sur le sort de la Reine. On n'attendait que la nouvelle de sa mort. Par le Journal, nous voyons que Fersen ne gardait plus aucun espoir :

J(eudi) 10. — Le jugement de la Reine me fait trembler; s'il a lieu, cette grande et infortunée princesse est perdue, jamais la Convention ne se donnera le tort de l'absoudre. Les monstres! Et Dieu permet qu'ils vivent! Veuille ce Dieu tout-puissant sauver une tête si chère! J'aurai trop perdu si je la perds.

V(endredi) 11. — Très beau. Les gazettes du 5 ne disent rien de la Reine, et cela me fait frémir et me fait craindre que le procès ne se fasse. Peut-être n'avons-nous plus que des regrets à lui donner. Cette idée est affreuse. Ce qu'il y a de plus cruel, c'est la contrainte à laquelle je me vois forcé.

S(amedi) 12. — Les nouvelles sur la Reine sont un peu plus rassurantes. L'accusateur public se plaint de ne pas avoir de pièces; on a décrété de les lui donner; c'est au moins un retard, mais cela ne rassure pas.

D(imanche) 13. — Le comte Metternich me dit qu'on savait par un voyageur que, l'accusateur s'étant plaint de ne pas avoir les pièces pour le procès de la Reine, il avait été décrété qu'elle serait jugée en deux heures. Cela ne me paraît pas vrai ni même possible.

Éléonore[1] me parla de sa position; elle en est ennuyée à l'excès; elle me dit être résolue à finir cette vie qui lui était insupportable. Elle m'assura qu'elle viendrait avec moi, mais qu'elle ne pouvait aller en Suède, dont le climat était trop froid et qu'elle ne pouvait rien finir, avant que je me fusse décidé. Cela m'embarrassait fort; je l'aimais, j'aurais été bien aise de vivre avec elle, j'avais en outre besoin de quelqu'un qui me soigne. Mais si elle[2] vit, je ne veux et je ne peux l'abandonner; si je la perds, comment renoncer à mon pays, à l'existence que j'y ai, au rôle que j'y peux jouer? Quoique je sois fort dégoûté des affaires et que notre théâtre suédois soit très subalterne, j'ai de la peine à ne rien faire. J'avais bien le moyen, si elle périt, de me faire envoyer ministre en Italie à la place d'Armfelt, qui n'y veut pas rester. Je puis ensuite aller ailleurs et servir de cette manière selon mes désirs. C'est le seul parti qui me reste à prendre, car, l'ayant perdue, elle, je ne peux pas rester sans Éléonore. Mais il faut avant tout que les affaires de France soient terminées, et cette incertitude sur mon avenir me tourmente fort. Je le suis aussi sur ma fortune; elle n'est pas très considérable, 50 000 à 60 000, voilà tout. J'en dépense beaucoup trop dans la position où je me trouve. Je l'ai toujours soutenue dans l'attente d'en avoir besoin, mais, si cette attente est vaine, j'aurai fait une sottise. N'importe, c'était pour Elle, je le devais.

Le 13 octobre Fersen écrivait à Taube :

... Malgré qu'il n'y ait pas de preuves contre cette infortunée princesse, comment peut-on se flatter de rien avec des scélérats qui en font quand ils n'en ont point et qui condamnent même sur des assertions vagues et sur des soupçons? Non, mon ami, ne nous flattons point, résignons-nous à la volonté

1. Madame Sullivan.
2. Marie-Antoinette

céleste, sa perte est résolue : il faut nous y préparer et rassembler assez de forces pour supporter ce coup terrible. Depuis longtemps je tâche de m'y préparer, et il me semble que j'en recevrai la nouvelle sans une grande émotion. Dieu seul peut la sauver, implorons sa miséricorde et soumettons-nous à ses décrets.

Et dans son Journal le 19 octobre :

S(amedi) 19. — Il y a un détail de l'interrogatoire du jeune Roi qui fait frémir, et par lequel il est prouvé qu'ils veulent que l'enfant serve d'instrument pour la mort de sa mère. Mon Dieu, n'y a-t-il donc pas de châtiments pour de tels scélérats, et Votre Justice ne se déployera-t-elle pas sur eux et en faveur des innocents!

Marie-Antoinette mourut sur l'échafaud le 16 octobre. A Bruxelles c'était un jour comme tous les autres, avec les occupations habituelles et journalières et « un temps un peu froid ». C'est quatre jours plus tard, un dimanche, que l'horrible nouvelle parvint à Fersen.

D(imanche) 20. — Temps gris, beau. A 11 heures Grandmaison vint me dire que Ackerman, un banquier, recevait une lettre de son correspondant de Paris, qui lui mandait que le jugement de la Reine avait été prononcé la veille, qu'il devait être exécuté sur-le-champ, mais que des circonstances l'avaient retardé, que le peuple, c'est-à-dire le peuple payé, commençait à murmurer et que *c'était ce matin que Marie-Antoinette devait paraître à la fenêtre nationale.* Quoique j'y fusse préparé et que depuis la translation à la Conciergerie je m'y attendisse, cette certitude m'accabla. Je n'eus pas la force de rien sentir. Je sortis pour parler de ce malheur avec mes amis, et madame de Fitz-James, et le baron, que je ne trouvai pas. Je pleurai avec eux, surtout madame de Fitz-James. La gazette du 17 en parle; c'est le 16 à 11 heures 1/2 que ce crime exécrable a été commis et la vengeance divine n'a point éclaté sur ces monstres. J'étais étonné moi-même de ne pas être plus vivement affecté; il me paraissait ne rien sentir. Sans cesse je pensais à elle, à toutes les circonstances horribles de ses souffrances, à ses enfants, à son malheureux fils, à son éducation qui sera manquée, aux mauvais traite-

ments qu'on lui fait peut-être éprouver, au malheur de la Reine de ne le pas voir dans les derniers moments, au doute où elle aura peut-être été sur moi, sur mon attachement et mon intérêt. Cette idée me déchirait. Ensuite je sentais tout ce que je perdais de tant de façons différentes : sentiment, intérêt, existence, tout était réuni en elle et tout était perdu. Enfin je pensais à tout et à rien. J'avais même des moments de dégoût pour Éléonore; ce n'était pas le même sentiment, cette délicatesse, ce soin, cette tendresse; d'ailleurs le sien pour moi me paraissait diminué. Je me sentais bien malheureux, et tout me semblait fini. Je vis le baron le soir, il était très affligé, je crois, plus pour lui-même que de son sentiment. Rien ne fut plus pénible que d'écrire mes lettres le soir en Suède.

L(undi) 21. — Beau, frais, je me promenai un peu à cheval. Tous ceux que je rencontrai furent à merveille pour moi. On ne me disait rien, mais on avait l'air de me plaindre. La Marck fut fort bien. Je ne pouvais penser qu'à ma perte. Il était affreux de n'avoir aucun détail positif. Qu'elle ait été seule dans ses derniers moments, sans consolation, sans personne à qui parler, à qui donner ses dernières volontés, cela fait horreur. Les monstres d'enfer! Non, sans la vengeance jamais mon cœur ne sera content.

M(ardi) 22. — Beau et froid, il gela la nuit. Toute ma journée se passait en silence, sans parler. Je n'en avais pas l'envie. Je ne pouvais que penser et penser sans suite. Je formais mille et mille projets. Si on me l'avais permis, j'aurais été servir, la venger ou me faire tuer. Ah! je me sentais bien malheureux, et je ne pouvais sentir autre chose. Voici l'acte d'accusation avec les noms des juges assassins, auxquels je voue une haine éternelle et qui ne peut finir.

Mer(credi) 23. — Beau et froid, il gela la nuit. Ma douleur, au lieu de s'apaiser, augmentait à mesure que la surprise et l'étonnement diminuaient.

J(eudi) 24. — Beau et froid. Voici encore un extrait sur la trop infortunée Reine. Son image, ses souffrances, sa mort et mon sentiment ne me sortent pas de la tête. Je ne puis pas penser à autre chose. Oh! mon Dieu, pourquoi faut-il l'avoir perdue? et que vais-je devenir? Je lus ces interroga-

toires; ils font bouillir de colère en pensant que la Reine de France ait été assez avilie pour être menée devant des gueux et des scélérats de cette espèce. Ses réponses sont belles et bonnes, et il n'y a rien à sa charge. Mon Dieu, serait-il possible, serait-il de votre justice que de tels scélérats restassent impunis? Donnez-moi donc au moins la consolation de la pleurer vengée.

V(endredi) 25. — C'est l'impératrice de Russie qui en est la cause, malgré le génie qu'on lui accorde; elle n'a pas vu en grand homme l'affaire de France, elle ne l'a pas envisagée sous le point de vue d'un danger commun et par conséquent d'un intérêt général. Elle n'a songé qu'à en tirer parti pour ses vues particulières sur la Pologne, auxquelles elle a associé le roi de Prusse, en ne donnant à la malheureuse famille de Bourbon et à la restauration de la France que des démonstrations, et qui tendaient plus à embrouiller les affaires par l'appui direct qu'elle s'obstinait à vouloir donner aux princes, malgré la volonté bien énoncée du feu Roi de France et en opposition avec les vues des autres puissances. Sa conduite vis-à-vis de la feue Reine a été indigne; elle n'a jamais répondu à la lettre qu'elle lui écrivit au mois de novembre 1791.

S(amedi) 26. — Tous les jours j'y pense et tous les jours mon chagrin augmente. Tous les jours je sens davantage tout ce que j'ai perdu. Depuis quatre ans je suis bien malheureux... Il (Mercy) parla beaucoup de son attachement pour l'infortunée Reine et de sa douleur sur son sort, mais toujours fondé sur son respect pour la mémoire de Marie-Thérèse, car il a toujours affecté de n'être attaché à la Reine qu'à cause de sa mère, tandis qu'il aurait dû l'être par toutes les bontés et la confiance que cette trop malheureuse princesse lui avait témoignée.

D(imanche) 27. — Assez beau, un peu de pluie, doux. Je dînai chez La Marck, avec l'abbé de Montesquiou et le frère du duc de Deux-Ponts qui était seul. Nous causâmes longuement avec l'abbé de Montesquiou sur tous les événements, et ils furent obligés de convenir avec moi que, depuis le 6 octobre 1789, tout ce qui était arrivé était inévitable avec une nation comme la française, légère, indiscrète, immuable, remplie de vanité et de prétentions, et dans une position

de choses et de personnes où les amis faisaient autant de mal que les ennemis. Il me dit des horreurs sur Staël, sur sa conduite et son ingratitude, qu'il était méchant dans le fond de l'âme, qu'il faisait la cour à une madame Duquesnoy où il était sans cesse avec tous les Jacobins, même avec Sémonville, et qu'il leur disait sans cesse : « Prenez garde à vous, on vous trompe aux Tuileries, je le sais, prenez-y garde. »

M(ardi) 29. — Staël m'avait écrit une lettre en m'envoyant une brochure de sa femme intitulée : *Sur le procès de la Reine par une femme.* Il y a d'assez bonnes choses, et qui seraient encore meilleures si on ne connaissait l'auteur. On y retrouve ses phrases étudiées et entortillées. Elle y affecte une grande sensibilité, mais l'esprit constitutionnel perce partout, et elle cherche à défendre la Reine en la faisant jacobin.

Mer(credi) 30. — Je reçus une lettre de Deux-Ponts. Elle donne bien de regrets pour la Reine.

Surmontant sa douleur, Fersen avait informé dès le premier jour, par des lettres privées ou officielles, ses amis et ses maîtres en Suède de la mort de la Reine.

Voici la teneur de sa lettre au jeune roi de Suède :

Bruxelles, 20 octobre 1793.

Je remplis un triste devoir en annonçant à Votre Majesté la mort de la Reine de France; elle a été mise à mort le 12 par suite de l'acte d'accusation que le baron de Taube aura l'honneur de communiquer à Votre Majesté. Une chose me console dans ce pénible deuil, c'est la certitude que l'âme grande et sensible de Votre Majesté partagera vivement la douleur d'un tel sort et les regrets que cette grande et infortunée princesse laisse à tous ceux qui, comme Votre Majesté, savent aimer la vertu et le courage. J'aurai l'honneur de communiquer à Votre Majesté les détails que je pourrai recueillir sur les derniers moments de la Reine et sur la situation du jeune et malheureux Roi.

Au Régent de Suède, le Duc Charles, il écrit :

Bruxelles, le 20 octobre 1793.

Monseigneur,

C'est avec la douleur la plus vive que j'ai l'honneur d'annoncer à V. A. R. la fin tragique de la Reine de France.

Cette princesse aussi grande qu'infortunée a été assassinée juridiquement le 15 de ce mois en conséquence de l'interrogatoire ci-joint et après avoir fait servir, par un raffinement de barbarie, le fils d'instrument au supplice de sa mère en lui faisant déposer tout ce qu'on a voulu.

Les détails de la mort de la Reine ne nous sont pas encore connus. Quoi qu'il puisse m'en coûter, j'aurai l'honneur de les faire passer à V. A. R., dès qu'ils le seront. L'âme de V. A. R. est trop grande, trop noble et trop généreuse pour ne pas désirer de connaître les derniers moments d'une Reine que ses malheurs et son courage feront vivre à jamais dans la postérité.

Il adressa une lettre déchirante à Sophie :

Je n'ai que la faculté de vous dire que tout est fini pour moi, Taube vous dira tous les détails. Soyez tranquille : mon cœur est cruellement déchiré; mais, depuis quatre ans, j'ai appris à souffrir ainsi. Soyez tranquille, j'y résisterai. L'espoir et le besoin de la vengeance me soutiennent. Je perds tout. Mes regrets seront éternels, mais je vivrai pour vous, pour mes amis : ils me resteront. Adieu, aimez et plaignez votre trop malheureux frère. Jusqu'à la mort il ne cessera de vous chérir tendrement.

Le Journal Intime reflète la vie de Fersen pendant les semaines qui suivent. Il n'avait plus qu'une seule préoccupation : réunir tout ce qui avait appartenu à Marie-Antoinette pour servir au culte de son souvenir. Il s'adressait à des personnes qu'il connaissait à peine, ou pas du tout, et les chargeait de recherches à Paris.

Il note le 5 novembre :

M(ardi) 5. — Temps gris, pluie. Daubrus, un avocat de ce pays, faisait sans cesse des voyages à Paris. Il en rapportait toujours beaucoup d'argent pour les émigrés, faisait même passer du monde. Je le crois une manière d'espion, mais il est intelligent. Il devait y retourner; je le chargeai de m'acheter les portraits et camées du Roi et de la Reine, qu'a madame de La Reynière, le portrait de la Reine fait au Temple par Coistier, et la montre, anneaux ou autres choses, qui aient appartenus à la Reine. Tout ce qui vient d'elle me sera précieux. Je ne puis me consoler de sa perte. Ma douleur ou plutôt

mes regrets me semblent les mêmes tous les jours; je perds en dix-huit mois trois souverains, mes protecteurs, mes bienfaiteurs et mes amis. Si encore ma fortune était plus considérable, je vivrais indépendant où je voudrais. Je serais plus sûr en m'associant Éléonore de la rendre heureuse et contente. Ce serait pour moi une consolation, nous causerions ensemble du passé, et, comme elle connaît tout ce que je connais, nous pourrions parler de tout.

Éléonore! C'était sa seule consolation. Elle mêlait ses larmes aux siennes, c'est dans ses bras qu'il trouvait l'oubli passager de sa douleur. Et, pourtant, il se rendait bien compte qu'Éléonore, madame Sullivan, ne lui ferait jamais oublier celle qu'il venait de perdre.

« Je voudrais », écrit-il dans son Journal, « recueillir, sur cette grande et infortunée princesse que j'aimerai toute ma vie, les détails les plus minutieux; tout d'elle m'est précieux. Oh! combien je me reproche mes torts envers elle et combien je sais à présent que je l'aimais! Éléonore ne la remplacera pas dans mon cœur. Quelle douceur! quelle tendresse! quelle bonté! quels soins! quel cœur aimant, et sensible, et délicat! L'autre n'a pas tout cela, et cependant je l'aime, je la regarde comme ma seule consolation et sans elle je serais trop malheureux; mais il faut retrouver la bonté de son caractère et son sentiment au travers de mille brusqueries et mille mauvais traitements qui m'affligent et auxquels j'ai de la peine à me faire. Oh! combien mon existence est changée et combien elle me promet peu de bonheur! Après avoir été la plus belle au monde et la plus digne d'envie.

A sa douleur, s'ajouta l'indignation de voir ceux qui devaient être les premiers à honorer la mémoire de Marie-Antoinette « porter le deuil de la Reine d'une manière scandaleuse ». Le 4 novembre, il écrit dans son journal :

Assez beau, frais, pluie le soir. Rien de nouveau des armées. Les Français portent le deuil d'une Reine dont ils auraient dû baiser les pas et dont ils devraient adorer les cendres, d'une manière scandaleuse. Plusieurs sont en petit deuil; d'autres, et M. de Courban, ancien page de la Grande Écurie, était à la tête, voulaient jouer une comédie et donner un concert au parc pour la fête de l'archiduc. Ils ont

offert quatre loges à madame de Villeroix, qui les a refusées, et a demandé à M. de Metternich que le spectacle fût défendu. Quelle légèreté et quelle insensibilité! Misérable et détestable nation, sans énergie et uniquement faite pour être esclave! Nous causâmes beaucoup, le soir, de l'Inde.

Le calme régnait au camp des fidèles de Bruxelles. Tandis que Fersen et ses amis étaient voués à l'inaction, on vivait à Paris en pleine Terreur.

La monotonie de l'existence à Bruxelles était quelquefois rompue par une visite imprévue. Le 22 novembre, il note :

Goguelat arrive. Je fus bien aise de voir quelqu'un aussi attaché à la malheureuse princesse que je ne puis trop regretter; il me dit que les Autrichiens et les Anglais envoient des officiers dans la Vendée...

***

La mission de Fersen à Bruxelles était maintenant finie : Marie-Antoinette n'était plus. L'heure pour Fersen de rentrer en Suède semblait sonnée. Et, pourtant, il s'y refusait. Il avait été trop longtemps absent de sa patrie — qui l'y comprendrait? Il y avait bien sa sœur Sophie, mais elle n'avait pas vécu la même vie que son frère et, malgré toutes les confidences échangées dans leur correspondance, elle n'avait vraiment rien connu ni de son bonheur, ni de ses malheurs de ces dernières années. Et puis elle n'avait jamais vu Marie-Antoinette.

Son vieux père lui écrivait lettre sur lettre, le suppliant de rentrer en Suède, car il sentait ses forces décliner de plus en plus. Il faisait appel à l'amour filial d'Axel, lui parlant de sa solitude et de son amour paternel, mais Axel enregistrait ses lettres dans son Journal comme un fait quelconque, presque sans y ajouter de commentaires.

D(imanche) 24 (novembre). — Temps gris, froid. Il y eut cour le matin et rien de nouveau. Je reçus une lettre de mon père, qui me presse de revenir et croit qu'à présent je ne dois plus avoir rien qui m'arrête. Cela me fit de la peine. J'ai tant de peine à refuser, et je suis si fort combattu sur le parti que je prendrai : renoncer à mon pays est une chose terrible et cependant je n'y serai jamais heureux; j'ai trop pris l'habitude des autres et de la manière d'y vivre.

L(undi) 25. — Reçu une lettre de mon père qui me fit de

la peine. Il me presse de revenir, puisque je ne puis à présent avoir de raisons pour rester. Hélas! je suis bien malheureux de les avoir perdues, et je le serais encore beaucoup d'être obligé de rester en Suède. Je ne puis m'y accoutumer et Éléonore m'est nécessaire. J'ai besoin d'avoir une compagne et d'être soigné, et où en trouverai-je une plus assortie pour moi? Elle connaît tout ce que je connais, et nous nous sommes connus dans le moment le plus intéressant de ma vie.

L'année 1793 tirait péniblement et tristement vers sa fin. Fersen ne vivait plus que pour son deuil.

Ma chère et bonne et tendre Sophie, écrit-il dans une lettre, Taube vous dit sans doute toutes les nouvelles. Je ne vous en parle pas. C'est d'ailleurs un tourment pour moi de m'en occuper; elles m'intéressent si peu à présent que le seul objet de mon intérêt n'existe plus. Lui seul réunissait tout pour moi et c'est à présent que je sens combien je lui étais véritablement attaché. Il ne cesse de m'occuper, son image me suit et me suivra sans cesse et partout. Je n'aime qu'à en parler, à me rappeler tous les beaux moments de ma vie. Hélas! il ne m'en reste que le souvenir, mais je le conserverai, et celui-là ne me quittera qu'avec la vie. J'ai donné commission d'acheter à Paris tout ce qu'on pourrait trouver d'Elle. Tout ce que j'en ai est sacré pour moi. Ce sont des reliques qui seront sans cesse l'objet de mon admiration constante. Mais, ma chère amie, soyez tranquille, ma douleur, à présent, est calme, elle est douce, et ma santé n'en est point affectée; elle est affaiblie par tout ce que j'ai éprouvé depuis trois ou quatre ans, mais elle ne demande que du soin et je la soigne. L'espoir, le désir et le besoin de la vengeance la soutiennent et me font aimer encore, et puis mes amis : je me conserve pour eux et pour ma Sophie. Aimez-moi, je le mérite, et plaignez-moi...

Toutes ses lettres reflètent la même tristesse, la même lassitude.

Tout ce que j'ai perdu et que je pleurerai toute ma vie, écrit-il à sa sœur, m'est sans cesse présent à la mémoire et a rendu cette existence bien malheureuse; mais soyez tranquille, ma chère Sophie, ma santé résiste et j'en prends soin, elle n'est que dérangée, sans qu'il y ait rien à craindre. J'aurais

été bien plus heureux de périr le 21 juin. A présent ce serait une lâcheté de ne savoir souffrir.

Et quelques jours plus tard, la veille de Noël, il écrit :

Ce 24. — Dans ce moment je n'ai que la faculté de sentir ma douleur et mes regrets, et non celle de former aucun désir, et cela est bien vrai... Je ne vous parle pas de l'état de mon âme, il est toujours le même : penser à Elle et la regretter, voilà toutes mes occupations; rechercher tout ce que je puis trouver d'Elle et conserver ce que j'en ai, voilà tous mes soins et tous mes plaisirs; en parler, c'est ma seule consolation, et j'en jouis quelquefois, mais jamais autant que je voudrais. Sa perte est pour moi le chagrin de toute la vie et mes regrets ne me quitteront qu'avec elle; jamais je n'ai autant senti tout le prix de ce que je possédais et jamais je ne l'ai autant aimé. Ma santé n'a rien souffert et elle se soutient telle quelle, c'est-à-dire bonne, mais affaiblie et dérangée de tout ce que j'éprouve depuis trois ans.

... Je ne vous parle pas, ma chère Sophie, de mes projets. Je n'en ai aucun et je suis incapable d'en former. Cet enfant m'intéresse encore, son sort augmente encore ma peine. Et cette infortunée fille, que deviendra-t-elle? quelles horreurs, quelles humiliations ne lui fera-t-on pas subir? Le cœur se déchire en y pensant; mon Dieu, ne mettrez-vous donc jamais un terme à tant de souffrances et ne punirez-vous pas bientôt tant de forfaits? Adieu, je finis, chère Sophie, car je ne fais qu'augmenter votre douleur par la mienne. Adieu, aimez toujours et plaignez votre malheureux frère.

La nouvelle année le trouve toujours dans le même état de prostration. En formulant sur le papier des vœux de nouvel an, ce n'est pas à l'année qui vient que vont ses pensées, mais à celle qui finit, et qui lui semble être le point culminant de ses malheurs et de ses épreuves.

Il écrit à Taube :

Ce 1er janvier 1794. — ... Je ne vous souhaite pas la bonne année, il n'y en a plus de bonnes pour nous après tout ce que nous avons perdu; et d'ailleurs mes vœux pour votre bonheur et ma tendre amitié sont de tous les instants et sont inséparables de mon existence Adieu donc. Dieu vous conserve, mon ami, et vous rende plus heureux que je ne le suis. Adieu.

Et à Sophie :

... Soyez tranquille, ma chère amie, sur ma santé; elle est mieux que je ne pouvais l'espérer; j'étais depuis si longtemps accoutumé aux douleurs et aux émotions de tout genre, que rien ne me frappe plus et que mes sensations, quoique fortes et longues, ne sont pas dangereuses. Si je puis réussir à avoir quelque chose, je partagerai avec vous, ce sera un bonheur pour moi, car je sais qu'elle en aurait été bien aise... Aimez toujours un frère auquel il ne reste plus de bonheur et qui ne peut trouver de consolation que dans votre amitié[1].

1. A partir de cette époque les affaires de France occupent une place beaucoup moins importante dans le Journal de Fersen. Il séjourna en Allemagne jusqu'en 1795, date à laquelle il retourna en Suède. On sait qu'il y joua un rôle politique important, auquel la tragédie de 1810 mit prématurément fin : Fersen fut massacré par la foule, à Stockholm, au cours des funérailles du Prince royal.

LA RÉPUBLIQUE DE LA PAPERASSERIE

Rouen, capitale de la Normandie, la ville aux glorieuses églises, est aussi, comme il sied à une cité moderne, la ville aux multiples tramways.

L'an dernier, la voie d'un de ces tramways, reliant la place Saint-Hilaire au faubourg de Darnétal fut doublée... Ne dites pas que cette nouvelle vous est indifférente. Elle ne peut pas ne pas vous toucher, car elle a préoccupé pendant deux ans et demi dix corps constitués de France et le chef même de l'État. Pour que le tramway de Rouen, qui va de la place Saint-Hilaire à Darnétal, revienne de Darnétal, à la place Saint-Hilaire sur une voie différente, il a fallu successivement mettre en mouvement : 1° le Conseil municipal de Rouen; 2° le Conseil général des Ponts et Chaussées; 3° la Chambre de commerce; 4° la direction du Génie; 5° l'administration des P. T. T.; 6° le Conseil d'État; 7° le préfet de la Seine-Inférieure; 8° le ministère de l'Intérieur; 9° le ministère des Travaux publics; 10° le Président de la République, qui n'a donné sa signature qu'après s'être fait présenter un plan au 1 /200e annexé au décret...

Ceci n'est point une plaisanterie. Si, par hasard, quelqu'un croyait à une plaisanterie, il n'aurait qu'à se reporter au *Journal Officiel* de la République française qui, lui, ne plaisante jamais, et à consulter, à sa page 969, le numéro du 21 janvier 1928. Le doublement du tramway rouennais, qui

va de la place Saint-Hilaire à Darnétal, s'y présente sous forme d'un décret, lequel tient près d'une colonne... Aussi bien, pourquoi ne pas donner le texte de cet extraordinaire décret? Il est bon que chaque Français se rende compte par lui-même de l'effort administratif énorme que nécessite en notre beau pays un tramway, lorsqu'on veut doubler sa voie.

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre des Travaux publics,

Vu, avec les actes y annexés, les différents décrets relatifs à l'établissement du réseau des tramways de Rouen et, notamment, les décrets des 28 *avril* 1897 *et* 25 *juin* 1907, *concernant la ligne du quai Gaston-Boulet à Darnétal (ligne n°* 2*)*;

Vu, avec les actes y annexés, le décret du 3 *mars* 1924 *portant réorganisation du réseau des tramways de Rouen* :

Vu l'avant-projet et, notamment, le plan au 1/200e, *présenté pour le doublement de la voie sur la section place Saint-Hilaire-terminus de Darnétal de la ligne n°* 2;

Vu les pièces de l'enquête d'utilité publique ouverte sur cet avant-projet et, notamment, les avis de la Chambre de commerce de Rouen et de la commission d'enquête en date du 14 octobre *et du* 25 *octobre* 1926 :

Vu les adhésions données, le 14 *mars et le* 22 *juin* 1927, *par le directeur du génie et l'administration des postes et télégraphes* :

Vu les délibérations de la commission départementale de la Seine-Inférieure du 26 *novembre* 1926;

Vu les délibérations du conseil municipal de Rouen des 28 *août* 1925 *et* 30 *septembre* 1926;

Vu les rapports du service du contrôle des 16-21 *janvier et* 7 *avril* 1926, *et* 11 *juillet*-23 *août* 1927;

Vu les lettres du préfet de la Seine-Inférieure des 22 *janvier* 1926 *et* 25 *août* 1927;

Vu les avis du conseil général des ponts et chaussées des 28 *avril* 1926 *et* 5 *octobre* 1927;

Vu les lettres du ministre de l'Intérieur des 26 *mai* 1926 *et* 4 *novembre* 1927;

Vu la loi du 31 *juillet* 1913 *sur les voies ferrées d'intérêt local, modifiée par celle du* 22 *avril* 1916;

Vu le règlement d'administration publique du 17 *décembre* 1917;

Le Conseil d'État entendu,

Décrète.

ARTICLE 1er. — *Sont déclarés d'utilité publique les travaux à exécuter conformément aux dispositions générales du plan ci-dessus visé, pour doubler la voie de la ligne n° 2 des tramways de Rouen (quai Gaston-Boulet-Darnétal) sur le parcours place Saint-Hilaire-terminus de Darnétal.*

Ledit plan restera annexé au présent décret.

Les travaux devront être exécutés dans le délai de deux ans à dater de la publication du présent décret.

ART. 2. — *Le ministre des Travaux publics est chargé de l'exécution du présent décret, qui sera publié au* Journal Officiel *et inséré au* Bulletin des lois.

Fait à Paris, le 17 *janvier* 1928.

GASTON DOUMERGUE

Par le Président de la République :

Le ministre des Travaux publics,

ANDRÉ TARDIEU

Ainsi, pour ajouter deux rails de la place Saint-Hilaire à Rouen jusqu'à Darnétal, il a fallu tout ce qu'on vient de lire. Il a fallu trente mois d'enquêtes, contre-enquêtes, avis, consultations, délibérations, rapports, correspondances. Il a fallu une longueur kilométrique de paperasserie... Au fait, quelle peut bien être la longueur des papiers mis bout à bout qu'on a noircis pour la déclaration d'utilité publique de cette voie de tramway? Ne dépasserait-elle pas la longueur de la voie elle-même?

***

Laissons pour un instant la province. Venons à Paris. Entrons dans une administration de l'État, en tenant toujours notre *Officiel* à la main. Regardons un peu ce qui se passe... Tenez, voici justement que l'Office National des Combustibles liquides vient d'avoir besoin d'une sténo-

dactylographe supplémentaire. Mince affaire dans la vie courante. Petit embauchage très simple dans une maison ordinaire. Il est vraisemblable que si, dans l'un quelconque de nos établissements de crédit, on prend une dactylo de plus, l'édifice n'en sera pas remué de fond en comble et le conseil d'administration n'en sera même pas avisé. Mais quand l'État, dans un de ses bureaux, doit engager une employée, c'est une autre histoire. C'est, pour tout dire, une histoire d'État. La machine entière est mise en mouvement. On exhume des règlements d'administration publique, on compulse des statuts, on rédige des rapports, on établit des décrets, on arrête des dispositions « transitoires » et « diverses ». Et, finalement, on requiert la signature de M. le Président de la République, dûment accompagnée, comme le veut la Constitution, de celles de deux ou trois ministres.

Ici encore, ne croyez pas que j'exagère. Ou, si vous le croyez, reportez-vous par curiosité au *Journal Officiel* du 8 mars 1929, page 2763. Vous y trouverez un décret tenant trois colonnes entières — vous entendez bien : trois colonnes — et qui est intitulé : « *Création d'un cadre latéral à l'Office national des Combustibles liquides.* » Et vous constaterez, avec une stupeur effarée, que ce *cadre latéral* comprend un unique emploi de sténo-dactylographe. Néanmoins, pour le mettre au monde, il n'a pas fallu moins de deux forceps ministériels et de douze articles gouvernementaux.

Contentons-nous de citer le début :

Le Président de la République française,

Sur le rapport du ministre du Commerce et de l'Industrie et du ministre des Finances;

Après avis du ministre du Travail et du ministre des Pensions;

Vu l'article 18 *de la loi du* 26 *avril* 1924 *et le règlement d'administration publique du* 6 *août* 1927, *pris pour son application;*

Vu l'article 9 *de la loi du* 18 *octobre* 1919;

Vu le décret du 16 *janvier* 1916, *fixant le statut des dames sténo-dactylographes du ministère du Commerce;*

Vu l'arrêté interministériel en date du 13 *janvier* 1928, *portant fixation du tableau de correspondance des emplois occupés*

par les bénéficiaires de l'article 18 *avec les emplois de la hiérarchie normale,*

Décrète :

ARTICLE 1er. — *Le cadre latéral du personnel de l'Office national des Combustibles liquides comprend* un emploi de sténo-dactylographe.

Suivent des articles pour fixer le traitement; pour spécifier « qu'il sera exclusif de toute gratification » et qu'il ne comportera « aucun avantage accessoire de quelque nature que ce soit »; pour stipuler que l'avancement de la dame dactylographe aura lieu au choix; pour rappeler qu'elle ne pourra accéder à un emploi du cadre normal qu'en se conformant aux règlements et en passant un examen; pour envisager l'hypothèse où sa nomination entraînerait un changement de résidence et, par suite, un déménagement; pour fixer l'indemnité à laquelle elle aurait alors droit et spécifier que cette indemnité devra être déterminée « par décret portant le contreseing du Ministère des Finances »; pour régler la constitution de sa pension, etc...

Finalement le décret conclut par cette solennelle énonciation : « *Le ministre du Commerce et de l'Industrie et le ministre des Finances sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.* » En foi de quoi, M. Gaston Doumergue, M. Georges Bonnefous et M. Henry Chéron ont apposé leurs signatures...

Soyez heureuse, Mademoiselle la dactylographe de l'Office national des Combustibles liquides. Rien n'a été oublié de ce qui vous concerne. Les plus grands personnages de l'État se sont préoccupés des moindres détails de votre bonheur. Deux ministres y veilleront. Dix chefs de bureau ont pâli sur votre statut et trois colonnes du *Journal Officiel* en assurent, à la face du pays, la stabilité harmonieuse et éternelle. Une machine vous attend : dites-vous bien qu'il faudra des années avant qu'elle débite autant de feuilles dactylographiées que celles qui furent nécessaires pour vous donner le jour...

***

On peut parcourir la France de haut en bas et de long en large, on la trouvera tout entière modelée sur ces deux exemples qui sont comme les colonnes symboliques du gigantesque temple de paperasserie édifié par la IIIe République.

S'agit-il de déplacer la mairie d'une commune qui s'est étendue et de la rapprocher du centre de la cité? M. Léon Barré, conseiller referendaire à la Cour des Comptes, dans une curieuse communication à l'Académie des Sciences morales et politiques, signale qu'il faut accomplir dix-huit démarches et attendre un an et demi, avant que le plus petit coup de pioche puisse être donné.

S'agit-il de supprimer un urinoir, adjacent à une gare? Une commune ne peut le faire sans avoir obtenu l'avis de la Compagnie de chemin de fer à laquelle appartient la gare, du Conseil général des Ponts et Chaussées, du Préfet et du ministre des Travaux Publics.

S'agit-il pour un simple citoyen, ayant un champ, un jardin, un lopin de terre touchant à une route, de clore cette terre, ce jardin, ce champ en construisant un mur ou en mettant une simple haie? Ce n'est là que l'exercice d'un droit vulgaire et banal. Cependant pour exercer ce droit il faut subir la cascade de formalités que voici très exactement : 1° adresser, sur papier timbré, une demande au préfet du département; 2° obtenir que le préfet la transmette à l'ingénieur en chef dudit département; 3° obtenir que l'ingénieur en chef la transmette à l'ingénieur ordinaire; 4° obtenir que l'ingénieur ordinaire la transmette au conducteur des Ponts et Chaussées; 5° obtenir que le conducteur se transporte sur les lieux, les visite et trace la ligne que suivra la haie ou le mur; 6° communiquer le dossier de l'affaire au maire de la commune; 7° le renvoyer au conducteur des Ponts et Chaussées avec avis du maire ou du Conseil municipal; 8° retourner le dossier à l'ingénieur ordinaire; 9° le réexpédier avec avis motivé à l'ingénieur en chef; 10° obtenir que l'ingénieur en chef prépare dans ses bureaux un nombre de copies du dossier égal au nombre d'intéressés dans la plantation de la haie (commune, ponts et chaussées, domaines, etc.,); 11° retransmettre

le dossier au préfet; 12° faire préparer par le bureau de la voirie de la préfecture un arrêté; 13° faire signer cet arrêté par le préfet et le renvoyer au maire; 14° faire notifier l'arrêté par le maire aux intéressés, par le préfet à l'ingénieur en chef, par l'ingénieur en chef à l'ingénieur ordinaire, par l'ingénieur ordinaire au conducteur des Ponts et Chaussées; 15° classer l'arrêté dans les archives, après notification, et l'enregistrer. Alors, ayant rituellement accompli ou vu s'accomplir ces quinze opérations sacramentelles du culte bureaucratique, le simple citoyen peut construire son mur et planter sa haie. On compte généralement pour cela un délai de dix mois. Si l'on a de hautes protections, le délai peut être ramené à cinq ou six...

S'agit-il de la plus banale des demandes, par exemple de l'obtention d'un permis de chasse? Il est indispensable que le postulant, le percepteur, la préfecture, la mairie et la gendarmerie se livrent à un chassé-croisé de demandes, récépissés, états, bordereaux, transmissions, communiqués. Encore des papiers, toujours des papiers. Encore des démarches, toujours des démarches.

— La République, disait M. le préfet Worms-Clavelin dans une page immortelle d'Anatole France, la République c'est la facilité.

Peut-être alors. Mais plus maintenant. Tout est horriblement difficile. On ne peut plus remuer un pied en France sans franchir une barricade de décrets et sans déplacer un obélisque de papiers.

***

Ne dites pas que les raisons de ce raz de marée sont complexes et lointaines. Elles sont fort simples et toutes proches.

Nous avons une armée de fonctionnaires qui croît chaque année, chaque mois, chaque semaine : 701 171 fonctionnaires en 1928, soit 83 421 unités de plus qu'en 1914! Or, le fonctionnaire a pour premier devoir de justifier sa fonction. Et la fonction du fonctionnaire consiste à multiplier les papiers, même si ces papiers ne servent à rien, même s'ils font double emploi les uns avec les autres.

Prenez, par exemple, le cas des abonnés parisiens du téléphone. Ils ont à payer à l'État deux redevances : l'une, fixe, pour le branchement de leur ligne; l'autre, variable, pour le nombre de communications qu'ils réclament. Rien ne serait plus simple que de leur envoyer trimestriellement un seul relevé de compte comprenant d'une part leur redevance fixe, d'autre part leur redevance variable. Ainsi fait la Compagnie du gaz. Ainsi fait la Compagnie de distribution d'électricité. Elles vous présentent chaque mois une quittance où figurent côte à côte la somme due pour la consommation et la somme due pour la location du compteur et du branchement. Un seul compte. Un seul papier. Mais l'administration des Téléphones est une administration d'État qui dédaigne les méthodes commerciales ordinaires et a horreur des simplifications. Elle envoie donc à ses abonnés deux relevés différents, à des époques différentes : l'un, pour leur redevance fixe; l'autre, pour leur compte de communications. Chacun se termine par la formule de menace : « *Somme à verser dans les cinq jours, faute de quoi le service pourra être suspendu.* » Ainsi, l'abonné est obligé de se déranger deux fois pour payer — ce dont l'administration n'a cure. Ainsi, surtout, on remplit deux papiers, on dresse deux reçus, on tient deux comptabilités — ce dont l'administration se réjouit, car cela justifie le nombre de ses fonctionnaires.

De là découle cette maladie de la « catégorisation », qui sévit aujourd'hui sur la France législative et à laquelle pousse de toutes ses forces la France administrative. De là vient notamment que, si les fabricants de lois fiscales pouvaient répartir l'impôt par millimes selon le nombre de cheveux que le contribuable porte sur la tête, ils n'y manqueraient pas et chercheraient même à couper le cheveu en huit. Plus en effet il y a de catégories, plus il y a de bureaux pour en assurer la classification. Plus il y a de bureaux, plus il faut de papier. Et plus il faut de papier, plus il faut de fonctionnaires.

Ce qui s'est passé pour la taxe de séjour — contre laquelle se dresse actuellement tout le tourisme — est à cet égard significatif, quoique inimaginable.

La taxe de séjour a été importée d'Allemagne, où elle s'appelait *Kurtax*. Pour la justifier, on nous a dit : « Qu'est-ce

qu'un franc par jour pour un visiteur de passage? Cela compte peu dans ses frais et cela représente, au bout de la saison, une recette importante pour la station thermale, qui en fait bénéficier ses hôtes? » Ainsi présentée, la taxe pouvait à la rigueur s'admettre. On l'eût admise à deux conditions : qu'elle demeurât raisonnable et qu'elle fût à peu près uniforme. Mais c'était mal connaître nos « catégorisateurs ». Ils ont immédiatement réparti les visiteurs en : 1° visiteurs de grand luxe; 2° visiteurs hors classe ; 3° visiteurs de 1re catégorie; 4° visiteurs de 2me catégorie; 5° visiteurs de 3me catégorie; 6° visiteurs de 4me catégorie; 7° visiteurs d'auberges. A chaque classe correspond un tarif différent. Ce serait à mourir de rire, si ce n'était l'indice d'une monomanie étrange. Les moutons eux-mêmes, quand on les expose à la devanture des boucheries, ne se répartissent guère qu'en trois qualités. Il appartenait à l'administration fiscale française de répartir les visiteurs d'une ville d'eaux en sept catégories!... On juge des discussions, des réclamations, des récriminations que cela amène de la part des touristes perdus dans un dédale de taxes multicolores et multiformes. On pense surtout quelle comptabilité et quelle paperasserie cela entraîne. Et peut-être est-ce tout ce que l'on désirait. Pour nos législateurs comme pour nos administrateurs, la bonne taxe est celle qui exige beaucoup de taxateurs — c'est-à-dire d'employés.

On pourrait en dire autant de nos trente lois sur les loyers. Chacune a marqué un progrès dans la voie de la « catégorisation » et de la « subdivision ». Chacune a accru le flot de disputes et de procédure. Lors du dernier débat, on a entendu un orateur s'écrier :

— Pourquoi ne pas nommer des commissions paritaires d'arbitres qui examineraient chaque cas particulier? Les tribunaux apprécieraient en dernier ressort...

Charmante idée. La moitié de la France plaiderait contre l'autre. Un océan de procès recouvrirait le pays tout entier. Alors évidemment les tribunaux ne chômeraient pas, ni surtout leurs auxiliaires. Alors ce serait le règne souverain du papier timbré. Et le papier timbré, c'est toujours du papier.

Parfois il arrive que les fabricants et distributeurs de papiers se perdent eux-mêmes dans leur fabrication et leur distribution.

Cela s'est produit il y a trois ans pour l'impôt sur le revenu. Submergés par l'océan de leurs règlements et décrets, engloutis par l'amas de leurs dispositifs et résolutions, les législateurs tentèrent de remonter à la surface. Par la loi de finances du 29 avril 1926, ils ordonnèrent qu'il fût procédé, dans un délai de six mois, par une commission composée de trois députés et de deux sénateurs, *à la codification de tous les textes concernant l'assiette, le recouvrement et le contentieux des impôts sur le revenu.* Ainsi peut-être s'y reconnaîtrait-on dans l'avalanche des édits!...

La commission fut bien constituée; elle élut bien un président; elle se mit bien au travail d'arrache-pied. Mais, s'étant enfoncée dans la forêt de papiers, elle ne put, malgré des efforts herculéens, en sortir. Et, après six mois de labeur, elle n'arriva à dresser le plan que d'un tiers environ du terrible maquis. Seule, fut achevée la codification des textes concernant l'*assiette* des impôts sur le revenu. Ni les textes concernant le recouvrement, ni les textes concernant le contentieux ne purent être abordés. On envoya ça à plus tard. On le renvoya à Pâques ou à la Trinité... Fidèle observateur des lois, M. Raymond Poincaré, président du Conseil, se hâta d'expédier à l'*Officiel* la première partie du travail des codificateurs et, le 24 octobre 1926, parut un numéro inénarrable de l'*Officiel* ne contenant pas moins de 21 colonnes en petit texte des dispositions législatives concernant la seule assiette de nos impôts sur le revenu... Hélas! une bonne partie de ce papier, qui prétendait en résumer tant d'autres, ne vaut déjà plus aujourd'hui que ce que valent les feuilles mortes. Car de nouvelles dispositions sont venues annuler les anciennes. Car la moitié du travail est à raturer et à remettre au net. Car il faudrait recodifier la codification.

Ainsi le Parlement est hors d'état de s'y reconnaître lui-même dans ses dossiers. Ainsi les parlementaires, quand ils veulent colliger leurs écrits, n'y arrivent pas après un labeur continu d'une demi-année. Ainsi, aucun bibliothécaire, fût-il un surhomme, n'arrive plus à classer les feuilles éparses

des lois qui naissent, tombent, tourbillonnent, voltigent et meurent avant que d'avoir été cueillies.

Cependant, si les conducteurs du peuple se perdent dans le fouillis de papier, comment le peuple y retrouvera-t-il son chemin?

***

Les grands républicains paraissent avoir eu le sentiment du danger que cette submersion paperassière faisait courir à la République.

Il y a quelque quarante ans, René Goblet écrivait ironiquement : « La situation du pays s'est modifiée depuis l'an VIII. Il semble en conséquence que les divisions administratives créées à cette époque n'aient plus de raison d'être... » Et, il y a quelque vingt ans, M. Clemenceau écrivait sérieusement : « Notre organisation administrative n'a plus sa raison d'être : elle doit être modifiée dans des conditions qui soient mieux en rapport avec les nécessités actuelles. »

Au lendemain même de la guerre, le 21 mars 1919, M. Aristide Briand s'écriait :

— Si vous vous présentez demain devant le pays, en lui donnant l'impression qu'on veut le faire retomber dans les ornières du temps de paix, que ce sera la même vie publique, les mêmes combinaisons, les mêmes entraves, alors prenez garde...

De son côté, René Viviani, le 16 septembre 1919, disait :

— La France expire sous sa superstructure administrative et économique. Depuis cent quarante ans, rendue dix fois plus petite par les moyens de communication, elle sent sur son cerveeau, sur sa chair, sur son cœur le rouage des anciens jours...

Et, dans son livre *Créer*, M. Edouard Herriot lui-même a écrit : « Pour accomplir les tâches nationales, avons-nous l'outil administratif nécessaire? On sait que non... Des maires garrottés, des préfets incertains, voilà ce que notre démocratie présente conserve pour assurer ses destinées. Elle mérite mieux. Une France victorieuse ne saurait sans un dommage essentiel se contenter d'un tel régime... »

C'est, on le voit, une belle unanimité. Mais ce n'est qu'une unanimité oratoire. Une fois de plus, l'appréciation de Foch est de circonstance : « Ils parlent bien, ils parlent très bien : ils n'agissent jamais. » Quand quelques-uns de ces hommes — ou d'autres — ont voulu passer de la parole à l'acte, quand ils ont essayé de rénover, rajeunir, moderniser, quand ils ont voulu mettre une digue à la paperasse, on leur a gentiment passé un lacet de soie autour du cou pour les étrangler ou bien on leur a silencieusement fait sentir la pointe du stylet dans le dos. Rappelez-vous plutôt comment le plus solide et le plus représentatif des gouvernements que nous ayons eu depuis quinze ans — celui de M. Raymond Poincaré — a failli mourir un matin de janvier, parce qu'il avait voulu dans l'appartement de la Justice nationale supprimer quelques rayons et réduire quelques dossiers en enlevant quelques liasses!... Aucune Chambre ne permettra jamais qu'on touche aux papiers de l'administration, car toucher aux papiers c'est toucher à ceux qui les grattent. De toutes les Républiques la plus intangible est la République de la paperasserie.

Concluons. La question n'est pas de savoir ce qu'on changera aux rouages de carton qui, selon la forte expression de Viviani, pèsent « sur le cerveau, la chair, le cœur » de la France. On n'y changera rien demain, ni après-demain, pas plus qu'on n'y a rien changé hier. La question est de savoir pendant combien d'années encore, pendant combien de siècles, le peuple réputé le plus spirituel de la terre s'adonnera au formalisme le plus stupide, le peuple considéré comme le plus indocile se pliera au joug le plus exaspérant.

On a pu séparer les cultes de l'État. Pas tous les cultes. Le culte de la paperasserie non seulement ne fait avec l'État qu'un corps et qu'une âme, mais il grandit chaque jour, il rayonne un peu plus à chaque étape, il resplendit davantage à chaque loi.

Jusqu'où? Jusqu'à quand?

STÉPHANE LAUZANNE

LE GRAND HOMME[1]

XI

Quand Claude revint à Paris, elle reprit aisément ses habitudes. Il lui sembla d'abord qu'elle revenait d'un voyage lointain, du plus long voyage qu'elle eût jamais fait de sa vie.

Chaque objet retrouvé semblait rayonner pour lui rappeler un passé plus lointain, celui d'avant Chantilly et lui apportait une certitude. Elle redevenait aisément ce qu'elle avait été jadis.

Le lendemain de son retour, en s'éveillant, elle examina avec plaisir sa chambre et il ne lui fallut qu'un très petit effort pour s'imaginer que tout ce qu'elle nommait un danger n'avait jamais existé. Il n'y avait qu'à fermer les yeux, puis à les rouvrir. Les objets familiers.

Le printemps avait pris définitivement possession de Paris : Claude pour la première fois en découvrit le charme.

Vers sept heures, quand le soleil commençait de se coucher sortant de chez sa couturière et descendant l'avenue Montaigne, elle éprouvait une sorte de joie à découvrir l'ascension rapide du printemps, les jeux de la lumière dans les arbres et la brume légère presque invisible qui s'élevait lentement.

Elle se croyait délivrée mais ne comprenait pas qu'elle était devenue plus humaine, plus sensible, plus féminine. Tout ce qui jadis la laissait indifférente, tout ce qui n'était pas son miroir, lançait des appels, et elle les percevait, elle les écoutait.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 avril et 1er mai.

Elle ne craignait plus la joie qu'elle en ressentait et qui n'était cependant qu'un reflet du danger. L'illusion naissait de la nouveauté, de ce qu'elle appelait une délivrance.

Tout était prêt pour recevoir la femme d'autrefois, celle qui vivait encore en elle, mais comme une ombre. Les gens et les choses la guettaient : les couturiers avaient déjà appris son retour, les « amis » lui téléphonaient pour avoir de ses nouvelles.

A onze heure du matin on annonça la manucure qui reprenait ses habitudes. Et, une à une, les coutumes qui formaient la trame de sa vie se dressèrent devant elle. Claude s'y soumit aisément.

Madame Blondin, la manucure, racontait les historiettes qui « couraient Paris » et qu'elle se croyait chargée de colporter. Puis, ayant étalé sa provision, madame Blondin interrogeait habilement. Madame Blondin était de ces femmes qui ne peuvent supporter le silence. A propos de bottes, elle raconta à Claude qu'elle avait été consulter une « voyante ».

« Une femme extraordinaire, madame, tout à fait extraordinaire. Vous devriez aller la voir. Elle vous intéresserait beaucoup. » Claude sourit, mais madame Blondin insista et elle laissa une carte de visite avec une adresse.

— L'avenir, — cria presque madame Blondin en prenant congé, — l'avenir est passionnant. Il suffit de le connaître pour en être persuadé, vous verrez.

Un coiffeur attend dans l'antichambre le départ de la manucure. Silencieux, triste, vaniteux, il entre, et avec les gestes d'un prêtre, étale sur une tablette, son attirail. Il saisit à pleines mains les cheveux de sa cliente, les observe avec attention, les tapote et les soupèse.

Claude dans la glace regarde le manège et reconnaît les manies de son coiffeur favori. Il remplit son sacerdoce avec un sérieux risible. Le sort du monde dans une chevelure.

Comme des gouttes de pluie, les minuscules habitudes tombent autour de Claude et la chassent vers son passé. Elle ne songe pas à résister. L'orgueil reprend sa place. Elle ne rêve plus. Elle avance, selon un horaire strictement établi, vers le néant. Plus de regret, ni d'espoir. Et, si la crainte parfois vient la toucher de son ombre, elle peut

aisément la chasser. L'indifférence est un chemin très long, une route sûre. La vie reprend son cours. Les phrases, les plus banales, suffiraient alors à la décrire.

Et Claude ne souffre pas : elle est comme insensibilisée. Elle ne voit presque plus, entend à peine. Déjà le printemps qu'un soir elle avait rencontré au faîte des arbres est devenu lui aussi insensible comme une habitude. Paris tourne. Les lumières et les bruits s'unissent pour former une ronde. Les visages s'assemblent et se ressemblent, les voix se mêlent. C'est la saison des fêtes, toujours les mêmes, celles qui précèdent l'été. Monotonie obligatoire du plaisir qui doit, selon la mode, précéder les journées de juin. Une nuit, c'est un bal. Un jour, c'est une garden-party, vente de charité, kermesse.

Claude attend sa manucure, son coiffeur, pour être une des plus élégantes, pour que madame Lucien Gavard, la femme du grand industriel, soit, comme il convient, remarquée. A quatre heures et demie son coupé l'attend et la conduit dans le jardin où elle doit paraître. Les vendeuses se précipitent sur elle, s'en emparent et la conduisent à leurs comptoirs. Claude regarde distraitement le spectacle, remarque quelques robes, distribue des billets. Mêmes sourires, mêmes compliments, mêmes amabilités. Sans tristesse elle parcourt le jardin en fête, semé de petites boutiques, souillé, couvert de papiers; des éclats de rire fusent, pièces d'artifices.

Sous un arbre une vieille femme, affublée d'une robe turque, coiffée d'une sorte de turban, sommeille. Elle tient dans ses mains endormies un gros jeu de cartes. Pour cent francs qui « iront aux pauvres » elle dit la bonne aventure. Claude s'approche d'elle comme elle s'est approchée de tous les autres comptoirs pour jeter son offrande obligatoire.

La vieille se dresse en la voyant et lui conseille de s'asseoir.

— Coupez, madame..., avec votre main gauche.

Claude obéit.

— Quelqu'un pense à vous. Je le vois. Il est riche, célèbre, mystérieux. Attendez. Il est loin de vous, mais près du cœur. Vous l'oubliez. Quatre, huit, douze. Il est triste, non, pas triste, en colère...

» Tirez une carte, madame, posez-la sur le valet de trèfle... une autre sur le roi de cœur, votre mari, madame. Ah! ils se

connaissent. Regardez, madame. Voyez-les. Ce jeune homme est étrange, c'est un artiste, un poète ou quelqu'un de cette partie. Il a du souci. Votre mari ne l'aime pas...

Tout à coup la cartomancienne se tait. Elle regarde Claude, puis reprend ses cartes. Quelque chose qu'elle vient de distinguer l'intéresse subitement.

— L'avenir, madame, je vois des soucis, regardez tous ces piques. Oh! je me trompe, prenez des cartes, posez-les sur cet as de pique, une autre sur le valet, là....

La vieille se penche sur ses cartes, les examine attentivement. Parfois elle regarde Claude et semble étonnée de son calme.

— Madame... (Elle s'arrête brusquement avec des mots sur la bouche qu'elle n'ose dire)... faites attention.

Claude sourit. Elle est étonnée à son tour de l'émotion qui s'est emparée de la tireuse de cartes.

— Dites, madame, je n'ai pas peur.

La vieille secoue la tête, mêle les cartes, rageusement.

— Je vous en prie, continuez.

— Je dis la bonne aventure, — répond la vieille avec solennité, — mais pas la mauvaise.

Et farouchement elle se détourne de Claude qui sourit encore, mais avec un peu d'effort. Elle insiste, puis de guerre lasse, tend un billet de cent francs et s'éloigne en remerciant.

Claude oublie vite cette scène, qu'elle a jugée ridicule. Mais elle ne peut se défendre d'une impression indéfinissable : tristesse, dégoût... Elle ne sait et ne veut pas savoir.

Elle se laisse une fois encore emporter par le courant et, pour ne pas comprendre, pour ne pas voir clair, elle s'abandonne à sa vie. Les heures ne doivent pas compter. Mais voici que son esprit, plus fort que sa conscience, s'éveille et interroge. Il veut savoir.

Le soir, tandis qu'au centre d'une foule, parmi les lumières et dans le bruit d'un grand dîner, un souvenir précis, coloré, s'installe devant ses yeux, des mains, petites et agitées, comptent et désignent des cartes qui miroitent comme les reflets d'une rivière.

Elle prend le bras d'un homme qui la conduit à table. Elle agit comme une automate. Claude s'étonne d'avoir peur des

réponses. Elle cherche ce qu'elle a à craindre, elle s'interroge enfin et trouve seulement au fond d'elle-même une inquiétude sourde et muette, une douleur qu'elle ne peut localiser.

Près d'elle quelqu'un qu'elle n'écoute pas lui parle. Elle le laisse rire de ce qu'il dit, elle regarde seulement et ne voit qu'un visage qui se plisse ou qui sourit, des mains qui s'agitent.

Son esprit s'éloigne de « ce grand dîner » à tire d'aile. Il vole vers une région imaginaire où il perd de vue la terre et ne considère que le néant. Un masque sur son visage, sur les lèvres des mots qui suffisent à tromper, elle part à la remorque du souvenir qui l'entraîne vers cette région qu'elle n'avait encore jamais atteinte.

Les gens peuvent crier ou rire, danser ou s'admirer, elle ne sait plus y prendre garde. D'autres questions maintenant la hantent.

— Plus statue que jamais, — murmure un de ses admirateurs attristés.

Et il considère cette femme trop belle sans mesurer la distance qui le sépare d'elle. Il ne songe qu'à la désirer. Il est prêt à la mordre ou à se jeter à ses pieds. Il ne pense pas à elle, à ce qui l'habite, à ce qui l'éloigne tant de lui. Il est indifférent à tout ce que ce corps qu'il veut meurtrir, peut cacher. Il cherche des hommages plus éclatants, des mots qui la feraient se dresser ou réagir. Il insiste, ose lui prendre la main.

Claude s'éveille alors. Elle fait effort pour reprendre pied, mais elle ne sait que suivre sa pensée.

— Croyez-vous à ceux qui lisent l'avenir? — demande-t-elle.

— Non, en aucune façon. Ce sont des farceurs, des charlatans. Notre époque est scientifique et nous ne croyons plus ni aux alchimistes ni aux chiromanciens. Ce qui est de tous les temps c'est la beauté, dont vous êtes, madame, une prêtresse, la plus authentique prêtresse que je connaisse...

Il continue à débiter ses litanies banales, usées, insipides. Il n'a pas su deviner l'angoisse de Claude.

Et la soirée s'achève pour Claude dans l'étourdissement. Elle songe à madame Blondin qui a la foi dans l'avenir et qui veut y croire.

Le lendemain matin elle la questionne et la manucure répond avec enthousiasme, avec frénésie.

A son tour Claude veut connaître l'avenir qu'on lui fit entrevoir : elle le craint sans raison. Elle ira à l'adresse indiquée. Elle est impatiente.

Claude a fait arrêter sa voiture à quelque distance de la maison, car, elle a honte, elle ne veut pas que l'on sache où elle va. Elle gagne la petite rue étroite où se trouve le plus banal des immeubles.

Quand elle demande l'étage de la cartomancienne, la concierge s'empresse de la conduire. Elle regarde avec attention cette « cliente. » Elle l'estime, soupèse des yeux ses bijoux et juge son élégance.

Elle lui fait monter un petit escalier sombre et sale, dont les murs sont couverts de taches et d'inscriptions, les marches usées.

La porte est entr'ouverte. L'appartement est obscur, c'est un logis de petit employé, orné de fleurs en papier, de lampions japonais et d'accessoires achetés dans les foires. Au fond d'un petit couloir, devant une table de salle àm anger Second Empire, une femme pâle est assise. Sans âge, comme usée, avec des yeux noirs et trop brillants, elle semble très lasse, craintive et presque découragée.

Elle entr'ouvre les yeux pour regarder Claude que la concierge fait asseoir.

— C'est pour le grand jeu, — fait cette dernière en s'éloignant à pas de loup.

Une main longue, blanche et fine, une main de morte, rampe doucement hors d'un châle et atteint une boule de cristal posée sur une petite table.

— Pensez à votre avenir, madame, et soufflez, — dit la femme.

Il fait presque nuit dans cette chambre qu'une lampe souffreteuse éclaire avec peine. Claude ne distingue dans cette ombre chaude que le visage pâle qui se penche vers elle, que ces lèvres qui ordonnent. Elle souffle sur la boule de cristal qui se couvre aussitôt d'une buée.

— Pensez à votre avenir, — répète la cartomancienne, — et soufflez.

Claude obéit sans étonnement et sans terreur. Son cœur ne bat pas mais interroge. Elle rend la boule à la cartoman-

cienne qui s'en empare presque brutalement. Elle la considère longuement, ses yeux brillent plus fort, elle semble revivre, ses joues se colorent.

— Mariée, vous êtes mariée... avec un homme puissant, riche, très riche. — Elle parle par saccades comme si quelqu'un l'avait saisie à la gorge et la secouait. — Je vois une plaine, sans arbres, indifférente, vous n'aimez personne, je ne vois plus rien dans cette plaine, vous n'êtes ni heureuse, ni malheureuse. Vous êtes admirée. Tout est pour vous. Des fleurs. Vous vous ennuyez souvent. Là-bas je vois un homme malheureux, votre père, il est mort, il s'est tué.

Claude a poussé un cri, mais la cartomancienne n'a rien entendu. Elle jette ses paroles comme des cris.

— Il s'est tué. Il est mort. Vous êtes une petite fille. On vous dit que vous êtes jolie. Un homme, très riche, c'est votre mari. Il va souvent là-bas... une usine, je vois une usine, très grande, très grande. Il est fier.

» La même chose, les mêmes choses. Je vois des boules qui tombent comme des gouttes d'eau, une à une; vous les regardez glisser devant vous et vous souriez. Beaucoup de sourires autour de vous. Un voyage. Vous allez faire un voyage. Très court. Votre mari s'en va. Très loin il y a un autre homme, il n'est pas près de vous. Il attend. Il est sur un bateau au milieu de la mer, il pense à vous. C'est un chanteur, un chanteur... espagnol, non c'est un homme de soleil, riche, très riche. Il chante et tout le monde applaudit, il pense à vous, il pense à vous. Il vient, il vient. Il revient, vous le verrez bientôt, il vous fait peur et vous êtes joyeuse. Je vois qu'il est fort, qu'il vous regarde. Il s'approche, vous tend les bras.

» Vous riez, vous pleurez, vous avez peur, une peur terrible. Je vous vois courir très loin, le plus loin possible. Vous êtes lourde, plus lourde, toujours plus lourde. Il y a des nuages qui s'amassent. Ils sont noirs. Je les vois s'approcher. Vous tremblez et un précipice immense est là tout près. Tenez, tenez : une bataille. Votre mari, il y a beaucoup de cris, l'autre qu'on emmène, le chanteur. Et vous lui tendez les bras quand même. Non, vous ne pouvez pas, vous avez trop peur. Les nuages sont là, ils font des grimaces. Et là-bas je vois un

espace noir, une longue raie noire, et du feu peut-être. Quelque chose que personne n'attendait, une larme, une larme encore, et tous les animaux du ciel et de la terre qui bondissent. Le chemin est plus long, beaucoup plus long. Et puis la neige, la neige éternelle. Une tête s'est penchée, un doigt s'est levé. Je vois très loin dans le fond du ciel un œil qui tourne, c'est une étoile, une étoile, une autre étoile, une étoile de neige...

Claude n'entend plus cette source. Au fond d'elle-même bourdonne un essaim de souvenirs. Elle n'a retenu aucune de ces images que l'on a fait miroiter devant elle. Dans sa mémoire les mots sans suite se sont fixés un instant, puis ils ont disparu. Elle regardait cette femme qui voyait très loin, tout près d'elle et qui racontait une légende future. Que peut-elle savoir? Claude ne cherche pas à comprendre les sentiments qui l'agitent et la troublent. Elle souffre. Elle craint le vertige. Elle va se heurter à tout ce qui s'approche d'elle.

La femme a cessé de parler pour retomber dans la fatigue et le silence. Ses yeux se sont fermés et sa main gauche couvre la boule comme si elle ne voulait plus voir. Elle semble dormir pour toujours.

Tout est calme. On entend de nouveau dans le lointain les hoquets des autos, les sonneries des tramways, la ville qui murmure. Tout est plus calme comme après l'orage.

Il est tard. A reculons, Claude sort de la pièce qui est meublée de souvenirs et que les fantômes ont envahi. Quelqu'un qu'elle reconnaît réclame de l'argent. Elle paie. Quelqu'un la guide, lui fait descendre l'escalier et la jette dans la rue. Comme une aveugle, Claude marche et retrouve son auto.

Elle se jette, dès son arrivée, sur son lit.

Quelque chose vient de se briser au fond d'elle-même, quelque chose qu'elle ne nommait pas et qui ressemble à la fois à l'orgueil, à la confiance et à la vanité.

XII

Le lendemain matin, après une nuit où le sommeil s'était jeté sur Claude comme la mort se précipite sur un corps,

elle téléphona à sa mère. Elle voulait s'assurer que la cartomancienne n'était qu'une folle et qu'elle avait menti.

On lui avait dit un jour, quand elle était encore une petite fille, que son père était au ciel. Elle se souvenait de la robe noire et blanche qu'on lui avait achetée ce jour-là, puis des robes mauves ou violettes que pendant quelques mois on lui avait fait porter, « toutes plus jolies les unes que les autres. » La femme à la boule avait menti : Claude pensait qu'il eut été impossible de lui cacher le suicide de son père.

Sa mère inquiète l'attendait.

— Que se passe-t-il, ma chérie? Tu es pâle. Es-tu souffrante? M'annonces-tu une bonne nouvelle? Tu es enceinte?

Selon son habitude madame Paillard posait des questions décidée à dire le plus de mots possible dans le minimum de temps.

— Non, maman.

— Alors? Tu t'es disputée avec ton mari? Tu as des ennuis? Parle, je t'en prie, tu m'inquiètes. Voyons, que se passe-t-il?

— Je vous en prie, maman, laissez-moi parler.

— Je t'écoute, parle, parle, parle.

— Papa s'est-il suicidé?

— Quel est le misérable qui t'a dit cela? Quelle honte!

— Je vous demande si vraiment papa s'est tué?

Madame Paillard ne peut retenir ses larmes.

— Répondez, maman.

Madame Paillard secoue la tête à la façon d'un criminel qui avoue. Oui, oui, oui.

Elle se tait. Claude la regarde avec dureté.

— Pourquoi me l'avoir caché?

— Mon enfant, ce n'était pas possible de t'expliquer cette mort. Tu étais toute petite; tu n'aurais pas compris...

— Mais, plus tard?

— Plus tard c'était trop tard.

Claude presse sa mère de questions, la harcèle, la supplie de tout raconter, de ne passer aucun détail. Sa mère, effondrée, avoue.

Madame Paillard s'abandonne à son démon. Elle parle avec précipitation pour accumuler les mots. Elle retrouve des souvenirs éteints et ne voit pas sa fille, pâle, défaite, désespérée.

Madame Paillard à cinquante-cinq ans est encore jolie. Elle aime les robes, les bijoux, les chapeaux. Elle a assisté à tant de choses, elle a vu mourir tant de gens autour d'elle, que tous ses souvenirs se sont usés et polis comme les cailloux que roule un fleuve. Mais son goût pour ce qu'elle nomme la toilette est demeuré toujours aussi vif. Sa vieillesse qui s'épanouit lui paraît une raison de plus pour songer à sa parure.

Elle a vécu vers 1890 une époque heureuse, joyeuse, légère et elle a conservé de ce temps une humeur délicieuse. Tant de gens lui ont affirmé qu'elle était jolie, qu'elle en demeure persuadée.

Elle ne s'est jamais retournée vers le passé, elle n'a pas réfléchi aux événements de sa vie, confiante en l'éducation qu'elle avait reçue. Elle était fière de sa bourgeoisie, de sa richesse; elle était fière de sa fille Claude, si belle, et de son mariage avec un homme si riche.

Elle ne songeait même pas à s'étonner de la fuite du temps. La mode change si vite qu'on ne peut guère compter les années en se basant sur elle.

Madame Paillard ne trouve plus ses mots. Elle se met alors à pleurer.

Claude répète :

— Elle avait donc raison... elle avait donc raison.

Car ce n'est pas l'horreur du récit qui l'agite et la terrifie. Elle, qui voulait de toutes ses forces douter des paroles de la voyante, ne peut plus combattre désormais la foi qui s'empare d'elle. Elle croit. Et tout ce qu'elle a entendu, tout ce qui jusqu'alors était entouré d'un nuage, se précise brutalement. Elle se souvient des mots que jetait la femme, elle revoit la vision qu'elle lui suggérait, elle assiste aux drames obscurs qui se déroulaient dans cette boule de cristal et qui doivent se produire tôt ou tard, peut-être demain.

Madame Paillard pleure. Elle demande pardon à sa fille de lui avoir caché les tragiques circonstances de cette mort. Elle s'excuse, elle s'efforce d'expliquer, mais Claude n'entend rien. Elle part sans un geste, les yeux hagards, et sa mère croit qu'elle l'accuse.

Claude ne sent plus le sol sous ses pas : elle voudrait trouver

un point d'appui, elle désire le présent, un jour éclatant, une seconde qu'elle pourrait saisir, écraser dans ses mains, mais devant ces yeux il n'y a qu'une fuite éperdue, le galop des faits, des gestes, des paroles.

Elle voit l'avenir qui s'élève comme l'aurore. Elle aperçoit les lueurs des tragédies prochaines. Et elle fuit.

Elle rentre chez elle, elle s'enferme dans sa chambre comme dans un repaire, dans l'ombre propice. Qui est là? Qui vive? Elle appréhende les bruits. Elle craint les appels du dehors. Les portes s'ouvrent. Les secondes fuient. C'est l'avenir.

Elle appuie son front à la tête du lit, son sang bondit dans ses veines, son cœur va s'arrêter. Car Claude a peur. Tout ce qui n'est pas encore hostile est féroce. Claude ne veut plus rien voir, rien entendre, rien toucher. Mais c'est au fond d'elle-même que veille son ennemie, l'angoisse.

Elle veut ne pas imaginer, mais il faudrait aussi oublier, car le passé qu'on vient de lui décrire surgit à son tour. Elle ne peut que se débattre. En vain elle s'efforce de s'accrocher à cette heure où le silence est le plus fort, mais elle craint ce calme qui lui permet de tout supposer, de tout prévoir, de tout deviner.

Claude ne sait pas pleurer.

On vient de frapper à la porte. Elle se dresse, car son orgueil enfin commande. On apporte des fleurs, une corbeille gigantesque, trop grande, américaine.

On lui tend une carte. Elle a deviné et elle lit Ralph Putnam.

Eh bien! non! Elle se révolte, elle sera plus forte.

— Faites renvoyer ces fleurs immédiatement.

Elle aperçoit le visage de M. Putnam. Elle ne veut ni le craindre, ni l'aimer. Elle entend la voix et l'écho de cette voix.

— Je vous répète : faites renvoyer ces fleurs im-mé-dia-te-ment.

Claude s'est assise dans son fauteuil et pose ses mains sur sa tête. Elle réfléchit.

« Il est donc ici. Je ne veux pas le voir. Je ne le verrai pas. Qu'a-t-il donc fait? Pourquoi suis-je en colère? Je dois être indifférente, complètement indifférente. C'est un homme comme les autres. Il ne fait pas de compliments cependant.

Il est poli, simplement. Il ne m'aime pas, il ne me l'a jamais dit. »

Claude sonne. Elle s'habillera et sortira. Qu'on renvoie madame Blondin, le coiffeur, tout le monde...

Claude est sortie. Elle marche à pas lents dans les rues. Elle s'intéresse à tout ce qui se trouve sur son chemin. Elle examine avec attention les devantures des boutiques.

Il est l'heure de revenir. D'ailleurs Claude a retrouvé son calme, sa dignité, du moins elle le veut.

Quelques minutes après son retour, Lucien Gavard rentre à son tour. Pendant le déjeuner (il n'y a que trois amis) Lucien annonce son départ pour les États-Unis.

— Je serai absent un mois et demi. Il faut que j'aille là-bas organiser une usine. Les droits de douane nous tuent. J'ai trouvé des appuis auprès des banques américaines. Je suis même décidé à faire un accord. J'ai reçu des réponses très favorables de mon agent de New-York.

Un ami, un habitué de la maison, interrompt Lucien pour s'extasier.

— Quelle activité, cher ami! Vous êtes prodigieux, simplement prodigieux. Ah! si la France avait beaucoup d'hommes comme vous...

Lucien Gavard rêve. Il organise déjà. Son plan est prêt.

— Je suis à peu près sûr de réussir. Si je ne craignais pas de vous embêter, je vous expliquerais mon point de vue. Je crois que l'idée est très bonne.

L'ami insiste :

— Comme vous devez être fière, madame, de votre mari. Quel cerveau!

Et il explique à Claude quelle admiration il professe pour son cher Lucien.

L'ami est sincère, il est étonné, assommé par cette puissance qui grandit, par cette fortune qu'il voit gonfler devant lui. Il voit de l'or.

Devant les yeux de ces hommes qui ont un respect immense et inné pour ce qu'ils nomment la fortune, Lucien Gavard apparaît comme un demi-dieu, une sorte de héros capable de dominer le monde, quelqu'un qui leur est supérieur et pourtant de la même race qu'eux. Cet homme qui commande à

des milliers d'ouvriers, qui possède une fortune « incalculable », qui sait vouloir, qui sait ordonner, est indiscutablement un géant, ce que ses amis nomment un grand homme.

Il est riche d'abord, puis célèbre, enfin puissant. Il n'y a qu'à s'incliner très bas devant lui sans savoir exactement pourquoi.

Claude écoute avec patience ces compliments. Elle sait que les mêmes mots peuvent être adressés à d'autres hommes, que d'autres gloires peuvent éblouir ces pique-assiette, toujours à la remorque de ceux qui ont réussi.

Elle songe aux acclamations « d'une foule en délire », aux hommages, aux cultes... Lucien poursuit :

— Je sais que j'aurai affaire à des adversaires acharnés qui s'efforceront par tous les moyens de mettre des bâtons dans mes roues. Tant mieux. Cela m'amuse de lutter avec eux... Je connais les États-Unis, je sais les armes dont les industriels disposent et le défaut de leur cuirasse. Leur publicité ne me fait pas peur, au contraire. Elle me prouve qu'ils ont besoin de réclame et de bluff.

Le bourgogne aidant, Lucien s'exalte, décrit sa victoire prochaine. Il part avec l'intention de vaincre.

Son ami Armand arrive à l'heure du café. Il vient d'apprendre la grande nouvelle.

— Cher Lucien, — crie-t-il en entrant, — je te félicite. Tu portes tous les espoirs de la France. Nous comptons sur toi pour prouver aux Yankees la vitalité de l'industrie française. Nos vœux t'accompagnent.

Lucien serre chaleureusement la main de son ami, encaisse les compliments et sourit.

— Si tu le permets, — achève Armand, — je te conduirai jusqu'au Havre, si du moins ta charmante femme m'autorise à vous accompagner.

Claude acquiesce. Elle ira donc au Havre. Les circonstances sont encore une fois plus fortes qu'elle.

Elle s'incline devant cette décision que lui imposent le hasard, un mot, un regard, ceux qui l'entourent. Elle pourrait refuser. Elle se soumet parce qu'une esclave ne peut s'affranchir d'un seul coup.

XIII

Comme des fourmis près d'une fourmilière, les hommes vont et viennent autour du paquebot. Les passagers et ceux qui les accompagnent, attendent impatiemment le départ. C'est l'heure où l'on n'a plus rien à se dire, où chacun pense à autre chose, où les oiseaux crient et semblent ricaner. De loin on ne peut savoir s'il s'agit d'une fête ou d'un incendie.

Armand regarde avec curiosité les passagers qui ont revêtu des habits neufs ou excentriques.

Lucien Gavard donne ses dernières instructions à un ingénieur. Un reporter s'approche de lui à l'improviste et le photographie. Cette petite scène a attiré l'attention des passagers. Quelques-uns ont reconnu le célèbre industriel. On chuchote. On montre Claude du doigt. Elle attend le départ du transatlantique, comme on guette au théâtre la levée du rideau. L'ami Armand, très fier d'être vu en compagnie du célèbre Lucien Gavard et de sa femme, saisit son bras et cherche à l'amuser en lui indiquant des voyageurs aux allures comiques.

La cérémonie du départ s'achève. L'ombre immense se détache du quai, glisse et s'éloigne lentement.

Claude et Armand regardent le navire sortir du port. Puis ils abandonnent le quai. Dans la voiture qui les conduit à l'hôtel, Armand demande :

— Qu'est-ce que l'on fait ce soir?

Claude ne répond pas. Elle n'ignore pas qu'Armand a déjà établi un programme et elle en attend l'énoncé.

— On m'a parlé, — reprend Armand, — d'un restaurant très réputé et très pittoresque. Les marins viennent y manger des plats normands. Cela me paraît plus amusant que de rester à l'hôtel. Après le dîner, si vous n'êtes pas trop fatiguée, nous pourrons aller nous promener dans le quartier Saint-François. Il ne faut pas avoir peur. C'est un quartier assez louche. Cela vous plaît-il?

Claude accepte le programme sans enthousiasme, en pensant : autant cela qu'autre chose.

Armand sourit. Il est joyeux comme un collégien. Il songe déjà au récit qu'il pourra faire de sa nuit havraise.

A la tombée du jour Claude et Armand errent dans les rues de la ville à la recherche du fameux restaurant. Des marins américains leur indiquent la route en éclatant de rire à cause du singulier anglais qu'Armand bredouille. Mais ils sourient gentiment à Claude. Armand est heureux de dîner au milieu de toute cette foule inconnue et « pittoresque », et il s'efforce de faire partager à Claude son joyeux étonnement.

Et son entrain oblige Claude à le suivre dans les rues noires du quartier Saint-François. Sur leur passage on se retourne parfois. Claude, déjà lassée, songe au retour. Le son d'un accordéon attire Armand et elle le suit. Des femmes trop pâles, couronnées de cheveux semblables à des flammes, passent bras dessus bras dessous. Elles sourient aux marins flâneurs, étourdis encore par le bruit de la terre, et elles leur parlent à voix basse comme pour leur chanter doucement un refrain. Eux, les hommes attendent, farouchement, férocement. Ils veulent s'élancer et discutent.

Claude les observe. Elle ignorait jusqu'alors les drames du désir ou ces comédies qui se jouent aujourd'hui devant ses yeux. Elle observe les regards qui se posent sur elle et elle se sent plus belle. Elle voit les ravages de cette soif qui enflamme les visages et fait trembler les mains. Quelqu'un vient de la frôler, de la respirer et elle ne peut s'empêcher de considérer cela comme un hommage. Derrière elle une femme vient de jeter une injure à son adresse. Claude est une femme.

— Tenez, chère amie, regardez là-bas.

Là-bas, au seuil d'un petit bar, un « accordéoniste » qui essaie des refrains. Il semble jouer pour lui-même et chercher l'air qui convient à cette soirée chaude. La nuit s'épaissit autour du musicien. Des ombres se sont approchées. D'une voix rauque une femme réclame une rengaine : « *Sous le soleil marocain*, petit, veux-tu? » L'autre obéit. La rengaine appelle des filles, des marins qui vont chanter.

A la lumière jetée par le bar, Claude examine les visages. Au coin d'une rue, dans l'ombre de la musique, un couple s'étreint. Claude étouffe. Elle veut rentrer.

Armand, blasé, la suit.

— J'ai vu mieux que ça, à Marseille, — dit-il en manière de conclusion.

Ils s'en vont.

Et souvent, à Paris, au milieu de tous les gens qui sont de son monde, Claude revit cette nuit. Elle cherche en vain des regards semblables à ceux qui brillaient dans la nuit du Havre. Ceux qui se posent sur elle sont usés, les désirs qu'elle devine cassés, en miettes.

C'est Paris qui veut s'emparer d'elle. Parce qu'elle est seule, dit-on, on l'invite chaque soir, on la presse de s'associer aux bruits, on la réclame. Quelques-uns, qu'une arrière pensée fait agir, la sollicitent de s'évader enfin. Ses « amies », pour la distraire, poussent vers elle des Don Juan.

Une ombre veille sur elle. Elle veut ignorer cette invisible présence.

« Vous ne pouvez pas, chérie, lui téléphone une amie, vous ne pouvez pas manquer ce concert, tout Paris y sera. »

Tout Paris veut en effet assister à la rentrée du célèbre Ralph Putnam. Déjà les murs se couvrent d'affiches et le nom du ténor éclate dans les rues comme une fanfare.

Ces sollicitations de toute sorte, qui à chaque pas la font tressaillir, ne sauront pas la vaincre.

On ne parle que de lui, décidément. Le plus grand chanteur des temps modernes.

Toute la ville s'était éprise de lui. Un beau jour elle avait fait de cet homme une sorte de héros à qui elle rendait les armes. Pour lui plaire, pour lui apporter son hommage, elle ne négligeait rien. Il fallait que M. Putnam fût de toutes les fêtes. Son nom devenait un symbole. Non seulement des chapeaux s'appelaient chapeaux Putnam, non seulement une marque d'automobile lança la huit cylindres Putnam, mais les élégants se coiffaient à la Putnam. On disait « tout à fait Putnam » pour désigner quelque chose ou quelqu'un de particulièrement réussi.

Cet engouement ne souffrait pas de réserve. Un critique avait osé établir un parallèle entre la voix de M. Putnam et celle de Caruso. Ses confrères le traitèrent plus ou moins poliment de crétin. Pour venger le chanteur de cet affront, la plus grande poétesse de France lui dédia un long poème, une ode.

Les disques faisaient entendre sa voix dans les cafés, sous

les lampes des familles. Un film « parlant » tourné par lui attirait les foules.

Malgré la gloire, M. Putnam restait mystérieux, et cette réserve ne faisait qu'augmenter la passion de toute une ville. La mode, la gloire, le succès, le mystère entouraient M. Putnam.

Il vivait toujours dans son petit hôtel de Passy, ne recevant personne. Son seul travail était de jouer du piano et de chanter quatre heures par jour, sa seule distraction, se promener en automobile.

Parfois on le voyait aux courses, mais les applaudissements l'incommodaient et il cessa bientôt d'aller à Longchamp.

Cependant les légendes autour de son personnage se formaient spontanément ou grâce à la publicité faite par son manager. Les bruits les plus invraisemblables couraient sur son compte. On racontait que M. Putnam aimait tellement la musique que, pour l'anniversaire de sa naissance, il avait fait jouer pour lui seul un orchestre entier... On prétendait qu'il possédait un fétiche, un cadavre d'oiseau mouche qu'il portait toujours sur lui quand il chantait...

Malgré le désir du public on ne prêtait pourtant pas de vice à M. Putnam. On s'étonnait de sa vie austère, presque solitaire.

En réalité, M. Putnam, depuis son retour en France, s'ennuyait beaucoup. Toute la gloire dont on l'avait comblé l'importunait parce qu'elle le privait de sa liberté. Il souffrait d'être un grand homme. M. Putnam se croyait épié et il imaginait non sans quelque raison que ses moindres faits et gestes étaient commentés.

Interrogé par un journaliste, il avoua qu'il était prisonnier et que, certains jours, il se sentait capable de « faire n'importe quoi. »

— Non seulement pour me libérer, — dit-il, — de cet espionnage, mais pour me prouver que je ne suis pas enchaîné. Je ne puis vous décrire la colère qui parfois monte en moi. La rage...

Bien entendu on admira la réponse de M. Putnam et l'on déclara : « Quel tempérament » ou « quelle modestie... celle d'un grand artiste. »

Cependant M. Putnam ne songe pas à quitter Paris. Il

voudrait, avant de fuir encore, revoir madame Lucien Gavard. En vain s'est-il présenté chez elle. Et quand il a voulu lui envoyer des fleurs, elle n'a répondu que par une insulte. Des souvenirs de Chantilly contredisent cette attitude. Il veut savoir. Il ignore s'il l'aime. Il la revoit sans cesse. Il la désire peut-être, mais ne veut pas s'interroger.

Le malaise qui s'est emparé de M. Putnam grandit. Il ne reconnaît plus l'homme qu'il a été et se croit perdu. Toute sa rage ne peut surmonter ce qu'il nomme une faiblesse. Il est vaincu par sa mémoire.

Tout lui semblait facile. Et les luttes qu'il eut jadis à soutenir lui paraissent des jeux, car il pouvait regarder en face ses ennemis. Mais il ne connaît pas ce qui tout à coup l'a affaibli. Bras et jambes coupés.

Un jour enfin, après une nuit où l'alcool a réveillé l'homme qu'il fut, il se décide à retrouver les traces de Claude. Il apprend à questionner. Il est au courant de ce qu'elle fait. Il lui est facile de se faire inviter à une garden-party où madame Gavard est conviée.

Il guette son arrivée. Il espère s'être trompé et la haïr.

Elle entre et la maîtresse de maison se précipite, radieuse.

— Chère amie, je vais vous présenter à Putnam. Il est là. Je crois qu'il va chanter. Vous verrez, il est étonnant.

Déjà M. Putnam s'est avancé et incliné. Claude se soumet. Un instant elle songe à une boule de cristal. Elle écarte ce souvenir. Elle sourit.

Ralph Putnam s'est assis à côté de madame Lucien Gavard. Elle le félicite de son succès, mais, brutalement, il l'interrompt.

— Je vous en prie, madame, j'ai l'impression que vous vous moquez de moi. Vous savez bien à quoi correspond tout ce bruit et de quelle étrange folie il est né.

Claude se tait. Elle regarde le chanteur. Elle écoute la voix qu'elle reconnaît, elle s'abandonne à cette vague.

— Etes-vous resté longtemps à Chantilly après mon départ? — demande-t-elle pour que la politesse soit sauve et que le silence ne les sépare plus.

— Une quinzaine de jours. Mais j'ai fait beaucoup d'auto... Je m'y ennuyais.

— C'est un mauvais souvenir, alors?

— Vous savez bien que non. Un très beau souvenir, madame, trop beau peut-être...

Les paroles passent comme des insectes mauvais, importuns. Elles tissent une désespérante banalité. Dans ce jardin où les oiseaux eux-mêmes sont apprivoisés, où les fleurs ont bonne mine, où le vent est « plein d'odeurs légères », les gestes ne peuvent être que des reflets et les mots portent des masques. M. Putnam semble être visiblement incommodé par cette atmosphère. Des nuages se groupent autour de lui. Peut-être est-il prêt à haïr cette femme qu'il aimait?

— Monsieur Putnam, — crie la maîtresse de maison, — monsieur Putnam, chantez-nous quelque chose. On me supplie d'insister auprès de vous. Vous nous feriez un immense plaisir et pour moi ce serait un honneur que je ne pourrais oublier.

Mais M. Putnam refuse. Il ne peut ni veut demeurer en ce lieu, et se tournant vers Claude, lui dit avec fermeté :

— Vous me permettez, Madame, de vous accompagner.

Il entraîne Claude le plus poliment et le plus fermement du monde. Dans sa voix, dans ses gestes, la décision est si sensible que personne ne songe à protester. M. Putnam commande.

— Dites au chauffeur de madame Lucien Gavard qu'il rentre directement.

Il ordonne.

— Je ne pouvais rester plus longtemps au milieu de tous ces gens. J'étouffais et leurs sourires me faisaient mal au cœur.

Il s'excuse.

Claude a obéi, mais s'étonne de son obéissance. Elle essaie bien de protester, de dire : « Vous êtes fou! » En vain : Ralph Putnam l'a installée dans sa voiture. Il part.

— Nous allons nous promener, — commence-t-il.

Il s'éloigne de Paris aussi vite qu'il peut et ne ralentit qu'à l'orée du Bois.

Il parle. Les mots qu'il prononce, éclatent. Il est décidé à dire tout ce qu'il pense.

— Pourquoi refusez-vous de me voir? Que vous ai-je fait?

Il reproche et se plaint. Il s'étonne et proteste.

— Vous m'en voulez?

Il questionne, exige, affirme.

Claude écoute et l'épouvante s'empare d'elle. Elle n'ose accepter cette question : Pourquoi ne voulez vous plus me voir? Elle veut mentir. Elle ne peut.

— J'ai peur de vous.

— Pourquoi? — fait Putnam de toutes ses forces.

— Parce que vous n'êtes pas comme les autres.

Claude ne sait pas trouver d'autres raisons. Il lui semble que dans cette réponse elle a mis toute son angoisse et tout ce qui l'attire vers lui.

— Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas pourquoi.

Ralph Putnam se tait. Il voudrait comprendre, mais ne sait pas que cette peur qui l'indigne, est un signal. Il a vaincu l'indifférence de Claude.

— Alors vous ne voulez plus me voir?

Et Claude, déchirée, émerveillée, hors d'elle-même, ne peut répondre que :

— Je veux bien vous revoir.

— Quand?

— Quand vous voudrez.

— Demain?

— Oui.

— Je passerai vous chercher à trois heures.

Claude baisse la tête. Elle est vaincue. M. Putnam, sans mot dire, la reconduit chez elle et la laisse en face de sa défaite, en proie au vertige.

PHILIPPE SOUPAULT

(La fin dans le prochain numéro.)

LES LIVRES D'HISTOIRE

Un gredin subalterne sous la Révolution.
L'aventure de Cadoudal.
M. Thiers contre la Guerre de 1870.

La contre-révolution, dont faisaient si facilement état les montagnards et les terroristes de tous les camps pour appuyer leurs mesures de salut public, n'était pas une simple figure de rhétorique. Il y a eu des conspirateurs, des complots, des tentatives de réaction pendant toute la Révolution, spécialement dans le Sud-Est, en Provence, en Dauphiné, dans le Comtat. L'histoire des mouvements royalistes dans toute cette région a été faite, mais incomplètement. Il y a encore bien des liasses d'archives publiques et privées à dépouiller, et c'est pourquoi il faut savoir un gré infini aux chercheurs qui fouillent les dossiers encore à peine ouverts et en tirent des documents inédits. C'est le cas de M. Jean Barruol dans son volume sur *la contre-révolution en Provence et dans le Comtat* (à Cavaillon, chez Mistral).

La plus grande partie du peuple ne s'intéresse plus à la Révolution, ou même en voudrait voir la fin, du jour où la Constitution civile du Clergé a rallumé les guerres religieuses. Les clubs ne sont fréquentés que par une minorité infime au point de vue numérique; même les élections se heurtent à l'abstention des neuf dixièmes des électeurs. « Dans une section qui compte 900 citoyens ayant droit de vote, il n'y en a pas cinquante qui viennent à l'Assemblée, » confesse un personnage dans *Les Dieux ont soif*. Et on ne dira pas qu'Anatole France est un contre-révolutionnaire. Cette opposition

royaliste, ou en tout cas religieuse, a été surtout marquée et étudiée en Vendée. Dans la vallée du Rhône, elle n'a pas jusqu'ici provoqué de travail d'ensemble définitif. Raison de plus pour suivre de près et pour signaler les travaux préparatoires.

Ce qui rendait difficile à surveiller la fermentation contre-révolutionnaire, c'est que la méfiance même des jacobins aboutissait parfois à ce résultat paradoxal que la multiplication des organes de surveillance finissait par assurer l'impunité des coupables. Il n'était pas si malaisé qu'on le croit, il était même parfois relativement facile à des royalistes, à des cléricaux, de s'embusquer dans les clubs avancés, dans les sociétés populaires, et de couvrir ainsi d'un manteau complaisant les suspects les plus compromis. M. Barruol nous en cite des exemples curieux. A Simiane, à Banon, par exemple, les fondateurs et les présidents des sociétés populaires sont des agents secrets des princes émigrés, et les archives de famille de leurs descendants ne laissent sur ce point aucun doute. Il va sans dire que, dans ces conditions, les dénonciations des patriotes n'étaient pas d'un grand effet.

C'est ce qui permet aux agents secrets venus de l'étranger d'échapper assez souvent aux mailles du filet policier qui aurait dû infailliblement les enserrer. Ajoutons que bon nombre de ces agents secrets mangent aux deux râteliers. Ils émargent à la fois au budget des Princes et à celui de la Sûreté générale, sans qu'on puisse bien savoir, même aujourd'hui, qui ils servaient, qui ils trahissaient. Un de ces personnages pourrait servir de type. C'est un nommé Morillon, Pierre de Morillon à l'en croire, qui ne s'appelle pas Morillon, et qui n'est noble ni de près ni de loin. Jeune, d'extérieur agréable, de manières distinguées, on le voit à Chambéry, qui alors n'était pas en France, à la fin de 1791. Il y fait figure parmi les émigrés, se donne pour un ancien gendarme mal noté des révolutionnaires, obligé par eux de quitter son corps, même accusé d'être faux monnayeur parce qu'on avait trouvé chez lui des planches à graver sur lesquelles il avait buriné l'effigie, chère à son cœur, du bon roi Louis XVI. Il avait pu, disait-il, s'évader de prison à la veille d'une condamnation et gagner, au prix de mille dangers, le refuge de Chambéry.

Un émigré plus recommandable, Monnier de la Quarrée, qui était de Grenoble, lui ouvre son cœur, aussi sa bourse : le voilà dans l'état-major de l'armée contre-révolutionnaire qui se prépare en Provence.

Notre homme est actif. Il devait rejoindre l'armée royaliste dans le Midi, il passe par Paris. Il y avait un cousin haut placé, le futur conventionnel Basire, alors député de la Législative, grand ami de Danton et membre influent du « Comité de surveillance » récemment créé. Basire connaît le personnage. Il sait que, s'il a été mis à la porte de la gendarmerie de Lunéville, c'est pour avoir mis en circulation de fausses lettres de change. Il sait aussi qu'il s'appelle en réalité Lalligant, qu'il a abandonné à Nantes sa femme après l'avoir ruinée, qu'il a fait un peu tous les métiers, qu'il a été marchand de bois, qu'il a joué du violon dans un théâtre, et que, s'il a pris tant de plaisir à graver sur planche la tête de Louis XVI, c'est pour frapper des louis où le cuivre remplaçait l'or avec avantage, — au moins pour le fabricant. Sa condamnation à quinze ans de travaux forcés (20 octobre 1791), à Autun, est une des rares choses qu'il n'eût pas volée. Il devient indicateur du Comité de surveillance et file sur Coblence comme agent du comte d'Artois.

Nanti d'instructions de la part des royalistes, il quitte Aix-la-Chapelle le 15 juillet 1792, touche Nancy et débarque à Paris en même temps que le bataillon des Marseillais qui apporte le chant de Rouget de l'Isle. Le 10 août se prépare à la Commune. Morillon offre de livrer les chefs du mouvement royaliste qui va éclater dans le Midi. Danton le prend au mot, Pétion, maire de Paris, l'accrédite auprès de la municipalité de Grenoble, mais, comme on se défie de lui, on lui adjoint un compagnon chargé de le surveiller, un pauvre diable d'homme de lettres, Nogaret, qui gagne son pain dans les bureaux mieux que par ses livres.

Les deux compères, bien que munis de leurs instructions dès le 7 août, ne partiront que le lendemain du 10 août, quand ils sont sûrs que le coup a réussi. Une semaine après, ils sont à Grenoble. Morillon va trouver un avocat royaliste, invoque sa qualité d'agent des Princes, ce qu'il prouve en révélant la mission d'une envoyée secrète que le même avocat

avait reçue quatre ou cinq mois auparavant, et obtient l'adresse de son ami de Chambéry, l'excellent Monnier de la Quarrée, caché à la Mure, chez un oncle. La municipalité grenobloise, mise au courant, fait suivre Nogaret et Morillon par le commissaire de police avec une escouade de gendarmes. Morillon trouve son ami Monnier, qui tombe dans ses bras, le met au courant des projets royalistes, et lui montre même sa correspondance secrète, cachée dans une boîte enfouie au jardin. Nogaret, suffisamment édifié, se retire pour ne pas gêner les effusions des deux amis. Le commissaire de police fait irruption, arrête Monnier, et aussi Morillon, pour ne pas brûler ce dernier.

Ils sont ramenés à Grenoble avec la cassette aux papiers, dûment enchaînés l'un à l'autre. La foule, qui n'est pas au courant de la comédie, faillit les massacrer tous les deux. « Baissez la tête, dit Morillon à son compagnon, il ne faut jamais affronter le peuple en fureur. » Pour compléter son œuvre, il se fait dicter par Monnier, toujours sans défiance, la liste des principaux affiliés du mouvement royaliste avec leurs adresses, sous prétexte de les prévenir à sa sortie de prison. Il la livre naturellement au procureur général. Il y en avait soixante, dont la plupart furent cueillis. A la fin du mois d'août 92, au moment des massacres de septembre, tout cela menaçait de mal finir pour eux. Un miracle les sauva. Morillon, en prenant les noms et adresses des conjurés, avait, dans sa précipitation, commis des erreurs. Il avait inscrit comme royalistes des sans-culottes désignés par Monnier comme particulièrement à redouter. Ils furent arrêtés avec les autres. Ils protestèrent, leurs coreligionnaires remuèrent ciel et terre, et l'opinion se répandit que la liste saisie, dont nul ne connaissait l'origine, était un faux, fabriqué par les royalistes pour compromettre les amis du peuple.

En outre, Monnier, alors qu'il n'était pas encore officiellement suspect, avait, trois mois auparavant, sous prétexte de déjouer les complots, fait créer en beaucoup d'endroits des « comités de prudence » qui surveillaient dans les bureaux de poste les correspondances sujettes à caution. Les royalistes s'y étaient introduits et, grâce à eux, les conjurés furent tenus au courant des intructions, enquêtes et charges qui les concer-

naient. Le procureur général s'en aperçut à la fin, mais trop tard. La « commission populaire » de Marseille chargée du jugement acquitta les prévenus, qui furent couronnés de laurier et acclamés par la même foule qui, quelques semaines auparavant, voulait les écharper.

Le rôle du traître Morillon a été ignoré pendant plus d'un siècle. Lui-même connut quelque temps les joies du triomphe. Il réussit encore une opération analogue, en Bretagne, liquidation de l'affaire du marquis de la Rouërie. C'est la gloire et l'argent. C'est presque l'honneur, car la Convention annule la procédure de son procès de faux monnayeur et lui fait même rendre son matériel. On voit que le cousin Basire est au Comité de Sûreté générale. Morillon est maintenant gros propriétaire, dans son pays natal, à Digoin. Mais « la Roche tarpéienne », pour lui comme pour Mirabeau, « est proche du Capitole. » Le cousin Basire est un fripon, il a tripoté dans la liquidation de la Compagnie des Indes, il est guillotiné dans la fournée de Danton, le 5 avril 1794. Le pauvre Morillon a le même sort le 19 messidor suivant (8 juillet). Tout est bien qui finit bien.

***

Il y a beaucoup de vies manquées en histoire. Celle de Georges Cadoudal en est une. Il a été plus royaliste que le roi; il s'est dévoué corps et âme à un principe dont les représentants naturels montraient moins de conviction ou en tout cas moins de cran. Jamais il n'a pu déterminer le comte d'Artois, ni aucun prince, à débarquer en Bretagne. « Vous voulez que le Prince aille en Bretagne, mais répondez-vous de sa vie? » lui objectait un courtisan. « Non, mais je réponds de son honneur. » C'était sévère, mais juste. On comprend l'énervement du paysan franc du collier, du chouan irréductible, quand il constate à Londres que les nobles émigrés s'installent confortablement dans l'exil. Il rencontre à Hyde Park le duc de Berry en agréable compagnie féminine. « Il ferait mieux de se battre dans les landes de chez nous. » Oui, et les princes ne l'ignoraient pas, mais ils écoutaient de préférence leurs parasites, qui ne leur prêchaient pas l'hé-

roïsme, pas plus qu'ils n'avaient envie de leur en donner. l'exemple. « Il est impossible de lui faire entendre raison », écrivaient-ils au futur Louis XVIII, alors réfugié à Mittau, pour le mettre en garde contre ce trouble-fête. Cadoudal le sait, il sent qu'il parle à des sourds, qu'il dérange leur prudente quiétude. « Si la royauté est rétablie, disait-il à un de ses fidèles, nous conseillerons au roi de nous faire fusiller comme conspirateurs incorrigibles. »

M. G. Lenôtre — *Georges Cadoudal* (Bernard Grasset) — est sans rival dans l'art de rendre vivant le passé. Il est amplement, minutieusement informé; il connaît le dessous des événements et des personnages même les plus obscurs. On dirait un contemporain, et il est de fait qu'il serait peu dépaysé si un coup de baguette le transportait subitement dans le carrosse de Varennes, au club des Jacobins, à la tour du Temple, ou dans le cabinet de Fouché. Ses travaux n'ont rien de l'histoire romancée, Dieu merci, mais on pourrait s'y tromper, à le voir si à l'aise dans le moindre détail. Le détail, c'est son élément, il y triomphe. C'est de la « petite histoire », disent les dédaigneux. Peut-être, mais traitée de grande façon. Le contraire est plus fréquent et moins savoureux.

Le grand projet de Cadoudal, celui qui a causé sa perte, c'est ce qu'il appelait « le coup essentiel », à savoir l'enlèvement de Bonaparte. Nous disons bien l'enlèvement. Cadoudal n'est pas un sentimental. Il a maintes fois fait fusiller sans autre forme de procès les traîtres et les faux frères qui lui étaient dévoilés. Mais un guet-apens, un attentat d'apache n'est pas dans ses cordes. Il a blâmé le complot de la machine infernale. Ce qu'il compte faire, à la tête d'une bande de chouans déguisés en hussards ou dragons, c'est enlever le Premier Consul sur la route de Saint-Cloud ou de la Malmaison, et l'expédier en grande vitesse, dûment bâillonné et ficelé, jusqu'à la mer. Il sera à Jersey avant même que la police ne soit revenue de son émoi, d'autant plus que Fouché n'en est plus le chef en cette fin d'année 1803. Pichegru et Moreau, dont la sympathie est acquise, n'auront plus qu'à prendre le pouvoir et rappelleront les Bourbons.

Le plan était hardi, mais non absolument chimérique. Cadoudal avait tout préparé remarquablement. Il a des

affidés à Paris. Il en a toujours eu, il a toujours su admirablement ce qui se passait dans les bureaux de la Sûreté générale. Dans ce monde de bas policiers, d'espions à double face, il a des intelligences. En six ou sept jours, au fond de ses landes du Morbihan, il reçoit toutes les nouvelles qui l'intéressent. Il avait son « secret », tout comme Louis XV, mais mieux gardé, car c'est encore un secret aujourd'hui. C'est ce qui explique qu'il ait pu organiser à merveille son débarquement et celui de ses compagnons à la falaise de Biville, avec une ligne d'étapes de Biville à Paris, qui a fonctionné sans accroc pendant six mois. Cadoudal pense à tout. Il a fait donner à ses Bretons des leçons d'équitation et expédié 120 bouteilles de vin d'Espagne pour boire à la santé du Prince sur son passage.

A Paris, son représentant, Charles d'Hozier, un descendant du célèbre généalogiste, était établi comme loueur de voitures. La police ne l'avait pas repéré : sous le nom de M. d'Aunay, il était inaperçu. Il peut, sans être dépisté, louer une maison à Chaillot pour « le Prince » encore une fois annoncé; il trouve aussi des logis pour Cadoudal et pour les 25 ou 30 fidèles qui doivent venir d'Angleterre avec lui ou après lui. Ces logis sont en divers quartiers, pour détourner l'attention; dans plusieurs d'entre eux un spécialiste réputé établit des « caches » si bien dissimulées qu'une d'entre elles n'a été découverte qu'en 1892 au cours de réparations dans l'immeuble. Les propriétaires, en ce temps d'ordre restauré, n'étaient plus très méfiants, et il faut croire que la police ne l'était pas davantage, car elle n'éventa rien. Et tout cela ne coûta qu'un million, fourni par le gouvernement anglais. Il en avait pour son argent.

Ramener cette période à un « duel » entre Cadoudal et Bonaparte est évidemment une exagération. Tous ceux qui écrivent une biographie ont tendance à exagérer le rôle de leur héros. Cadoudal est un homme, Bonaparte le sait, et aurait voulu se l'attacher. Mais le Bonaparte de 1800, qui avait eu une entrevue le 29 janvier avec le chouan momentanément désarmé, et qui avait tenté de le rallier comme tant d'autres, n'est plus celui de 1803, le vainqueur de Marengo, le pacificateur de l'Europe, le signataire du Concordat. A la

veille de devenir empereur, Napoléon perce sous Bonaparte : Cadoudal n'est plus pour lui qu'un fanatique à supprimer sans phrases, comme un simple Frotté. Cadoudal débarque le 20 août 1803 à la brèche de Biville, étroite entaille dans la falaise du pays de Caux, entre Criel et Berneval, où l'on grimpe en file indienne par un câble appelé alors l' « estamperche. » Dix jours après il était à Paris, avec ses sept compagnons. Les relais, les guides, tout avait marché sans accident. Le 7 décembre, avec le même succès, débarque un nouveau convoi de conjurés, et Cadoudal est venu le recevoir à Biville, pour faire honneur à Armand de Polignac, un des gentilshommes de confiance du comte d'Artois, frère de Jules de Polignac, futur et ultime premier ministre de la Restauration. La nuit du 16 janvier 1804, c'est encore mieux : Cadoudal reçoit Pichegru et Jules de Polignac. Mais le Prince lui-même n'est pas là. « Nous sommes perdus, » s'écrie Cadoudal. Et en effet, ils ont beau arriver à Paris sans encombre, rien n'avance. Pichegru, Moreau et Cadoudal ont une entrevue, le soir, dans un terrain vague du boulevard de la Madeleine (28 janvier), mais les deux généraux sont moins royalistes que Cadoudal, Moreau ne l'est même pas du tout. Ils se réservent de prendre le titre de consuls, et n'acceptent pas que Cadoudal le partage avec eux. Quant à restaurer les Bourbons, Moreau n'y songe pas : toute l'armée, dit-il, protesterait. De son côté, Cadoudal riposte que « bleu pour bleu, il préfère encore Bonaparte. » Il n'y a rien de fait, et visiblement rien à faire. Le Prince n'est pas là, les absents ont tort.

Du reste, un des affidés a été découvert et condamné à mort. Pour obtenir sa grâce, il révèle, au moment d'être fusillé, tout ce qu'il sait. Savary se transporte à Biville pour guetter le débarquement du comte d'Artois, attendu tout de bon pour le 11 février. Le Prince l'échappe belle : il ne fut sauvé que par un signal d'alarme donné à point nommé, du haut de la falaise, par un émissaire mystérieux de Cadoudal. Le Prince est sauvé, ses fidèles sont perdus. Tout se découvre. La torture fait parler les conjurés arrêtés l'un après l'autre :, on leur écrasait le bout des doigts au moyen de chiens de fusil serrés à vis.

Le reste n'est plus qu'une formalité. Vingt condamnations

à mort, dont huit, celles des gentilshommes, furent commuées en une détention qui dura jusqu'à la fin de l'empire. Pichegru s'est suicidé, le duc d'Enghien a été exécuté, l'empire a été proclamé le 18 mai. Le 24 juin Cadoudal était guillotiné. Aurait-il eu sa grâce s'il avait consenti à la demander? En tout cas, il ne la demanda pas. Il ne demanda qu'une chose : mourir le premier. Son corps d'athlète fut porté à l'amphithéâtre de dissection, son squelette figura dix ans dans la collection du baron Larrey, le grand chirurgien de l'époque napoléonienne. Il est maintenant dans la chapelle funéraire de Kerléano, son hameau natal, près d'Auray.

***

On ne dira pas de *Monsieur Thiers* qu'il est un aventurier, même dans le meilleur sens du mot. Ce petit homme vif, pétillant, de culture encyclopédique, n'aime pas les aventures. Il est conservateur par excellence, tout en étant du « parti du mouvement », comme on disait au temps de sa jeunesse. Sa manière d'être conservateur, c'est de faire de l'opposition au gouvernement quand il n'en est pas. M. Robert Dreyfus, dans le volume très judicieux qu'il vient de lui consacrer, le dépeint par son titre : *Monsieur Thiers contre l'Empire, la Guerre, la Commune* (Les Cahiers Verts). Et Thiers avait raison d'être *contre*, dans cette période de 1869 à 1871, où tant de fautes ont été accumulées, qu'il conservera le mérite d'avoir dénoncées au moment où elles auraient pu encore être évitées ou tout au moins atténuées. Mais il a été aussi *contre* les chemins de fer, *contre* l'haussmannisation de Paris, car son instinct de prudence bourgeoise se hérisse d'avance contre toute innovation, surtout si elle entraîne une dépense. « J'ai l'aversion de la dépense », disait-il au Corps législatif[1]. C'est souvent une qualité. C'est parfois aussi un défaut, mais un défaut auquel n'inclinent pas les démocraties. Thiers n'est pas démocrate, pas plus qu'il n'est romantique, pas plus qu'il n'est poète. Il manque d'imagination comme il manque de style.

Mais il connaît les finances, l'administration, la diplomatie;

1. Discours du 24 février 1869, daté inexactement par M. Robert Dreyfus du 23 février.

à force d'étudier l'épopée napoléonienne, il est même arrivé, à se persuader qu'il connaît également l'art militaire, et ce n'est peut-être pas une complète illusion. Sachant tant de choses il a d'autre part l'idée que ses auditeurs, et particulièrement ses collègues dans les assemblées parlementaires, en savent beaucoup moins, ne savent même à peu près rien. Et c'est pourquoi ses discours sont des conférences. Guizot a professé en Sorbonne, Thiers professe au Palais-Bourbon. M. Robert Dreyfus va peut-être un peu loin en considérant comme une preuve du peu de cas qu'il fait de la science des représentants du peuple une phrase qui n'est pas nécessairement dédaigneuse. « En Angleterre, Messieurs, le pays est une île, comme vous le savez. » Michelet avait, au Collège de France, employé la même formule, et il n'est pas impossible que Thiers y ait simplement fait allusion.

L'intéressant, chez Thiers, c'est son sens de l'avenir. L'homme qui, en 1866, deux mois avant Sadowa, prévoyait que l' « écrasement de l'Autriche par la Prusse nous ramènerait à la situation de Charles-Quint, avec cette différence que le nouvel empire d'Allemagne s'appuierait non plus sur l'Espagne, mais sur l'Italie », avait vu loin. Il avait prévu la Triplice. Il avait prévu aussi qu'une France insuffisamment préparée serait une proie tentante pour un voisin armé jusqu'aux dents. Il avait répété qu'il ne suffit pas de ne menacer personne pour n'avoir rien à craindre. Un an avant la guerre, il répondait à ceux qui prônaient le désarmement : « Les vrais politiques ne veulent pas réduire leur pays à dépendre de la sagesse d'autrui. »

Le Second Empire, qui n'avait rien prévu, qui dévalait à l'abîme les yeux fermés, méritait bien l'opposition, d'ailleurs utile et nuancée, que menait contre lui le vieil homme d'État. Il est difficile de ne pas enrager quand on voit comment la guerre 1870 a été engagée, et comme il eût été facile de l'éviter en écoutant la voix du sang-froid et de la raison. Émile Ollivier a dépensé des trésors de dialectique et d'imagination à plaider la cause de son irresponsabilité. Il n'a pas gagné son procès. Il ne faut même pas dire que Thiers s'est borné au rôle de critique. Il a offert ses services à Napoléon III. Le 10 juillet 1870, alors que rien d'irréparable n'était accom-

pli, il fit faire une démarche en ce sens par le jeune marquis de Massa, écuyer de l'Empereur, qui lui-même fit agir la belle duchesse de Mouchy, née Murat. Elle vit l'Empereur qui crut, ou feignit de croire, que Thiers demandait un portefeuille, — ce qui, on l'avouera, était d'une faible psychologie. On a naturellement épilogué sur les termes et la valeur de la démarche du 10 juillet. Thiers, dans un discours du 20 juin 1871, la présente en ces termes. : « J'ai fait dire au Prince qu'on le trompait, qu'il était dans l'illusion et qu'on n'était pas prêt. » Le témoignage du marquis de Massa, le plus direct et le plus probant, confirme celui de Thiers. Dans une lettre du 28 juin 1907, adressée à Émile Ollivier, il se déclare « absolument sûr de ses souvenirs », et cite ainsi les paroles que Thiers lui avait adressées lui-même : « Je voudrais faire savoir confidentiellement à l'Empereur que mes renseignements personnels me portent à croire qu'on n'est pas aussi prêt qu'on le dit en haut lieu. » Il ajoutait d'ailleurs que, si la guerre ne pouvait être évitée, il appuierait la demande de crédits militaires pour qu'ils fussent votés à l'unanimité.

Mais cette nécessité de la guerre, elle n'existait pas encore, et elle aurait pu ne pas exister. Le coup fourré de la fameuse dépêche d'Ems arrangée par Bismarck n'a réussi que parce qu'on l'a bien voulu. Le gouvernement français avait commis une première faute en ne se contentant pas du désistement du candidat Hohenzollern au trône d'Espagne; il en commettra une seconde, et plus enfantine, en donnant tête baissée dans le panneau. Bismarck l'avait prévu : « Cela va produire sur le taureau gaulois l'effet du manteau rouge. »

Ici Thiers fut réellement admirable de courage et de perspicacité. A la séance du 15 juillet où Émile Ollivier lit une déclaration concluant à une demande de crédits, équivalant en fait à une déclaration de guerre, Thiers met le doigt sur le point délicat. On allait faire la guerre pour une question d'amour-propre, de « susceptibilité. » On s'emballait sur le texte d'une dépêche qu'on ne communiquait même pas à la Chambre. Thiers est interrompu, traité d'antipatriote; un député breton, le marquis de Piré, le renvoie « à Coblentz. » Émile Ollivier reconnaît que ce Piré « était dans un état voisin de la démence. » C'est lui pourtant qu'on applaudit.

Émile Ollivier ne lit même pas la dépêche d'Ems, il n'en a que des analyses. Au moins il a les dépêches de notre ambassadeur Benedetti, le soi-disant insulté d'Ems. Benedetti est arrivé à Paris. Il doit savoir s'il a subi en effet un outrage.

Émile Ollivier, à qui vient d'échapper la malheureuse phrase du « cœur léger », se sent obligé à une concession. Il lit les dépêches de Benedetti. Il en ressort bien que le roi a refusé d'accorder à notre ambassadeur une seconde audience, n'ayant rien de plus à lui dire, et qu'il a transmis ce refus par l'intermédiaire d'un de ses aides de camp, mais en réitérant « son approbation entière et sans réserve au désistement du prince de Hohenzollern. » Nous avions donc gain de cause sur le fond. Quant à la forme, Benedetti ne s'en plaignait pas. C'est la dépêche arrangée par Bismarck qui lui donnait un air disgracieux. « Sa Majesté refusa de recevoir de nouveau l'ambassadeur de France et envoya l'aide de camp de service lui dire que Sa Majesté n'avait rien de plus à lui communiquer. » Encore faut-il ajouter que le lendemain, à la gare, le roi reçut courtoisement Benedetti avant de prendre le train pour Berlin.

C'est là-dessus qu'eut lieu la rupture. Elle aurait eu lieu quand même, tôt ou tard, puisque le chancelier la cherchait, mais il en aurait eu seul la pleine responsabilité. Thiers avait raison de dire que la guerre, pour le moment, était due à une faute du cabinet. A deux fautes même. La paix était assurée le matin du 13 juillet par la renonciation du candidat Hohenzollern, avec approbation explicite du roi de Prusse. Elle est compromise par la demande d'engagement pour l'avenir que formule notre ministre des Affaires étrangères, Gramont, et définitivement rompue par la prise au tragique de la dépêche d'Ems. Thiers avait vu juste, avait eu le courage de ramer contre le courant. Il a dit lui-même plus tard : « Mon indignation contre la folie criminelle que l'on commettait était telle que ce qu'on appelait mon courage ne me coûtait pas du tout. » C'est, non pas le plus beau jour, — car il y a des cas où il n'est pas gai d'avoir raison, — mais le jour le plus honorable de sa longue carrière.

A. ALBERT-PETIT

TABLEAUX DE MADRID

ET D'AILLEURS[1]

Les Tableaux de Paris *de M. Albert Flament, qui ont paru dans notre livraison du* 15 *avril, nous ont été adressés par notre collaborateur au cours des premières journées de son voyage en Espagne. Une feuille s'étant égarée, nous rétablissons ici les quelques lignes qui terminaient le récit d'une conversation entre le roi des Belges et le maréchal Foch* :

« Évidemment ce conseil n'a pu être donné, car on m'affirme d'autre part que le 16 octobre, date de la première visite du général Foch au roi, l'armée belge était établie sur l'Yser depuis trois jours déjà. »

Au rétablissement opéré dans la conclusion de mon article, qu'il me soit permis d'ajouter ceci :

« Au cours de la guerre, j'ai parlé avec différentes personnalités civiles et militaires du général Foch. Peut-être ai-je prêté à l'un ce qui m'avait été dit par l'autre. Au reste le véritable culte professé par M. Philippe Berthelot pour S. M. le roi des Belges et ses vigoureuses initiatives dans la défense de son pays ne permettent pas de penser qu'il avait émis lui-même une opinion peu obligeante pour l'attitude de ce Roi chevaleresque, lors de la retraite de son armée sur l'Yser.

ALBERT FLAMENT

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1929.

***

CORRIDA. — Un dimanche de Pâques, pour lequel on voudrait avoir encore quinze ans, tellement il représente ce qu'on peut, à la grande jeunesse, imaginer de plus resplendissant pour un jour de Pâques, et afin d'en conserver plus longtemps le souvenir. Un ciel ineffable, ardent et doux, sans nuage, dans un dégradé qui, vers la fin du jour, glisse du bleu intense du lapis au vert pâle. La plaza de toros est devenue le centre attractif de la ville. La corrida du jour de *Pascua de Resurreccion* marque la réouverture de la saison des corridas. C'est l'une des plus importantes de l'année. Un étranger n'y saurait manquer, en tous cas.

J'avais ressenti peu d'attrait jusqu'alors pour l'ensemble de ces jeux qui retiennent une si grande foule suspendue au seul geste d'un homme placé sur quelque point de l'arène en présence d'un taureau que les banderilles enfoncées dans son échine agacent. J'avais gardé d'un premier voyage en Espagne et de piètres courses suivies dans le midi de la France des visions de chevaux perdant leurs tripes, qui repoussaient tout l'intérêt qui me fût peut-être venu.

Le temps a passé sur cette première jeunesse nerveuse et soumise à des malaises qui tuent si on ne prend courageusement le parti de les résoudre. C'est un spectateur neuf que je conduis ou qui, plus justement, m'entraîne à cette corrida. Je sais d'avance qu'il ne sera pas obligé de partir après la première course. Le privilège d'une certaine maturité ou d'une santé rétablie, c'est de pouvoir se retrouver en présence de spectacles que la jeunesse ne pouvait endurer, qui lui étaient insupportables ou indifférents, et d'y découvrir pourquoi d'autres, qui semblaient barbares, cruels et sots, s'y plaisaient. Je me suis plû à des comédies dont je ne saurais entendre une scène, désormais, et je ne pense pas sans sourire à des comédiens dont les aventures plus que le talent préoccupaient Paris et à des vaudevilles, sans lesquels tant de gens ne supposent pas que la vie d'un être intelligent serait possible. Évoluer doit être sans doute la meilleure possibilité qui nous soit offerte de pouvoir continuer à vivre. Tout ceci occupe le second palier de mon esprit, tandis que j'em-

magasine les préliminaires de la représentation, sur l'arène coupée en deux par l'ombre et dont les gradins au soleil ne se remplissent que lentement. Un grand nombre de spectateurs couvre le sable de la piste. Il doit être élégant de se montrer là. On y voit mieux les femmes assises bien qu'il leur semble difficile de briller sur une si grande quantité.

Les arènes de Madrid, avec leur armature de fer, sont dépourvues de toute apparence de faste et de grandeur. Un spectateur n'y est jamais qu'un point noir. Des peintres comme Lucas ou Goya se sont servis de premiers plans factices pour leurs nombreuses tauromachies. Mais les arènes offraient alors un aspect autrement curieux.

Vers quatre heures, le public a enfin débarrassé le cirque et les gradins sont noirs de monde. Dans la partie où règne le soleil, qui va se retirant peu à peu, les éventails ronds et plissés, aux tons frais, derrière lesquels les femmes abritent leur visage, mettent sur ces masses sombres une sorte de délicate respiration pareille au vol d'un essaim de papillons.

La musique, l'entrée de la cuadrilla, les espadas, les banderilleros, les picadores, rien de changé. Il me paraît seulement que l'ensemble est moins brillant, moins *Carmen* que jadis. Le côté sportif du foot-ball a dû influencer l'homme de corrida. Il affiche moins d'abattage qu'autrefois, sa manière de marcher est plus souple. Ces toreros sont de « jeunes maîtres », selon les journaux du matin. Ils débutent à Madrid, je crois, après des succès en Andalousie et en province : *Fortuna*, *Pablo Lalanda* et *Palmero*. Ils avancent vers nous, ils lèvent leur toque. Ils sont vêtus de rouge, de rose, de vert, de jaune et tout brodés.

Grâce aux efforts et aux encouragements du général Primo de Rivera, qui blâme le goût du sang, les chevaux portent maintenant d'épaisses culottes matelassées, qui ne protègent sans doute point de la mort, mais qui permettent d'évacuer des bêtes, sur l'état desquelles nous pouvons encore nous faire illusion. Le taureau seul a les honneurs du sang. Sur le cuir fauve ou noir, au soleil, cette pourpre qui bleuit a de l'éclat. Mourir en se défendant est plus noble, même pour un taureau et lui offre au moins, la possibilité de se venger sur son agresseur.

Des gens qui mangent chaque jour du bœuf tué à l'abattoir, sont-ils tout à fait bien venus de protester contre la mise à mort d'un taureau, à qui l'on donne pour admirer sa vaillance et son effort 20 000 spectateurs et comme boucher ou comme apparence d'adversaire un splendide acrobate brodé d'or?

Ceci ne m'empêche point de trouver aux cinq courses qui se suivent une réelle monotonie dans la répétition exacte pour chacune, des mêmes formalités, des mêmes rites et des mêmes exploits. Nous pourrions sans doute faire des reproches analogues à la boxe, au rugby, à tous les sports. Ce ne sont jamais que des nuances qui sollicitent notre attention et ces nuances ne sont vraiment appréciables qu'aux fanatiques et aux familiers. Peut-être de minutieux procédés rendent-ils les qualités plus évidentes? Mais d'une course de taureaux, c'est le dialogue final entre la bête et l'espada, qui nous intéresse vraiment, parce que là, tout cérémonial accompli, ce que nous savons d'avance qui doit se passer ayant été suivi, nous n'attendons plus rien, enfin, que de l'imprévu.

Ces quelques minutes permettent de juger de la valeur de l'homme, de la promptitude de sa décision et de son élégance dans le risque et le danger. Ce sont elles que l'on voudrait prolonger, comme on souhaite d'entendre le ténor surenchérir sur lui-même dans le grand air d'un opéra italien. Des hommes éprouvés et habiles savent faire durer, au gré de ce public suspendu à leurs épaules, cet engagement qui se terminera par un coup d'épée plus ou moins heureux. Le taureau transpercé va-t-il tomber ou continuer la lutte, sans paraître se soucier de la lance qui le traverse?

L'un des espadas, après avoir ainsi enfoncé une épée jusqu'à la garde dans l'échine du taureau et celui-ci continuant à se défendre, relève lentement l'épée, en s'aidant de l'extrémité d'une autre et parvient à la lui retirer complètement du corps, en demeurant debout devant les cornes de l'animal frémissant et incliné.

Mais il ne me semble pas que ces nouveaux « jeunes maîtres » sachent déjà mener à souhait le combat, en jouant de toutes les ressources de leur art. Le public paraît assez froid. L'honneur de faire le tour de l'arène à la fin d'une course n'est

accordé qu'à un seul. Il s'y prend avec élégance. Il n'avance de dix pas nouveaux qu'après avoir soulevé sa toque comme s'il saluait de loin, prêt à s'en retourner sur ses pas. Il ne poursuit plus avant que sollicité par des acclamations nouvelles et repart. Après ce temps d'arrêt, pour dix pas encore, le bras levé. C'est presque un mouvement de ballet. Il ajoute par son rythme et sa légèreté, aux quelques indications de force et de témérité qui ont précédé.

A la sortie, la foule s'écoule paisible, je n'aperçois qu'un couple de Français, guère d'Anglais; les Américains sont peut-être à Séville. Mais les Espagnols assurent que les fausses dépêches ou les dépêches annonçant de faux complots contre le général Primo de Rivera les ont retenus ou dirigés vers l'Italie...

Ni peignes, ni châles, ni mantilles.

***

Vélasquez. — Le vrai, au service d'une volonté qui se discipline. On ne le voit sans doute mieux nulle part que dans les *Lances* au musée du *Prado*. Tout est vérité, tout est vraisemblance, — humain — mais tout est voulu, composé, tout tend à produire une impression unique, un effet, qui ne fixe qu'un moment, une seconde. Rubens, aux gages de tous les princes de son temps, s'y disperse presque toujours.

Le Prado possède une suite de Rubens considérable. Ces Grâces se dégonflent, elles se rident. Elles ne sont pas assez rembourrées; à l'altitude de 600 mètres de Madrid, on les devine flasques au repos. Chacune prétend garder le spectateur à soi, par sa nudité matérielle. On leur préfère les Danaé et les Vénus de Titien, qui est représenté à Madrid mieux que partout ailleurs. Mais qui retient, comme dans la pulpe, dans le cuir souple, délicat et duveté d'un beau fruit, la sève que Rubens laisse courir trop abondamment.

Vélasquez, pour une raison ou une autre, ne peint presque jamais de nu féminin. Il ne peint, d'ailleurs, que par ordre. Question de climat, de religion, de cour. Pour sa galerie, le souverain fait venir les nudités de l'étranger. Vélasquez, c'est le peintre de la famille, de la maison Royale. Il tient à

conserver les bénédictions du Grand Inquisiteur. Il peint le roi et la reine, les infants et les infantes, le duc d'Olivarez, les bouffons familiers, quelques amis personnels.

... Il peint la *Reddition de Breda*, commande officielle, dans laquelle il venge la mémoire d'un noble ami. Comme il s'acquitte bien de sa tâche! Cette reddition, ce sont les *Lances*, las *Lancias*. Dans tout ceci point de nu. J'imagine que ce peintre vêtu de velours noir, qui porte la collerette empesée et la croix rouge de saint Jacques brodée sur la poitrine, la croix à l'extrémité en fer de lance, j'imagine que don Diego, ne possède guère ou point de véritable atelier. Il travaille dans quelque salle du Palais-Royal. Les souverains peuvent entrer à tout moment. Le roi Philippe IV, surtout; la Reine, elle, ne peut guère remuer dans ses amples jupes, ses manches épaisses, ses atours brodés, ses ruches raides, sa coiffure faite de tant de nattes, d'ondulations, de rubans noués et sur laquelle court une plume étendue.

Vélasquez travaille comme il s'est représenté sur la toile *des Menines*. Il a toujours la naine, les bouffons, les chiens et les infants ou les infantes même, autour de lui. Et les gouvernantes et les prêtres. Existence curieuse, splendide et monotone. Il dessine des projets de salles de bal pour des réceptions et le mariage de l'infante Marie-Thérèse avec le roi Louis XIV. Il y sera frappé, dans l'île des Faisans, par le mal dont il doit mourir, à peine sexagénaire. Il est allé à Rome deux fois. Mais il ne voyagera guère. Il mâte ses désirs et son imagination. Tous ses dons, toute sa fougue, toute sa force, il les dépense dans sa peinture. Par elle, il ne satisfait pas des caprices de coloriste ou de sensuel, mais il s'évade, il s'élève, de toute la violence de son tempérament dompté, au-dessus de ceux au milieu desquels il s'ennuie si noblement. Cette existence l'empêche de se disperser. Il ne travaille pas non plus pour gagner de l'argent, comme les grands Flamands et les Vénitiens. Il fait partie de la famille royale, du palais, des déplacements, des fastes et des sanctifications. Dans la capitale théorique créée par le grand ancêtre Philippe II, dans cette ville volontairement placée au centre de l'Espagne, sans que les grands chemins civilisateurs, sans que les fleuves, qui charrient le limon, les premiers conqué-

rants et le bois, l'eussent déjà engendrée, préparée, — dans sa capitale cérébralement édifiée par Philippe II, dans son Alcazar, Philippe IV tient à ce génie sévère, qui parle peu, qui n'est point démonstratif, qui n'est pas ambitieux, qui ne lui demande point d'aller à l'étranger peindre les princes qui règnent sur des cours moins guindées et plus brillantes. Vélasquez pourrait portraicturer le cardinal de Richelieu et le duc de Buckingham, le roi d'Angleterre et le jeune Louis XIV, qui fait s'éveiller un olympe doré devant les verts coteaux houleux qui embrassent Versailles. Non. Il demeure prisonnier volontaire et pensif, puissant, morose, devant les horizons désolés, pierreux et accablés de la Castille, ses terres dénudées, ses blocs de rochers et les neiges devinées de la Guadarrama.

Il les peindra plus bleus qu'ils ne sont, ces lointains montagneux — en souvenir, peut-être de l'Italie, de Venise, — ce sera tout, avec les ciels... Les ciels de Vélasquez, quel relief donnent à la réalité leurs mirages impénétrables, leur vaine poursuite, leur éblouissante pâleur glacée ou ces vagues de bleu qui, de la crête des monts, déferlent à l'assaut du jour!

Quelques nus masculins; des torses, des jambes, des bras. Peut-être n'en est-il pas un qui garde emprisonnée dans sa chair, plus de lumière que l'adolescent transformé en Bacchus par les buveurs, sur la toile des *Borrachos*. Le bras qui tend la couronne de pampres, vers la tête de l'homme agenouillé est unique, la chair en est pétrie de jour argenté.

Mais, les *Lances*, c'est la toile maîtresse. Elle pouvait si facilement tomber dans le convenu et l'officiel. Ce matin, j'y reviens sans cesse. Je les abandonne, j'y retourne. Voilà l'un des plus merveilleux concerts de peinture, l'une des plus harmonieuses descriptions qu'un pinceau ait laissés. Ni les Anglais, ni les Allemands ne l'ont surpassé. Il faut aller tout de suite aux *Ambassadeurs*, d'Holbein, de la *National Gallery* et jusqu'au *Charles Ier* de Van Dyck, que les organisateurs du Louvre, trouvant sans doute que c'était un trop réel chef-d'œuvre, viennent de reprendre à la *Salle Van Dyck*, dont il formait logiquement le centre, pour l'accrocher, à l'alignement, dans une galerie. Même à Venise, au Palais ducal, la grande

peinture manque de solidité auprès de celle-ci. Elle évoque une femme dont les poumons sont faibles, auprès d'une solide fille des montagnes.

Tout est vérité, tout est vraisemblance — humain. — Mais tout est voulu, composé, dépouillé déjà préalablement du superflu, afin de produire l'impression cherchée. Cette *Reddition de Bréda,* ce n'est pas un fait tout court, c'est le triomphe d'une monarchie, celui d'un peuple sur un peuple. L'ordre dans lequel sont rangés les hommes, leurs lances droites et la force que l'esprit en imagine pour l'Espagne, devant l'espèce de rusticité et l'inégalité qui règne chez les gens du prince de Nassau. Et quelle grâce, quelle bonne grâce chez Ambrosio Spinola, le vainqueur. Ce bras, qu'il pose presque amicalement sur l'épaule du vaincu, comme l'armure d'acier l'obscurcit — et qu'il est lourd! Le sourire du vainqueur est un des plus grands triomphes de l'art. Cette sorte de grimace aimable, de moue affectueuse et condescendante, cette façon de s'excuser presque en recevant le témoignage de la victoire, cette clef qu'on ne prend même pas et que le vaincu garde dans la main. Cette sorte de rictus, volontaire et discipliné, lui aussi, oui, vraiment, nous avons là, nous avons là ce que David, par exemple, ne nous donne à aucun moment, ce qu'il ne rencontre pas lorsqu'il nous montre sur le tableau du *Sacre,* si vaste, auprès des *Lances,* un Napoléon de baraque foraine élevant la couronne sur sa tête. David est un très grand peintre mais si on l'évoque au Prado, il devient, comme bien d'autres, figé, conventionnel, inexpressif et déclamatoire. Quel sourire et quels yeux Vélasquez nous eût donnés de Bonaparte.

Le marquis Spinola fut son ami et la cour d'Espagne s'était montrée d'une grande ingratitude envers lui. Vélasquez a donné là l'un des témoignages les plus frappants du pouvoir de l'amitié.

Le jeune prince Balthazar Carlos, cet enfant de cinq ou six ans sur ce cheval qui se cabre et levant sans gaucherie ni ridicule le bâton de commandement, c'est encore un tour de force et un enchantement, avec son écharpe rose sur le paysage bleu. Et encore, le portrait voisin du duc d'Olivarez. Le cheval est devant l'abîme. S'il laissait retomber les jambes de devant, il s'y engloutirait... Pourtant, tout est du plus

vrai, du plus naturel, de plus *naturaliste*, si l'on veut. Le gros homme, avec ses fesses rebondies, est bien calé sur sa selle.

Ce qui ajoute à notre admiration devant Vélasquez, c'est de deviner dans la pâte, à travers les fonds, le premier mouvement, la recherche, l'erreur. Ils transparaissent. Terminée, surfinie, l'œuvre garde parfois la trace d'un « repentir ». Le travail surhumain demeure celui d'un homme, qui a eu son hésitation, qui s'est corrigé, mais qui le laisse pressentir, comme par humilité ou orgueil

Cet orgueil, cette humilité, cette noblesse, tant de simplicité, de fermeté et de grandeur, nous apparaissent dans *Las Meninas*. Le roi et la reine, dont les visages se reflètent dans le miroir placé au fond du tableau, forment, invisibles, à peine devinés, le centre de la toile. C'est eux — qu'on ne voit pas — que regardent tous les personnages du tableau. Leur présence pèse sur lui, elle s'y reflète. Comme toile, on ne saurait mieux la caractériser, semble-t-il, que de dire que c'est un Vermeer à l'échelle de l'homme. Nous quittons la loupe pour l'œil — le plus parfait œil humain qui ait été. Ce que le hollandais de Delft achève pour la mouche, cette silencieuse pureté dans la demi-teinte, la divine finition d'un monde vu à travers une goutte d'eau, le peintre de l'Escurial, le brosse pour des yeux humains qui semblent d'une qualité supérieure à la nôtre.

Les *Menines* sont présentées dans une pièce déserte, de la grandeur et de l'élévation approximatives de celles du tableau. Une fenêtre l'éclaire, dont les volets intérieurs, sont placés et ouverts comme ceux que l'on devine, à droite de la toile de Vélasquez. L'impression produite est si vive qu'il faut presque se défendre contre elle. Dans le panneau opposé, se trouve une glace de la dimension de celle dans laquelle paraissent le roi et la reine. Nous ne possédons au Louvre aucune présentation d'aucun chef-d'œuvre français qui vaille, hélas! celle-ci. Les conservateurs du Prado et M. le duc d'Albe sont parvenus pour Gréco, Vélasquez et Goya à une présentation parfaite. Notamment dans la salle de Vélasquez où un velum protège le visiteur de la vive lumière qui glisse du plafond tout à l'entour sur les tableaux.

Lorsque l'on songe à ce qui fut fait au Louvre pour les

Rubens, en 1900, à cette salle, surchargée de ces ornements que tant d'architectes trouvent si aisément à la portée de la main, on demeure confondu. Encore ces Rubens sont-ils éclairés. Mais la galerie qui longe la Seine, avec son étroite verrière — si rarement nettoyée. Et l'accumulation des toiles, tant de Bolonais et tant d'émules d'Andrea del Sarto et du Bronzino!

A Madrid, l'étranger sait tout de suite où trouver les Espagnols qui sont là chez eux. Et à Anvers les Rubens et les Van Dyck; à Londres, Reynolds et Thomas Lawrence. A Paris, où trouver les Français? Le visiteur qui pénètre par le Salon Carré et qui longera la Grande Galerie pourra bien supposer qu'il n'en est pas au Louvre. Et puis, nos conservateurs ont toujours confondu dans leur admiration Watteau et Pater, Fragonard et Boucher, Chardin et Greuze. Il faut opter. Quant à Perronneau, il fut si longtemps inconnu au Louvre qu'on ne lui a même pas fait les honneurs de vrais cadres pour ses deux portraits à l'huile d'Oudry et Adam, l'aîné.

... ET PARIS!

Chez M. Lucien Descaves. — Rue de la Santé. A gauche, une maison religieuse pour opérations chirurgicales. A droite, une prison. Dans la première, tout est blanc, les cloisons et les gens. Dans la seconde tout est gris et sombre; le mur d'enceinte lui-même, si épais et si haut est sinistre. Le silence emplit l'une et l'autre de ces habitations. Il faut traverser la zone qu'elles limitent pour atteindre, après la rue Méchain, une petite maison du milieu du siècle dernier, à porte basse, où le couloir qu'on appelle l'*allée*, donne sur un grand jardinet, au delà duquel trois petites habitations se tiennent flanc à flanc, n'ayant qu'une façade. La concierge est absente, point de bec de canne à la porte vitrée de sa loge, mais deux et même trois écriteaux manuscrits. Sur l'un : *M. Tinayre est au n° 1*. Sur le second : *M. Lucien Descaves est au n° 2*. Sur le troisième, un renseignement touchant la manière

d'atteindre cet être invisible, insaisissable, mais pourtant existant : la concierge.

Je vais à l'extrémité de l'*allée*; j'ouvre la porte vitrée donnant sur le jardin. Des portes de bois ferment les petits enclos bordés de lilas qui forment vestibule devant les trois habitations. Sur le portillon du centre, je vois un numéro d'émail noir sur fond blanc : 2.

Le père Goriot ou M. Grandet paraîtraient à cet instant, ou Vautrin que je ne serais point surpris. Si leurs ombres étaient chassées des dernières ruelles de Paris ou de Saumur par les constructions en ciment armé, évidemment, c'est ici qu'elles viendraient se réfugier, dans la demeure de ce romancier naturaliste, de l'un des héritiers spirituels des Goncourt.

Quelques marches. Dans la petite maison règne ce soin lumineux où se révèle l'œil, l'activité et l'intelligente attention d'une femme. Une porte s'entr'ouvre. Devant la cheminée dans laquelle brûle un feu de printemps, j'aperçois un abbé près de la maîtresse de maison. Vraiment, Balzac doit être là. M. Descaves me tend la main. Alors, pour la première fois, je remarque sa ressemblance avec l'auteur de la Comédie humaine. Il en a le masque, à une échelle physiquement sans doute plus réduite, mais la lumière de l'œil révèle la même vivacité et le cousinage dans les traits est frappant.

L'abbé qui cause avec madame Descaves est M. le Chanoine Mugnier, l'abbé Mugnier, l'ami de Lucien Descaves, de Huysmans.

De qui M. l'abbé Mugnier n'a-t-il pas été parmi nous, je ne puis dire pour tous, l'ami, mais ne serait-ce que pendant quelques heures, le compagnon affable, souriant, chrétien, généreux, enthousiaste? L'abbé Mugnier a, — comme madame Colette, me le disait d'elle-même récemment, — l'abbé Mugnier a une manière d'*aimer très sérieusement les choses frivoles.* Et l'auteur de *la Seconde* ajoutait : « J'entends celles qu'*Ils* appellent frivoles! » Réellement, il fait passer dans la conversation d'un dîner, le doux bégaiement de saint François d'Assise. Il est de ceux qui, sans vouloir y paraître, et sans vouloir se douter de la révolution qu'ils accomplissent et représentent, ont franchi le petit pas devant lequel tant d'autres

ont hésité toute leur vie. L'isolement dans lequel les prêtres vivent paraît inadmissible de nos jours. On les y contraint. C'est grand dommage. De futurs clergymen jouent au football et au cricket, sur les prairies d'Angleterre. L'isolement n'est pas une manière d'évangéliser. Tous les prêtres sans exception se sont montrés magnifiques d'entrain, de courage et de liberté pendant la guerre. Mais il est certain qu'il faut dans la vie de tous les jours un tact et une adresse, une dignité continue et voilée, dont peu d'êtres humains seraient peut-être susceptibles.

Que de mots charmants, que d'exclamations, d'épithètes, à la Chamfort, de réparties que Rivarol ou Forain ne répudieraient point ont jailli des lèvres de cet homme saint, bienfaisant et léger, au sens d'aérien. La politesse de son cœur a gardé une qualité aujourd'hui bien rare, la suavité. Il s'est fait deux existences. L'une est donnée au monde sans restrictions apparentes. L'autre se passe dans un couvent. Entre elles, un mur. Mais, lorsque M. l'abbé Mugnier est là, quelque chose de plus se dégage de la réunion. Que d'occasions de bien faire et de faire le bien, il aura saisies sans y paraître même attacher d'importance ! Mais, ce qu'il fallait dire est dit et, d'un mot latin glissé en souriant, avec des yeux d'enfant, l'évangile devient présent et parfume.

La porte s'ouvre et un second abbé paraît. Il porte à une boutonnière, comme le chanoine, le petit ruban de la Légion d'Honneur. Le dernier arrivant fait contraste avec l'autre. Il est de grande taille, robuste, les membres solides, le visage comme encore tout plongé dans le travail et l'étude : M. l'abbé Bremond, de l'Académie française. Auprès de lui, M. l'abbé Mugnier, dont les cheveux argentés se dressent comme une flamme haute et fluide sur le crâne. M. l'abbé Mugnier paraît fluet, rêveur, chimérique, plus que jamais errant dans le jardin embaumé de Saint François d'Assise.

M. l'abbé Bremond a l'apparence d'un de ces grands prêtres, dominateurs, ardents, qui dépistent les faiblesses, qui ne redoutent point la discussion et j'allais ajouter qui la recherchent. Ils veulent éclaircir un doute. Ils ne redoutent point la lumière. Ils ont la foi. Elle est si splendidement

installée en eux qu'ils n'ont pas à l'évoquer ni jamais la crainte de l'entamer. Ils ont les mouvements libres.

Entendre M. l'abbé Bremond et M. l'abbé Mugnier parler des romans de Zola, le second reconnaître aux descriptions une rare puissance d'évocation une grande et poétique verve : le second mettre quelque réserve jusque dans ses silences et juger inférieur *le Rêve* malgré son apparente pureté, les entendre parler du grand romancier naturaliste, donne la mesure de leur valeur et de leur santé morale.

M. l'abbé Bremond apporte un exemplaire de son dernier volume : *l'abbé Tempête*, imprimé sur papier gris, couleur de cendre. Aussitôt voilà le nom de Chateaubriand lancé, qui écrivit, lui aussi, la vie de cet *abbé Tempête* : Armand de Rancé, qui fut tonsuré à dix ans, mena une vie mondaine pour devenir brusquement ce trappiste austère et fulminant, qui meurt à soixante-douze ans couché sur des cendres — des cendres de la couleur de ce papier sur lequel M. l'abbé Bremond a fait imprimer quelques rares exemplaires de *l'abbé Tempête*.

Au nom seul de Chateaubriand, j'ai toujours vu l'abbé Mugnier lever les yeux au ciel. C'est un de ses écrivains de prédilection. A Combourg où il était l'hôte de la comtesse de Durfort, née Chateaubriand, voyant à l'approche du crépuscule un oiseau de nuit s'élever entre les créneaux et songeant que c'était le descendant de l'un de ceux que René dans sa jeunesse regardait tourner sur le ciel de sa vitre étoilée, il leva instinctivement la main dans un élan irréfléchi, comme pour le bénir.

Tout à l'heure, à table, Lucien Descaves, lui aussi, évoquera saint François d'Assise sur une réplique de l'abbé Mugnier.

A une extrémité de la table, en face de madame Descaves, un sixième convive; madame Marie-Louise Pailleron, la fille de *l'Etincelle*. L'abbé Bremond est son voisin. Le surnom de l'abbé de Rancé pourrait être donné à madame Pailleron, elle serait dans une comédie de son père : *Lady Tempête*. Ses admirations, ses sympathies et ses antipathies se traduisent dans une succession presque ininterrompue d'exclamations, enthousiastes ou contradictoires qui partent d'un caractère sur lequel, comme elle le dit elle-même, nul n'a jamais eu de prise. Madame Marie-Louise Pailleron est de ces personnes

vouées par leur atavisme et le milieu dans lequel elles ont poussé à ne vivre que dans un but, un culte, une religion, — la littérature. Ses jugements sont directs, logiques et sains. Ce qu'elle pense, elle le dit, avec courage, éloquence et ces vivacités auxquelles le cœur des femmes prête tant de chaleur.

M. Descaves, non sans une certaine malignité, oriente la conversation sur les prochaine ou la prochaine élection à l'Académie Française. A son bout de table, entre le maître de la maison et l'abbé Brémond, madame Pailleron est magnifique. Elle attaque. On lui voit une lance à la main, elle frémit, elle ne cède point à son antagoniste, le grand et solide abbé, calme, souriant et froid, que j'imagine dans un livre de Ferdinand Fabre.

Les candidats à l'Académie n'ont jamais été si nombreux paraît-il et, par conséquent, si follement poussés à faire valoir leurs qualités. Certains ne supposent point, dit-on, qu'aux yeux des initiés leurs moindres agissements transparaissent avec la netteté que l'on voit aux personnages d'un film sur l'écran. Tout se sait, tout est répété, commenté. Quel aliment pour les déjeuners où se trouve un académicien, — deux académiciens, car Lucien Descaves est un *Goncourt*, lui — et madame Pailleron, qui représente de père en fils la *Revue des Deux Mondes*, — et M. l'abbé Mugnier qui représente, dans ce ciel tourmenté et nuageux, un arc-en-ciel, l'orangé, le vert, le violet... les nuances variables et fondues, brillantes et fugitives du monde.

La conversation vient à Cherbuliez. C'est une halte! Celui-là est mort depuis longtemps, ayant fait partie de l'Illustre Compagnie en un temps où les écrivains se jugeaient peut-être moins promptement susceptibles d'y siéger. Paix à son âme. J'ai gardé le souvenir de Cherbuliez sur mon adolescence, pour des aventures dont le romantisme attardé m'enchantaient.

J'ai aimé ces volumes que, jusque pendant la guerre je trouvais encore parfois dans des gares, mais qu'on n'y voit plus : *Meta Holdenis, le comte Kostia, Ladislas Bolski*... Madame Pailleron nous parle d'un Cherbuliez, qui, laissant les romans, écrivit sous un pseudonyme de nombreux articles de la *Revue des Deux Mondes*, d'ailleurs réunis en volumes sous

le nom de G. Valbert, dans lesquels il parlait et fort bien de politique, de littérature et d'art.

Avant-hier, M. Descaves s'est rendu, en compagnie du charmant Pierre Benoit, qui de son propre mouvement venait représenter la Société des Gens de Lettres, qui n'y avait pas été conviée, — à l'enterrement de Séverine, à Pierrefonds. Descaves, on ne saurait en être surpris, a gardé de la cérémonie une émotion qu'il exprime simplement et avec sa vivacité coutumière. L'atmosphère de la petite ville, l'air de printemps qui enveloppait les choses, les gens venus accompagner la vieille dame à son dernier trajet, la fille adoptive de Jules Vallès, l'amie des chiens, la dreyfusarde éperdue, l'ennemie de Rochefort, — que d'évocations d'un autre temps! — une vieille dame sensible, généreuse, souriante, survivante de ce passé où l'on cherchait à employer une énergie infatigable et un cœur solide. La vieille compagne de Séverine avait passé la nuit avec quelques voisines à coudre des boutons de roses fraîches sur le drap mortuaire. La pièce n'était que roses et sur le cercueil une hirondelle. Depuis deux jours elle était revenue. Son nid l'attendait, Séverine l'attendait aussi. Elle la revit avant de fermer les yeux. Mais le lendemain matin l'hirondelle était morte, au pied de la maison, dans le jardin. On la prit et on la posa sur le cercueil parmi les roses.

... Le dernier dimanche d'avril est frais. Au salon, la conversation se prolonge; pourtant M. l'abbé Bremond doit partir, puis madame Pailleron. Nous regardons les murs. Un portrait charmant de Marcelline Desbordes-Valmore dans sa jeunesse, par Drolling. Un petit tableau sur lequel elle est vue en pied, accoudée à une table, sur laquelle est posée une guitare.

— La guitare, vous la voyez, — s'écrie Descaves. — Eh! bien la voici. Il se retourne et prend dans un coin une guitare. Robert de Montesquiou la possédait. — « Donnez-moi votre tableau, me disait-il, chaque fois que nous nous rencontrions. Je lui répondais : — Donnez-moi votre guitare! — Au dernier vivant!... — Eh! bien je dois dire qu'après sa mort, son secrétaire m'a fidèlement apporté la guitare...

Non loin de Marcelline, une bien intéressante aquarelle de Forain, datée je crois de 79 et qui représente, paraît-il, le salon

Charpentier, avec Alphonse Daudet au milieu de quelques dames à traînes... Il y a de Forain, une gravure en couleurs tirée à très peu d'exemplaires, dans la salle à manger de madame Descaves : *la Tonnelle.* Deux amoureux se serrent tendrement la main par dessus la table rustique. C'est une des plus émouvantes et sensibles compositions de Forain. Un ravissant pastel de danseuse par Chéret... Le portrait gravé d'Edmond de Goncourt, par Bracquemont. Des souvenirs d'une existence d'homme de lettres de Paris, d'une génération vaillante, honorable, ardente. Lucien Descaves est demeuré l'ami des jeunes, il est resté du temps présent par l'amour de la vie, une activité prodigieuse et, comme nous sortons dans le jardin, M. l'abbé Mugnier et moi, nous échangeons la même impression, qui est le titre d'ailleurs d'un ouvrage de Goncourt : La maison d'un artiste!

ALBERT FLAMENT

CORRESPONDANCE

Au moment où nous achevions d'imprimer ces pages, le Directeur de la *Revue de Paris* a reçu de M. le baron Beyens, la lettre suivante, que nous nous empressons d'insérer.

Ainsi qu'on le verra par le commentaire qui précède l'article de M. Albert Flament, la *Revue de Paris* n'avait pas attendu la rectification de l'éminent Ministre d'État de Belgique pour mettre au point l'incident qui l'a provoquée.

Monsieur le Comte,

Dans un des « Tableaux de Paris », si vivants, que M. Albert Flament publie dans la *Revue de Paris*, il a rapporté des paroles que le Maréchal Foch aurait adressées au Roi Albert, en 1914, pendant la retraite de nos troupes sur l'Yser (numéro du 15 avril).

« La première fois, raconte-t-il, que le Roi des Belges le » rencontra à Nieuport, au moment où les troupes, après la » population, évacuaient la Belgique, le long de la mer, pour » gagner le Havre, le Roi vit approcher un petit homme qui » le salua et lui dit : « Sire, si vous faites un pas de plus en » arrière, vous n'êtes plus Roi et il n'y a plus de Belgique. » Tant qu'il y aura un pouce de terre belge libre, vous devez » être dessus. Restez-y.

» Le Roi resta ».

Cette relation de la scène, qui précéda l'âpre lutte soutenue par l'armée belge pour la défense du dernier lambeau de notre territoire, a causé une pénible impression en Belgique, parce qu'elle tendait à créer une légende déshonorante pour le Roi Albert et pour notre armée, celle du recul précipité de nos troupes qui n'aurait été arrêté que par l'intervention du général Foch.

La vérité est tout autre. La voici telle qu'elle résulte des documents officiels :

C'est le 10 octobre que le Roi arriva dans la région de l'Yser. Ce n'est que le 16 octobre, dans l'après-midi, soit plus d'une semaine plus tard, que le général Foch se rendit pour la première fois auprès du Roi. L'entrevue eut lieu à Furnes, où était installé le grand quartier général Belge.

A ce moment, l'armée était rangée derrière l'Yser, de la mer à Bœsinghe. Elle avait reçu du Roi les instructions les plus formelles pour une défense opiniâtre de ses positions.

L'entretien porta, non seulement sur une retraite dont il n'était aucunement question, mais sur la mission à remplir par l'armée belge dans le plan offensif français.

Le général Foch, qui préparait en ce moment une offensive de l'aile gauche alliée vers la Lys, demandait à notre armée de couvrir le flanc gauche de cette attaque. Il ne prévoyait d'ailleurs pas que l'armée belge pût être attaquée avant quelques jours.

Au contraire, le Roi s'attendait à une offensive prochaine et puissante de l'ennemi au nord de la Lys et il insista de la façon la plus pressante pour obtenir que des renforts vinssent étayer son armée, exagérément étirée sur un front de près de 41 kilomètres. Satisfaction allait lui être donnée dès le lendemain.

On ne peut trouver meilleure confirmation de ces faits que dans la lettre qu'écrivait le 16 au soir le général Foch au général Joffre, et où il s'exprime ainsi :

« Je rentre de Furnes, quartier général de l'armée belge.
» ...L'armée belge est installée sur la ligne de l'Yser. Elle a
» reçu l'ordre d'y résister, de s'y organiser, de s'y défendre
» avec la dernière énergie. Le Roi et le président du Conseil
» paraissent décidés à pratiquer cette tactique et à la faire
» pratiquer... Ils ont compris que, ces jours-ci, la Belgique
» jouait son existence. Ils ont pris des mesures rigoureuses
» à l'égard des chefs faibles ou insuffisants. Ils continueront
» à le faire. Dans ces conditions je crois qu'ils seront suivis,
» que l'armée belge, qui n'est ni fatiguée ni détruite, tiendra
» sur ses positions, d'autant plus qu'on n'a pas l'air de l'y
» vouloir attaquer de quelques jours. Elle s'organise forte-
» ment.

» J'aurais renforcé sa gauche par une troupe de qualité,

» bien que ce ne soit pas indispensable, si je l'avais eue dispo-
» nible; je n'avais qu'une division territoriale. Il m'a semblé
» dans l'intérêt de tout le monde, qu'il valait mieux ne rien
» mettre...

» *Signé* : F. FOCH

» Malgré tout, quand vous aurez une troupe de valeur
» sérieuse à mettre à la gauche du dispositif de l'armée belge,
» elle y fera très bien à tous les points de vue ».

Dois-je ajouter que l'armée belge n'a jamais paru au Havre? Elle y a été surtout représentée par ses invalides et ses blessés.

Le maréchal, dont les Belges reconnaissants ont pleuré la mort, en même temps que leurs frères d'armes français, et dont j'ai admiré moi-même la parfaite loyauté et la noble simplicité, aurait désavoué, j'en suis certain, le langage que M. Albert Flament lui a trop légèrement prêté.

Je crois pouvoir, comme ancien ministre belge des Affaires étrangères pendant une partie de la guerre et aussi comme ancien collaborateur de la *Revue de Paris*, m'adresser en toute confiance à vous, Monsieur le Comte, pour obtenir, que la Revue veuille bien insérer dans un prochain numéro cet exact compte rendu de l'entrevue du Roi Albert et du général Foch, avant les durs combats de l'Yser.

En accueillant ma rectification, vous contribuerez à dissiper un fâcheux malentendu, qui ne doit pas subsister entre compagnons des mêmes héroïques épreuves, au moment où d'unanimes regrets les inclinent tous pieusement devant la tombe du vainqueur de la guerre.

Veuillez agréer, Monsieur le Comte, mes remerciements anticipés, et l'expression de mes sentiments les plus distingués.

BARON BEYENS,
ministre d'État de Belgique.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Marcel Proust, par **Ernst-Robert Curtius**; traduction de M. Armand PIERHAL (*La Revue Nouvelle*). — **Comment travaillait Marcel Proust**, par **Léon-Pierre Quint** (*Les Cahiers libres*). — **Le comique et le mystère chez Proust**, par **Léon-Pierre Quint** (*Kra*). — **Lettres inédites de Marcel Proust**, présentées par Camille VETTARD (*Les amis de Proust* à Bagnères-de-Bigorre). — **Chez Marcel Proust. Snobs et Mondains**, par le **Comte de Luppé** (*Les amis d'Édouard*). — **Quelques lettres de Marcel Proust**, publiées par Mme J.-M. POUQUET (*Hachette*). — **Du côté de Marcel Proust**, par **Benjamin Crémieux** (*Lemarget*), etc., etc.

Le désir légitime de mesurer la signification, la portée, l'originalité de l'œuvre, une admiration sincère, la nécessité de répondre aux souhaits d'un public curieux de tout ce qui concerne l'homme, la faculté de publier les correspondances libérées par sa mort (et dont quelques-unes auraient pu demeurer sans inconvénient dans les tiroirs), la certitude de ne pas voir opposer aux commentaires un démenti désagréable du créateur lui-même : autant de motifs divers qui, depuis la disparition de Marcel Proust, ont fait pulluler les œuvres consacrées à sa mémoire.

De cette série de critiques, souvenirs et *marginalia*, où voisinent l'excellent et le pire, des notes ont signalé ici déjà quelques éléments : la pénétrante étude de M. Benjamin Crémieux, dans *XXe siècle*, où l'on trouve si clairement précisées les idées de Proust sur la mémoire et les tendances balzaciennes du *Temps perdu*, l'ouvrage de M. Paul Souday où se manifestent une sincère admiration pour l'art de Proust, et une médiocre estime pour sa pensée (*Proust était incapable de penser par lui-même*... Ce n'était ni un *grand penseur*, ni un *profond psychologue*, ni un *rénovateur de l'esthétique*, etc...), le volume de la duchesse de Clermont-Tonnerre, sur *Proust et Montesquiou*, le consciencieux *Marcel Proust* de *M. Léon Pierre Quint*, les *Souvenirs* de Robert Dreyfus qui nous ont donné de si utiles informations sur la jeunesse de Proust, sa vie cloîtrée sa fameuse « gentillesse » et sa susceptibilité, et plus récemment *Au bal avec Marcel Proust* de la princesse Bibesco, livre qui laisse paraître à la fois une rare intelligence de l'œuvre de Proust et le chevaleresque désir de le défendre contre les accusations de snobisme dont il a été si fréquemment l'objet.

Le livre de la princesse Bibesco appartient à cette série des *Cahiers Marcel Proust*, dont *la Nouvelle Revue Française*, pieuse et

reconnaissante, a entrepris la publication. Le premier volume, on s'en souvient, réunissait les témoignages d'admiration de nos plus grands écrivains, au milieu desquels se détachaient, inoubliables de clairvoyance, quelques pages de Paul Valéry. Depuis lors *les Cahiers* ont donné un volume de *Morceaux choisis* pour gens pressés et un *Répertoire des Personnages de « A la recherche du Temps perdu »*, inspiré de l'utile et facétieux *répertoire de la Comédie Humaine* de Cerfberr et Christophe, où, les hommes n'étant considérés qu'en fonction de la place qu'ils occupent dans le monde balzacien, on ne trouve au-dessous du nom de Napoléon que l'indication des gestes de ce personnage secondaire ayant eu quelque influence sur les destinées insignes du lieutenant Hyacinthe Chabert, du policier Contenson et de mademoiselle de Chatillonest.

Parmi tous les ouvrages de critique que l'œuvre de Proust a inspirés, celui de Ernst Robert Curtius mérite une place de premier plan. Je n'en connais point d'autre qui contienne des vues aussi larges, aussi variées, qui mette aussi vivement en lumière toute la nouveauté et l'originalité d'un écrivain, dont la puissance de pensée apparaît chaque jour plus évidente et auquel on est en droit d'accorder une admiration parfaitement justifiée, sans mériter de faire surgir l'accusation de *proustolâtrie*, aussi facile à prodiguer, aussi peu démonstrative du bien-fondé d'une hostilité littéraire, que, lorsqu'elle est lancée dans un autre débat, celle de *hugolâtrie*.

Quand on parle de l'originalité de Proust, on ne veut point dire que ses idées puissent se résumer en quelques propositions bouleversantes, capables de transformer les conditions de la pensée humaine. Ces coups de tonnerre, que les recherches d'un savant peuvent provoquer, sont rares en philosophie et en art, où l'on n'enregistre le plus souvent que des mouvements lents et collectifs.

Ce qui représente bien, cependant, dans l'œuvre de Proust une étonnante nouveauté, c'est de n'avoir pas étudié les hommes, les faits sous une forme directe et instantanée, mais le *souvenir* que laissent dans notre cerveau les hommes et les faits. « La belle affaire, dira-t-on. On avait déjà écrit au passé. » Sans doute mais on restituait à ce passé l'aspect du présent. On essayait de le débarrasser des déformations que la mémoire y avait introduites, de trancher les liens qui avaient joint telle ou telle image à la masse de notre acquit intellectuel. Or ce qui intéresse Proust ce n'est pas l'objet en soi, mais la méthode d'après laquelle son souvenir se décompose dans notre cerveau. Là ses dimensions se modifient, il se dégage du temps. Libéré de la netteté implacable de la vision instantanée, il va se placer dans cet univers purement relatif dont la science nous

révèle aujourd'hui l'existence. Il rejoint les souvenirs d'art de Giotto, de Carpaccio, de Vermeer, ceux de littérature, de Racine, de Saint-Simon, de Flaubert. Là, dans la chambre noire des souvenirs, les correspondances que Baudelaire recherchait, du son au toucher, de la lettre à la couleur, deviennent perceptibles. L'univers divisé par nos sens retrouve une nouvelle unité. Et des rapprochements soudain s'imposent à l'esprit entre le minéral, la plante et l'animal. Les cloisons des classifications, les charpentes des dimensions se sont effondrées...

Cette libération de la matière n'est pas visible dans chaque passage du *Temps perdu*. D'immenses tranches balzaciennes (toutes les descriptions de la vie mondaine) n'ont que médiocrement bénéficié de cette spiritualisation. Ce n'est pas là d'ailleurs qu'il faut chercher le meilleur Proust et telles conversations dans une soirée paraîtraient bien vaines, si un sens prodigieux du pastiche, l'art de restituer le parler si rigoureusement personnel d'un Norpois, d'un Charlus, n'y apportaient une note merveilleusement humaine — et comique.

Mais ce qui restera le signe du *Temps perdu* et l'annonce des temps nouveaux, dont un solitaire a eu la vision, c'est cette peinture d'un univers où, sur les flots de la mémoire, l'espace et le temps vont à la dérive. Nous savons maintenant qu'un morceau de bois est un monde où des atomes tourbillonnent; nous ne croyons plus à la réalité des couleurs; la notion de temps nous laisse incertains. La personnalité humaine se dissocie : sous le facile symbole d'un mot : amour ou orgueil, nous découvrons une série de désirs contradictoires, d'intermittences... Proust a su tout cela; mieux, car d'autres que lui l'ont su, il l'a senti. Et il a réussi, dans la peinture d'une plage, dans l'évocation de l'instant où il goûtait une madeleine, à insinuer un reflet de cette sensation, de cette intuition, de cette certitude, comme on voudra l'appeler. Une observation profondément aiguë des choses, davantage leur vision rétrospective, lui ont permis de dégager de la vie une sorte de beauté supérieure, dont il ne serait pas bien aisé de donner la formule, que cependant, dans l'état ancien de la philosophie, on eût pu nommer, par à peu près, une transposition artistique de la pensée platonicienne.

Tout cela M. Curtius l'a vu et dit, et, adoptant la méthode critique que Proust recommandait lui-même, il a su recueillir — et il nous cite — les traits isolés qui livrent le « secret de l'originalité créatrice ». C'est ainsi qu'il montre tour à tour comment chez Proust « l'art et la vie que nous avons accoutumé de séparer et d'opposer l'un à l'autre se sont fondus en une entité unique », et qu'il étudie les idées de Proust sur l'amour, la musique, la philosophie, la société, etc... terminant son ouvrage par une excellente analyse

du style de Proust, auquel des grammairiens peuvent quelquefois — et à juste titre (surtout dans les derniers livres que la mort ne permit pas à l'auteur d'achever) — trouver à redire, mais où l'on rencontre tant de phrases d'une musique, d'un rythme incomparables, de ces phrases qui savent si bien — ce que les pasticheurs de Proust ne devraient pas oublier — réserver pour la fin, après les premiers élans et les détours sinueux d'une pensée qui cherche, limite, construit, le trait qui touche.

On sait au reste que Marcel Proust, à qui la critique... et les amis ne prodiguèrent pas que des fleurs, fut profondément touché par les premiers articles que Curtius publia en 1922 dans le *Neue Merkur* (articles dont le fond doit, j'imagine, se retrouver dans l'ouvrage dont M. A. Pierhal nous donne une si intéressante traduction aujourd'hui). Il sentit que l'écrivain allemand l'avait bien compris, ainsi qu'en témoigne une des lettres par lui adressées à Camille Vettard... De ces lettres dont la publication ne s'imposait guère, on ne retiendra, avec celui-là, qu'un seul passage relatif à Bergson, dont Proust déclare nettement n'avoir pas subi l'influence. Il y a eu *rencontre* de pensée et non *suggestion directe*, explique-t-il. Et on le croira volontiers, si l'on songe qu'à toutes les époques, sans qu'on puisse déceler avec certitude l'action des lectures ou des conversations sur leur éclosion, il est des idées qui paraissent, comme on dit, « flotter dans l'air ».

Continuant ses recherches sur Proust, M. Léon Pierre Quint a récemment publié deux nouveaux ouvrages. *Comment travaillait Proust* sera fort utile à ceux qui travaillent Proust, car il contient une bibliographie très complète des études « proustiennes » publiées en France et à l'étranger. Une longue liste des variantes relevées entre certains passages de *Sodome et Gomorrhe* publiés dans la *N. R. F.* et les mêmes tels qu'ils ont été donnés en volume n'intéressera que les fanatiques. En guise d'épilogue quelques lettres de Proust à René Blum nous rappellent les difficultés éprouvées par l'auteur de *Swann*, lorsqu'il chercha un éditeur. Vivifiante consolation pour les jeunes auteurs qui ne réussissent pas à « placer » leur manuscrit.

Dans le *comique et le mystère chez Proust*, M. Léon Pierre Quint étudie avec beaucoup trop de méthode les diverses formes du comique chez Proust : on passe des gestes et nuances aux traits de caractères, puis aux quiproquos et aux parodies, etc... M. Curtius nous avait conduits tout de suite au centre de la question en montrant comment, dans la chambre des souvenirs, des images de nature différente devaient poétiquement ou comiquement se juxtaposer ou se confondre.... Au reste M. Pierre Quint a bien raison

d'insister sur le comique dans l'œuvre de Proust, mais on est assez surpris de le voir noter comme *un trait comique de caractère : l'inversion*. Si c'est un trait de caractère, ce dont on peut douter, on ne le trouve pas nécessairement comique et Proust lui-même a tiré au moins autant d'effets tragiques que comiques des regrettables habitudes de M. de Charlus.

C'est à l'étude du « monde », tel qu'il est représenté dans *le Temps perdu*, qu'est consacré le petit ouvrage du comte de Luppé. Proust a accordé une large place dans son œuvre à la peinture du milieu Guermantes, et des groupes moins brillants qui gravitent autour de celui-là. Le snobisme, à ces divers étages, revêt, toujours présent, des aspects bien divers. M. de Luppé loue Proust de n'avoir laissé échapper ou négliger aucune nuance. Tout au plus lui reproche-t-il de n'avoir évoqué qu'un seul aspect de la vie mondaine, et laissé dans l'ombre la « vie à la campagne » et la « vie de châteaux ». Ce à quoi on pourrait répondre que précisément Proust ne s'est pas proposé de dépeindre l'ensemble de la vie mondaine, mais quelques-unes seulement de ses manifestations les plus significatives, celles-là surtout qui pouvaient illustrer le plus nettement l'antagonisme du milieu Guermantes et du milieu Verdurin, un des thèmes principaux du *Temps Perdu*. Par ailleurs M. de Luppé s'étonne discrètement de voir les divers mondains du *Temps perdu* s'enfoncer plus profondément dans le vice ou la méchanceté au fur et à mesure que l'œuvre progresse. Mais tous les livres qui forment cette œuvre laissent paraître chez l'auteur un mépris apitoyé sans doute, mais vif, pour l'humanité. Non pas anti-chrétien, mais achrétien Proust n'espère rien d'autrui et ne croit guère aux vertus efficientes des effusions du cœur. Rien, chez lui, qui rappelle l'humanitarisme à la russe. On doit faire son salut individuellement, en se libérant de tout et singulièrement du temps par l'art et la beauté. Et, au fur et à mesure que Proust (d'ailleurs malade) aperçoit plus clairement les conditions de sa propre assomption, le grouillement de la société — cette société où il aima pourtant à se mêler et où il commit lui-même le péché de snobisme — lui paraît plus inutile, sinon plus répugnant...

Cependant cet homme qui ne croyait pas à l'amitié eut toutes les gentillesses pour ses amis et c'est son aspect le plus souriant et le plus sociable que nous livrent les lettres recueillies par madame Pouquet dans une charmante plaquette. Elles évoquent les visites de Proust dans cet hôtel de l'avenue Hoche, immortalisé par Anatole France. Parmi les commentaires qui éclairent cette correspondance les amis

du *Temps perdu* liront avec un plaisir particulier le récit des tentatives faites par Proust pour se procurer une photographie de mademoiselle Pouquet qu'il admirait beaucoup, et ils songeront, sans nul doute, aux savantes manœuvres exécutées par le narrateur de *Swann* pour obtenir de Saint-Loup la photographie de la duchesse de Guermantes... Voilà une « source » à peu près incontestable...

Pour compléter l'excellente étude qu'il avait publiée naguère dans XXe *siècle*, M. Benjamin Crémieux réunit dans *Du côté de Marcel Proust* diverses études sur l'auteur de Swann. Un ingénieux chapitre sur les *Plaisirs et les Jours* conçus comme une sorte de préfiguration du *Temps perdu* retiendra l'attention, ainsi que les pages consacrées à *Albertine disparue* et au *Temps retrouvé*. Ce dernier ouvrage permet à M. Crémieux de pousser un cri de victoire parfaitement justifié, en songeant que, dès les premiers tomes du *Temps perdu*, il avait, contre certains, soutenu que l'œuvre était très logiquement construite. Pourtant il semble que dans le débat entrepris avec M. Louis de Robert (débat à l'exposé duquel M. Crémieux consacre une partie de son livre) ce n'est pas M. Crémieux qui défende la meilleure thèse. M. de Robert ne nie pas que Proust n'eût su dès le début où il allait et conteste seulement qu'il eût fixé avec précision les dimensions absolues et respectives des divers épisodes. Cette restriction est on ne peut plus raisonnable et M. L. de Robert qui a assisté à l'éclosion de l'œuvre est mieux placé que personne pour la faire, lui qui, dans une plaquette publiée en 1925 (*Comment débuta Marcel Proust*) insérait une lettre de Proust, où celui-ci affirmait que d'après ses calculs le *Temps perdu* ne devait pas occuper plus de deux volumes!

Amour, terre inconnue, par **Martin Maurice**
(*Nouvelle Revue Française*).

Terre inconnue! Aucune pourtant n'a attiré explorateurs plus nombreux et plus convaincus. Mais elle offre à chacun des contours différents, car elle est à l'image de chacun. Tout le monde est en droit d'en rapporter un nouveau message. Celui de M. Martin Maurice n'est pas demeuré inaperçu. Il a obtenu les louanges de la plupart des critiques et le public a marqué sa curiosité sympathique par ses achats. Ce n'est pas sans hésitation qu'on aborde ici un ouvrage déjà si vanté...

On connaît le thème et nous ne le rappellerons que brièvement. Andrée Ferrand, fille d'un professeur, issu de souche paysanne, a épousé Michel Langelier, qui appartient à une famille de savants

parisiens riche, éprise d'idéal et de moralité. Langelier se fait aimer d'Andrée, mais ne réussit jamais à éveiller ses sens. De ce soin-là, après plusieurs années de mariage, c'est Roland Prieur, l'amant (car l'insatisfaite Andrée a quitté l'ornière de la vertu) qui se charge avec plein succès. Mais Prieur, plus intéressé d'abord que passionné, se prend au jeu et veut faire divorcer Andrée pour l'épouser. Celle-ci refuse et Prieur, furieux, part pour l'Asie. Voilà Andrée, très triste et à jeun. Par appétit elle revient à son mari, et le fait bénéficier de toute la science qu'elle a acquise. En peu de jours ce mâle sans agrément se transforme en un amant plein de virtuosité.

L'unité de lieu étant obtenue par le lit et aucun détail relatif aux opérations qui y sont poursuivies n'étant omis, il est vain de faire remarquer que ce livre appartient à cette classe d'imprimés que les mères d'autrefois soustrayaient à la vue de leurs filles. Pourtant M. Martin Maurice, qui possède une habileté miraculeuse en matière de périphrases, se fait un jeu de nous mener par des sentiers scabreux sans avancer un mot risqué. En dépit du caractère minutieux des descriptions cubiculaires, une âme simple pourrait lire l'ouvrage sans soupçonner la nature exacte des fantaisies au spectacle desquelles elle est conviée. La réussite est assez ahurissante et le lecteur s'amuse de ce tour de force. Il a, d'ailleurs, bien d'autres raisons de sourire, car M. Martin Maurice a beaucoup d'esprit et accumule des inventions fort comiques. Avec cela tout le récit a une vive allure, charmante de liberté et de naturel. Et, en ce qui concerne ce domaine d'observations psychophysiologiques à l'étude duquel il a donné le meilleur de ses soins, il faut reconnaître à M. Martin Maurice une bonne compétence d'expérimentateur intelligent et attentif. On apprécie particulièrement cette scène de triomphe finale, où Langelier se décide après des années de timidité et de tâtonnements obscurs à allumer l'électricité dans la chambre nuptiale, permettant ainsi à ses imaginations de solitaire de rejoindre l'agréable réalité avec laquelle il est aux prises.

Ces éloges étant formulés, n'y a-t-il aucune objection à faire à la conception même du livre? Il s'en faut de beaucoup. Autant le roman qui ne mêle point la physiologie à la psychologie demeure incomplets autant le roman qui marque ses limites aux ourlets de l'oreiller est lui-même d'un dessin arbitraire. Il est vrai que M. M. Maurice nous donne quelques détails sur les occupations diurnes et la psychologie générale de ses personnages, mais leurs caractères sont simplifiés à l'excès. Roman consacré à l'épiderme, *Amour, terre inconnue*, risquait par destination de demeurer quelque peu superficiel.

La Jeune fille de Neige, par **Jacques Chenevière** (*Calmann-Lévy*).

Suédoise ou Norvégienne, Hannelore de Christienfels? Qu'importe? Aux yeux des Genevois chez qui le duc son père l'a envoyée passer quelques mois, pour compléter son éducation et « voir du pays », elle est, sans autre précision nécessaire, une belle jeune fille des pays du Nord, grande, blanche et blonde, et parée, comme d'un mystère, de souvenirs des agas et des contes d'Andersen. Jaillis des banques ou de l'Université, les jeunes gens de la vieille cité calviniste s'empressent autour d'elle, n'osant « espérer », sachant le rang, la fortune d'Hannelore, — espérant cependant...

L'un d'eux, Hubert Migier, un savant déjà, rêveur suffisamment, déserte son laboratoire, ne pouvant plus penser qu'à la *jeune fille de neige*. L'approcher, ce n'est pas trop difficile, mais retenir son attention, c'est une autre affaire. Purs et lointains, les yeux d'Hannelore glissent sur lui, vaguement amicaux, surtout indifférents... Mais — le hasard a de ces bontés — Hubert, tout près du désespoir, rencontre une jeune vendeuse genevoise, Joséphine, qui ressemble à s'y méprendre à la jeune fille de neige. Merveilleux remède octroyé par un Destin complaisant! Joséphine, elle, ne demande pas mieux que d'aimer Hubert et l'on voit les deux jeunes gens, le soir, tendrement enlacés sur les rives du lac... Hannelore l'apprend et est troublée... Car voici le point où voulait nous mener M. Jacques Chenevière. Hannelore qui n'aimait pas Hubert, on ne peut dire tout à fait qu'elle commence de l'aimer. Et pourtant... N'aime-t-il pas une autre elle-même? N'est-ce pas une autre elle-même qui l'aime.

M. Chenevière a imaginé une promenade qui réunit ces deux jeunes filles si étonnamment semblables: et l'on ne peut rien souhaiter de plus subtil que cette scène. Hannelore regarde Joséphine avec le sentiment d'être transportée dans un autre corps, d'appartenir à un autre pays, un autre milieu... presque d'aimer, d'être aimée par procuration. Joséphine, elle, devine que Hubert a aimé un peu Hannelore en elle et se trouble. Rien de tout cela n'est exprimé : les intuitions se poursuivent en silence...

Et lui, Hubert, qui aime-t-il? Ébloui par ces quiproquos, il ne le sait pas encore, le jour où Hannelore repart pour ses neiges, laissant à Genève un peu d'elle-même — puisqu'elle a failli vivre... qu'elle a presque vécu par autrui — et un sujet de roman.

Un sujet de roman que M. Chenevière, pour qui ce serait une tâche inhumaine de séparer les images du rêve et de la réalité, a traité, au moins autant qu'en psychologue, en poète.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.